

GOLIN Mélanie

N° étudiante : 9822183

Maîtrise de sociologie

Séminaire : “l’engagement public : agencements cognitifs, enjeux associatifs”

La politique de reconnaissance du CARI TIG

(Centre d’Aide, de Recherche et d’Information
sur la Transsexualité et l’Identité de Genre)

Année scolaire 2001-2002

FRANGUIADAKIS Spyros
PERONI Michel
RAVON Bertrand

Sommaire :

Introduction p.1

I. Présentation du Caritig

1. La naissance du Caritig p.5

2. Les activités du Caritig

❖ Le site Internet : espace de visibilité et de communication p.9

❖ Le bénévolat : témoigner de son vécu p.10

❖ Les réunions : lieu de rencontre entre la population transgenre et les professionnels p.11

❖ Les ateliers p.12

❖ Les publications p.13

3. Les objectifs et la philosophie du Caritig p.14

❖ Les objectifs du Caritig p.16

❖ Analyse des brochures du Caritig p.17

❖ Présentation du Caritig lors d'une émission radiophonique p.20

II. De la rencontre avec le Caritig à ma posture de recherche

1. La prise de contact avec le Caritig p.25

2. Le choix de l'observation participante et sa réalisation pratique p.27

- 3. L'apprentissage d'un langage "indigène" p.28
- 4. Déconstruction des genres p.33
- 5. Posture sociologique p.35

III. Travail l'er son apparence par souci d'authenticité

- 1. Le souci de soi
 - ❖ Le corps : revendication identitaire p.38
 - ❖ L'insoutenable légèreté de l'être p.40
- 2. Repenser le normal p.45
- 3. Gérer les interactions p.48
 - ❖ Gérer le regard des autres dans la rue p.54

IV. Quand dire, c'est faire...

- 1. Le rapport entre le témoignage et le monde médical p.59
- 2. Le témoignage : acte de reconnaissance p. 60
- 3. L'entretien-témoignage ou quand le discours fait corps p. 66

V. La revendication d'une visibilité dans l'espace public

- 1. Du "je" au "nous"
 - ❖ Se rassembler autour d'un stigmaté p.73
- 2. La performance de l'espace public
 - ❖ L'espace public comme scène d'apparition p.78

❖ Revendiquer des parts de visibilité	p.79
❖ Le détachement du savoir dit “scientifique”	p.85
3. Des espaces sensibles de visibilité ?	
❖ Les transgenres et le milieu gay	p.88
❖ L’exclusion chez les exclus	p.91
Conclusion	p.94
Annexes	p.100
Bibliographie	p.107
Remerciements	p. 109

Les questionnements qui étaient au départ de ce travail, étaient relatifs à une once de féminisme qui me hantait. Les transsexuels étaient pour moi, la preuve vivante que le sexe était construit, que ce n'était pas biologique.

La phrase de Simone de Beauvoir était donc de nouveau vérifiée par ce désir de transformation, on ne naît pas femme mais on le devient bien. Les rapports sociaux sont donc bien construits et ne sont donc pas naturels, il suffirait donc de les déconstruire socialement pour que les rapports de domination disparaissent.

Je souhaitai donc travailler sur le transsexualisme pour vérifier cette idée.

Le Caritig (Centre d'Aide et de Recherche et d'Information sur la Transsexualité et l'Identité de Genre) m'a donné un accès aux réponses à mes questions. Mais il s'est avéré au cours de cette étude que tout cela était loin d'être aussi simple que de se résumer à des rapports dominants / dominés, à des rapports féminins / masculins.

Mes propos féministes étaient sûrement dépassés et les féministes actuelles me conseilleraient sûrement de revoir mon propos, que les choses ont avancé depuis et qu'être féministe ce n'est pas seulement remettre en cause son être au monde en tant que femme, c'est aussi réfléchir à son identité de genre et à la façon dont chacun l'utilise pour se signifier.

Le Caritig m'a ouvert les yeux sur le genre. En effet, cette association n'est pas seulement une association d'aide aux transsexuels, mais aussi pour tous les transgenres (première partie).

En tant que tel, c'est une association qui a une philosophie assez inédite. Je m'engageai donc à travailler avec eux ce mémoire. Cette association étant sur Paris, je choisissais suite à la proposition d'Armand Hotimsky, d'être bénévole pendant mes disponibilités (deuxième partie).

Au début de cette étude. Les premiers questionnements étaient relatifs au corps, à ce qui était finalement sensible et directement visible.

Puis au fur et à mesure que je rencontrais ces personnes, ce questionnement entrait dans une autre sphère : celle du collectif et de sa lutte dans l'espace public.

Tous ces termes qu'on utilise pour décrire, cette transformation : transsexualisme, transgendérisme, ... renvoient au champ lexical du passage, de la traverse, de l'à travers. Cet

état serait donc un voyage, une quête de soi à travers son genre. Le corps serait-il le moyen de se signifier au monde et d'exister ?

Le rapport à l'autre se ferait donc dans la présentation de soi, dans la façon de se tenir, d'être. Se transformer pour paraître, pour trans-paraître. Se donner à voir serait donc une façon de se présenter au monde et par-là d'exister ?

Le corps serait l'interface visible par lequel l'autre nous perçoit. Travailler son apparence serait finalement changer le regard que les autres ont sur soi. Donner une image de soi qui nous conviendrait mieux pour être plus à l'aise, parce que plus proche de ce que l'on est vraiment.

Dans la modernité, la seule épaisseur de l'autre est souvent celle de son regard, ce qui reste quand les relations sociales se font plus distantes, plus mesurées¹.

L'épaisseur de l'autre existerait donc dans ce regard qu'il faudrait maîtriser ? Appartenir à un genre ne signifie rien d'autre que le fait d'être capable de se faire attribuer ce genre sans malaise ni erreurs².

C'est cette reconnaissance dans le regard de l'autre que l'on rechercherait à travers la transformation de son corps.

Mais cette reconnaissance passe aussi par la diffusion de cette nouvelle façon de vivre son genre. Comment la diffuser si ce n'est par la seule chose qui atteste l'existence de ce ressenti : le témoignage ?

Le témoignage étant bien plus qu'une simple parole, puisqu'ici, il se matérialise, se fige dans le corps du témoinnant. En effet, les transgenres, seraient la preuve évidente que le genre ne serait pas seulement ce que l'on en sait.

Le Caritig serait un réseau de témoignages, réseau d'échanges. Ces échanges seraient salvateurs pour ces personnes. Comme le dit l'une d'entre elles:

“ Mon silence ne m'a pas protégée. Votre silence ne vous protégera pas.”

Le silence est dangereux parce qu'il nous enferme dans un monde, dans une bulle. Sortir de cette bulle est facilité par cette association au travers de témoignages ; par l'action d'en parler, de dire ce qui en est.

¹ David Le Breton, in *L'adieu au corps*, Métailié, 1999, p. 50

² Patricia Mercader, *ibid*, 1994, p. 139

Faire voyager ce message, le transporter pour qu'il soit enfin reconnu et que ces personnes soient entendues.

J'espère qu'en se comprenant eux-mêmes, en lisant vos écrits, d'autres gens éviteront ces souffrances complètement inutiles et seulement causées par la méconnaissance que nous avons de nous-même.

Se reconnaître dans ces témoignages, et par là mieux se connaître et mieux accepter son état. Il faut donc se rassembler pour exister, pour que *l'armée de l'ombre sorte de l'ombre*³.

Quel moyen utiliser pour se faire entendre, pour se faire voir ?

Il faut performer le politique par le collectif. Ce collectif donnera du poids à sa parole. L'espace public n'étant possible que par l'existence des personnes qui le constituent et qui y agissent. Cet espace est donc un espace de phénoménalité, un espace dans lequel on peut se faire voir, mais c'est aussi une structure d'invisibilité. Il appartient aux individus de se rendre visible, de se faire voir .

Comment s'effectue pratiquement cette visibilité ? Qu'est ce que les individus mettent en place pour donner une valeur à leur propos, à leur action ?

Je cherchais donc par cette étude à expliquer des choses qui ne l'avaient jamais été mais aussi à découvrir ce que les acteurs mettent en place. Il s'agira donc de saisir les actions de ces personnes pour les décrire et les analyser.

La sociologie sera donc l'étude de ces activités quotidiennes, qu'elles soient triviales ou savantes, considérant que la sociologie elle-même doit être considérée comme une activité pratique⁴.

Je souhaiterais donc m'attacher à la façon dont ces personnes remettent en cause le genre binaire, homme / femme. Sur quoi s'appuient ils pour valider cela ?

La réalité est constamment créée par les acteurs, n'est pas une donnée préexistente⁵. Comment les acteurs "bricolent" ces normes ? Comment détruisent-ils des systèmes normatifs qui ne leur correspondent pas pour en créer de nouveaux ; et comment attester ces derniers ?

³ Toutes ces citations proviennent d'un texte qui m'a été donné par un bénévole, intitulé : *Témoignages sur l'autogynéphilie*.

⁴ Alain Coulon, *l'ethnométhodologie*, Que sais-je ?, PUF, 1987, p. 26

I. Présentation du Caritig

1. La naissance du Caritig

⁵ Coulon, op. cit ., p. 27

Le Caritig ou Centre d'Aide de Recherche et d'Information sur la Transsexualité et l'Identité de Genre est une association loi 1901. Cette association a été créée en 1995 par Armand Hotimsky qui en est encore le président. Un rapide historique de la naissance de l'association m'a été conté par le président lors d'un entretien. Cet historique me semblait important à prendre en compte pour comprendre ce qu'est le Caritig aujourd'hui et comment une telle association a pu naître. On peut se demander ce qui est à l'origine d'une association comme celle-ci, quelles sont les motivations qui ont poussé le fondateur à créer cette structure...?

Pour répondre à ces questions, je me suis adressée à Armand Hotimsky, voici ce qu'il m'a répondu :

Alors pourquoi j'ai créé le Caritig ? Alors ... avant le Caritig, j'organisais déjà des réunions, alors ce qui s'est passé c'est qu'en 1990 le pasteur Doucet a été assassiné. Le pasteur Doucet était donc la seule personne qui s'occupait des personnes transsexuelles, et des travestis d'ailleurs, il s'occupait de toutes les minorités sexuelles... il a été assassiné en 1990 et suite à ça, il n'y avait plus rien, plus aucune structure d'accueil des personnes trans', en France.

J'ai été le premier à organiser euh, une réunion suite à ces événements. J'ai organisé une réunion et je me suis dit : ce serait bien de pouvoir en organiser quand même plus souvent. J'ai pu le faire, uniquement parce que la situation se présentait à un moment donné, j'avais la possibilité de disposer de place en banlieue, donc on a pu faire cela puis pendant plus d'un an, j'ai cherché un lieu à Paris où on pourrait accueillir les personnes où on pourrait faire des réunions, et finalement, j'ai trouvé le CRIPS qui a accepté des réunions à partir de 91 ou 92, je ne sais plus exactement...

Donc les réunions ont commencé à démarrer, ça fonctionnait bien et à cette époque là, je réfléchissais à créer peut être une association en hésitant beaucoup, parce que j'avais conscience que ça représente quand même un gros investissement, mais... je n'aurais jamais imaginé à quel point ça pouvait représenter un investissement (rires) mais bon... Donc les réunions fonctionnaient, et... puis je suis allé à un congrès, le congrès du Conseil de l'Europe sur le transsexualisme et là ça a été une première révolution pour moi puisque j'ai rencontré des spécialistes, des personnes transgenres qui m'ont dit que ce serait bien que je vienne un peu aux Etats Unis pour voir un peu ce qui s'y passe, et qu'en plus il y avait le congrès de la Harry Benjamin, quelques mois après qui avait lieu, donc j'ai décidé d'y aller...

Le premier congrès, le congrès du Conseil de l'Europe avait lieu en avril, en octobre, je suis parti aux Etats-Unis... Alors j'en ai profité un maximum, je suis allé à une convention transgenre, je savais pas du tout ce que c'était... ce devait être une toute petite conférence,

qui réunissait quand même 400 personnes et qui était sur 2 ou 3 jours... C'était la Convention de Southern Comfort... qui est maintenant la plus grosse convention aux E-U qui réunit plus de 1000 personnes, ça a été vraiment fantastique parce que là j'ai vraiment découvert ce que c'était que la diversité dans l'identité de genre, j'ai vraiment pu voir concrètement ce qu'étaient les personnes transgenres. J'ai été très intéressé par ces notions-là, j'étais fasciné, je trouvais que c'était très important d'en parler mais là vraiment à la Convention, vraiment, j'ai pu voir ce que ça voulait dire puisque... la Convention réunissait des travestis, des transgendéristes, des transsexuels... et d'autres personnes... qui ont d'autres dénominations, qui s'appellent autrement... Et quand je suis revenu en France je me suis dit : "il faut que je crée une structure comme ça". D'un autre côté, je me disais que le plus simple serait de créer une structure pour les FTM, mais quand... j'ai pris conscience... de toutes ces dénominations, de toute la valeur que ça avait, la diversité que ça apportait, le décroisement des individus dans certaines catégories qui sont tellement figées, je me suis dit : bon c'est fantastique, il faut parler de ça.

Et c'est sur cette base que le Caritig s'est créé... mais ça a pris quand même du temps puisque ce n'est qu'en 95 que le Caritig s'est créé parce que... j'ai essayé évidemment de trouver des personnes qui étaient prêtes à créer l'association avec moi et... je me suis retrouvé confronté à un mur, je veux dire : quand je suis revenu des Etats-Unis et que j'ai commencé à parler des définitions transgenres, ça a été un rejet total, le rejet le plus violent a été de la part d'un des fondateurs de l'ASB (Association du Syndrome de Benjamin). C'est amusant, il a dit tout simplement : " ouais, j'ai rien à voir avec ces personnes là !".

Donc voilà, ce fut très difficile, de trouver des gens qui étaient d'accord pour démarrer une organisation... comme celle là. Et puis en plus à l'époque il n'y avait pas vraiment Internet, personnellement je n'étais pas « internétisé », et... c'était quand même très minoritaire ceux qui avaient Internet. Donc c'était difficile d'être en contact avec d'autres personnes, de lancer un appel ou ce genre de choses, donc voilà, c'est là dessus que le Caritig s'est créé. Il y a une autre raison aussi c'est tout simplement aussi que l'ASB s'était créée et que ça m'a un peu stimulé à agir plus vite parce que quand j'ai vu ce nom « syndrome de Benjamin », je me suis dit... ce n'est pas acceptable, il faut à tout prix qu'il y ait un espèce de contre-pouvoir à ce discours qui... risque de créer une épidémie pour reprendre les termes de certains pys d'ailleurs... Il faut à tout prix qu'il y ait un autre discours que celui là, qui est médicalisant. Voilà, donc cela m'a encore plus poussé à créer le Caritig.

La lecture de cet entretien montre plusieurs choses, il y a eu trois idées qui ont impulsé la naissance de cette association. Tout d'abord, le Caritig est né pour combler le manque de structure qu'il y avait dans ce domaine. Le Caritig a été donc plus ou moins créé en vue d'en faire une structure d'accueil, d'aide, de soutien à cette minorité.

Dans un deuxième temps, le Caritig a été créé suite à une rencontre entre Armand Hotimsky et des activistes transgenres américains, qui lui ont montré ce qu'il se passait aux Etats-Unis, et l'avancée qu'il y avait dans ce domaine. La notion transgenre a donc été vue, attestée par tout ce qu'il a pu voir lors de ce congrès.

Enfin, la naissance de l'ASB (ou Association du Syndrome de Benjamin) qui était pour lui une association qui prônait le discours médical, jusque dans son nom, lui paraissait dangereuse puisqu'elle défendait un discours qui n'était pas le sien. On remarque bien un désir de se démarquer du discours ambiant sur les transsexuels en créant une association par et pour les transsexuels. Créer cette association était une façon de montrer ses idées et de montrer qu'eux aussi, ont leur mot à dire sur le sujet, ont une réflexion sur leur transsexualité ou transgénérité, et vont eux-mêmes développer la science qui était faite sur eux mais sans eux finalement.

La naissance du Caritig n'a pas été comme le dit Armand Hotimsky, sans difficultés, à savoir que les gens n'étaient pas prêts à entendre parler de transgenre et de tout ce qui s'y rapporte.

Il a donc fallu attendre cinq ans pour trouver un local dans lequel il pourrait faire ces réunions. Cinq ans pendant lesquels les réunions continuaient mais de manière plus ou moins informelle. On voit donc déjà se dessiner par cette création les trois idées directrices de ce qu'est encore aujourd'hui le Caritig, c'est-à-dire un centre d'aide, de recherche et d'information.

Qu'est devenu après tout cela le Caritig ? Comment celui-ci s'est-il développé ?

Ce qui est aussi à noter, c'est que malgré la figuration sur la plaquette (annexe n° 2 et 3) de noms de "parrains" de l'association, Armand Hotimsky a créé tout seul le Caritig. Finalement c'est sur l'idée d'une personne qu'a pu se créer cette association qui a depuis, pris de l'ampleur. On peut d'ailleurs dire aussi que cette association a toujours eu un problème de survivance, au sens où elle a toujours vivoté mais n'a jamais eu d'aides de l'Etat. C'est donc les adhérents et le président qui financent cette association. On peut donc constater que le président est indispensable à la survie du Caritig. Les bénévoles sont aussi bien sûr,

nécessaires puisque, comme me le rappelait l'une d'entre eux, *une association, ça marche que s'il y a des bénévoles*. Mais c'est vrai que le Caritig est l'initiative d'une seule et même personne, c'est d'ailleurs lui aussi qui prend presque toutes les initiatives du Caritig.

A plusieurs reprises, j'ai entendu Armand Hotimsky dire que le Caritig allait disparaître, pour raisons financières par manque d'adhérents. Le Caritig ne reçoit pour l'instant aucune aide de l'Etat malgré les démarches du président. Le Caritig survit donc grâce aux revenus de son créateur qui paie le loyer du local mais qui vu le temps qu'il consacre à cette association, a complètement mis de côté sa vie professionnelle.

Ce qui est intéressant à remarquer c'est qu'une autre association de ce type, qui travaille avec une population transgenre, reçoit des financements de la part de l'Etat (cette association est le PASTT, Prévention Action Sida Travail pour les Transgenres). Cette association ayant une visée médicale, de prévention contre les risques de MST (maladies sexuellement transmissibles) a reçu les faveurs de l'Etat.

2. Les activités du Caritig :

A la suite de ce projet, le Caritig s'est bien développé puisque depuis deux ans, l'association a à sa disposition un local pour stocker toute la documentation qu'ils possèdent sur le sujet.

❖ Le site Internet : espace de visibilité et de communication

Le site Internet s'est créé avant l'arrivée du local, en 1998, il s'est étendu depuis avec la naissance du forum, il y a un an, puis celle du "chat"... Ce site a été créé dans l'optique de permettre une plus grande visibilité de l'association et de créer ce que Armand Hotimsky appelle *la vitrine* du Caritig.

Sur ce site, qui est très vaste, il y a plusieurs rubriques, qui permettent à chacun de se familiariser avec le Caritig, de connaître les manifestations qu'il organise, et surtout de communiquer puisqu'il y a un forum qui est à la disposition des gens. Ce forum est pour l'instant arrêté suite à des propos diffamatoires qui ont été écrits sur le Caritig. Le site était un moyen de communiquer anonymement, sur des thèmes qui ne sont pas toujours facile à avouer à visage découvert : comme sa transsexualité, le fait de ne pas oser l'avouer à ses proches ou, des problèmes plus pratiques qui touchent à la transformation. Les échanges se font donc entre des personnes qui sont néophytes dans ce domaine et d'autres qui sont plus expérimentées, parce que ça fait un moment qu'elles ont commencé leur transformation et qu'elles peuvent désormais dévoiler tous les filons pour la réussir.

Malgré l'anonymat, un certain nombre de personnes se connaissent sur ce forum et la question qui était lancée au départ dévie rapidement pour certains messages, sur un dialogue entre amis. Le forum est de toute façon considéré comme un lieu de discussion. La seule règle à respecter est de ne pas citer de nom de médecins, et de ne pas lancer des propos diffamatoires à propos de n'importe quelle association. Ce qui est à noter sur ce forum c'est que celui-ci devait permettre de briser l'isolement des gens qui n'osaient pas aller aux réunions du Caritig ou, qui ne pouvaient pas se déplacer dans la capitale, mais en fait, on se rend compte, qu'au premier message, les personnes restent très neutre dans leur propos, elles expriment leur désarroi ou autre chose, puis le ton devient de plus en plus amical.

A l'une des réunions à laquelle j'ai assisté au début de l'année, les personnes se connaissent de part leur surnom sur le site. C'était intéressant de voir que finalement ce site

n'était pas si anonyme que ça et que les personnes qui l'utilisaient souvent pouvaient facilement être démasquées.

Le développement du site a permis une publicisation, et une mise en visibilité de cette association qui serait sûrement sans cela restée dans l'ombre. D'ailleurs tous les bénévoles que j'ai entretenu, ont connu le Caritig par son site Internet.

❖ Le bénévolat : témoigner de son vécu

Le local a, lui aussi à son tour permis le développement du bénévolat. Il y a aujourd'hui cinq bénévoles, ce qui n'était pas le cas, l'année dernière puisqu'ils n'étaient que deux.

De tous ces bénévoles, quatre sont directement concernés par la question trans', à savoir qu'ils sont dans une démarche travestie ou transsexuelle, et la cinquième personne est une psychologue clinicienne qui assure une permanence d'accueil et téléphonique deux fois par semaine, de soutien psychologique. Les quatre bénévoles avec lesquels j'ai été en contact, sont le président de l'association, Bertrand, Dominique et Alexis.

Ce que l'on peut d'ores et déjà constater, ce n'est pas n'importe qui, qui s'intéresse et qui s'engage pour travailler sur ces questions. Il n'y a pas dans ces bénévoles de personnes n'ayant pas un certain vécu trans'. Le vécu est d'ailleurs très important, c'est d'ailleurs ce qui va fonder l'existence de cette association.

Les quatre bénévoles assurent chacun leur tour et en fonction de leur disponibilité des permanences téléphoniques. Ces permanences sont l'occasion pour eux, d'être en contact directement avec les personnes s'interrogeant sur ces questions. Mais chaque permanence a plus ou moins sa particularité, en fonction des préférences du bénévole mais aussi en fonction de ce qu'il connaît le mieux.

Par exemple, les permanences de Bertrand sont des permanences qui sont plus spécifiques pour les travestis. Dominique, elle, répondra plus spécifiquement aux demandes des personnes étant transsexuelles ...

J'ai assisté aux permanences, de chacun d'entre eux, et je crois que c'est ce contact que la plupart des bénévoles cherchaient en s'engageant au Caritig. Les demandes sont diverses, elles peuvent aussi bien être des demandes pratiques, telle que l'adresse des magasins où l'on sera bien accueilli malgré une apparence masculine...

Ce peut encore être des réponses aux questions que l'on se pose telles que : *Est-ce que je suis normal parce que je ressens ça ?*

Vraisemblablement, les bénévoles répondent, en fonction de leurs vécus et essayent d'aider les personnes en leur disant ce que, eux aussi, ont ressenti un jour ou l'autre. Ils s'appuient donc sur leur témoignage pour en faire part aux autres.

Comme je le disais plus haut, les bénévoles aiment ce contact et c'est d'ailleurs dans ces moments là, dans ces moments privilégiés avec l'appelant qu'ils ont l'impression d'aider et de servir à quelque chose. Je me souviens d'une fois où j'ai assisté à la permanence de Bertrand et où celui-ci a répondu à l'appel d'un jeune travesti qui se sentait seul et était complètement déprimé par son état. Il essayait d'oublier son côté transgenre mais celui-ci revenait. Bertrand a donc tenté de lui donner des conseils, il l'a aussi convié aux réunions pour qu'il rencontre d'autres personnes comme lui.

Le soutien passe, en fait, surtout par la rencontre avec d'autres, d'autres égaux qui ressentent les mêmes choses, et avec qui on peut partager quelque chose qui était dur à supporter, parce qu'on se croyait seul à le ressentir. L'aide qu'apportent les bénévoles est surtout une oreille attentive.

A la suite de cet appel Bertrand avait été certes, bouleversé, mais m'avait aussi dit ce qu'il me répétera plus tard lors de l'entretien : *au niveau des écoutes, des permanences téléphoniques, c'est vrai que quelquefois j'ai des gens qui sortaient un peu de leur torpeur*. Il m'avait avoué alors lors de cet appel que c'était dans ces moments là, qu'il se sentait utile.

Il y a une seule permanence d'accueil hebdomadaire qui est animée par Dominique et la psychologue. Cette permanence a lieu au CGL (Centre Gai et Lesbien), le local du Caritig étant trop exigü pour recevoir du monde. Lors de celle-ci, les gens viennent à la rencontre du Caritig, cela leur permet de poser des questions en direct aux bénévoles, et de prendre rendez-vous avec la psychologue s'ils le désirent, pour discuter avec elle.

❖ Les réunions : lieu de rencontre entre la population transgenre et les professionnels.

Le Caritig organise aussi des réunions auxquelles des invités sont conviés à présenter leurs spécialités, leurs travaux... Ces réunions sont mensuelles.

J'ai participé à quatre de ces réunions. Ces quatre réunions, avaient comme invité, pour celle du 8 décembre, un chirurgien plastique (il présentait ses techniques en matière d'implantation mammaire, c'est à dire de mammoplastie, de mastectomie, c'est à dire d'ablation de la poitrine, mais aussi de chirurgie faciale...); la deuxième réunion (datant du 9 février) conviait un gynécologue – obstétricien, qui présentait les diverses possibilités d'avoir des enfants pour des personnes transsexuelles, possibilités qui étaient certes possible médicalement parlant, mais pas légalement. La troisième réunion, le 23 mars, présentait la thèse de Pascal Fautrat, intitulée *De quoi souffrent les transsexuels*, qui rassemble toutes les théories explicatives du transsexualisme en les mettant en parallèle et en montrant quelles en

sont les limites, ... enfin la dernière réunion a eu lieu à Lyon (le 28 avril) elle avait comme invité une avocate qui s'occupe du changement d'état civil pour les transsexuels. Elle présentait l'état de la jurisprudence lyonnaise qui semble être plus en avance que le reste de la France en matière de changement d'état civil.

Ces quatre réunions sont assez révélatrices de ce sur quoi travaille le Caritig, à savoir inviter des professionnels de la question pour qu'ils rencontrent déjà des personnes trans.

A ce sujet là, Armand Hotimsky me disait que finalement beaucoup de professionnels, ne connaissent pas la population sur laquelle ils travaillent.

Ces réunions sont donc la possibilité de confronter le savoir profane et le savoir savant (en sachant que du point de vue de la posture sociologique que j'ai choisi d'adopter, le savoir dit savant n'est pas celui qui a forcément le regard le plus vrai et le plus scientifique). Les professionnels n'ont, pour une fois, pas que des collègues en face d'eux mais des futurs clients qui réagissent et posent des questions. C'est au travers de ces réunions, que certains professionnels, se sensibilisent à la question trans mais aussi que les adhérents et bénévoles se rencontrent. En dehors de ces réunions il n'y a en fait pas beaucoup d'endroit où l'on peut rencontrer l'équipe du Caritig.

C'est aussi ce que me disait Claire lorsque je montais à Paris avec elle pour la première fois. Elle me racontait donc que ces réunions étaient un moyen pour elle de rencontrer des pairs, de se rencontrer entre *frères et sœurs*.

Je dirais que ces réunions sont un point de rencontre mais finalement, sont surtout destinées au niveau de leur thème, aux transsexuels. Ces réunions n'intéressent donc pas toujours tous les adhérents du Caritig qui peuvent aussi bien être des androgynes, que des travestis.

❖ Les ateliers

Il y a par contre une autre manifestation organisée par le Caritig qui est l'atelier, lui aussi mensuel, tous les premiers lundis de chaque mois. Ces ateliers sont animés par Alexis, Bertrand ou d'autres bénévoles.

Cet atelier alterne entre des thématiques plus philosophiques et des thématiques plus pratiques. Les ateliers à teneur plus philosophiques ont pour thème : *vivre sa vie de TV / TG* (c'est à dire travesti, transgenre).

[...]

❖ Les publications :

Le Caritig a d'autres activités telle que la rédaction d'un journal nommé CDT ou Chemins de Trans. Ce trimestriel, qui regroupe des articles écrits par des adhérents, des bénévoles, mais encore des articles d'auteurs étrangers traduits en français...

Ce journal traite de différents sujets touchant au transsexualisme, transgendérisme, sous divers aspects que ce soit des textes juridiques, que se soient des témoignages... Ces articles traitent un petit peu de tous les sujets ayant trait à la question.

Enfin une autre mise en visibilité du Caritig, est la diffusion de la "*lettre du Caritig*", lettre qui est, elle aussi mensuelle. Cette lettre a pour but d'informer les adhérents de tous les projets à venir du Caritig. On peut aussi s'inscrire par mail (gratuitement) à cette lettre.

Cette lettre d'information présente vraiment les principales activités du Caritig, les permanences, les réunions qui sont prévues mais aussi le Caritig fait souvent un appel pour demander du matériel, des bénévoles...

Cette lettre s'est transformée depuis le mois d'avril en *Transgenre Actu*. La lettre n'est donc plus seulement la lettre du Caritig mais la lettre de tous les transgenres. Le président a expliqué ce changement dans le premier numéro de *Transgenre Actu* que cette nouvelle lettre d'information, a pour but de ne pas léser une partie de nos adhérents qui n'ont pas le net. Cette nouvelle lettre a donc acquis un titre plus impersonnel pour que tout le monde s'y reconnaisse et s'y retrouve. Dans le deuxième numéro, le président écrivait : nous espérons qu'ainsi vous serez de plus en plus nombreux à participer à la rédaction de *Transgenre Actu*, qui bien évidemment est la lettre du Caritig, mais qui est avant tout la Vôtre.

Faire participer les adhérents, les inviter à s'impliquer dans l'association est le but visé par cette nouvelle lettre, qui a gagné en densité : alors que la *lettre du Caritig* faisait tout au plus quatre pages, *Transgenre Actu*, en fait quant à elle, le double.

Les activités qu'organisent le Caritig sont donc diverses et variées. Elles renvoient bien au nom de l'association : l'aide (par la permanence téléphonique, les ateliers...) et l'information (par l'organisation de réunions, la publication de la revue et le site Internet)...

Le Caritig a une philosophie qui se veut être différente des autres associations de transsexuels, et ce déjà par le fait qu'elle ne soit pas une association de transsexuels, mais bien de transgenres. Elle est donc ouverte à tous et ne cherche pas à devenir comme le dit

souvent Armand Hotimsky, *un club de trans*. L'association n'est donc pas réservée aux trans et c'est dans cet aspect là, que le Caritig a une philosophie bien particulière.

3. Les objectifs et la philosophie du Caritig

Le Caritig n'est en ce sens pas une association uniquement réservée aux transsexuels comme je le disais précédemment. Ses objectifs sont de faire accepter et d'accepter tout le monde dans sa diversité de genre. Cette idée est un des bagages que Armand Hotimsky a ramenés des Etats-Unis, mais est aussi ce qui a entraîné l'adhésion de certains au Caritig. C'est aussi ce qui a fait que d'autres sont partis vers d'autres associations plus centrées sur le transsexualisme.

Il prend souvent l'exemple de la *transgender umbrella* (disponible en annexe) ou, parapluie transgenre, qui englobe tout le monde sous ses baleines. Finalement nous sommes tous transgenres. Armand Hotimsky avait lors d'une réunion au Crips (Centre régional d'information et de prévention du sida), distribué ce texte expliquant la politique transgendériste du Caritig, dans le but de bien faire comprendre à tout le monde, que le genre ne consiste pas seulement à se sentir complètement homme ou complètement femme, ce qui n'est vraiment pas évident pour tous les transsexuels (et même pour tout un chacun) qui finalement sont assez conventionnels en matière de genre. Le genre est en effet pour eux clair, c'est celui qu'ils ont toujours espéré avoir. C'est être un homme ou être une femme mais les deux ne se mélangent pas, cela peut être tout à fait compréhensible quand on désire être reconnu en tant qu'homme ou femme, on n'a pas envie d'être à la lisière des genres.

Ce parapluie transgenre englobe comme je le disais tout le monde.

Le texte qui entoure ce schéma et dont je vais vous présenter quelques extraits, présente une définition de ce qu'englobe la notion transgenre, mais aussi ce que cela implique dans le fonctionnement du Caritig :

L'intérêt est de permettre aux individus dont l'identité de genre (ou l'expression de leur sexualité) est mouvante, de pouvoir s'identifier tel qu'ils se ressentent, sans éprouver le sentiment d'être pour autant jugés, méprisés, analysés... et naviguer au-delà des frontières très étroites des représentations binaires.

Brouiller les frontières entre les genres, que celles-ci ne soient plus celles que la norme a défini mais celle que les individus ont décidé de créer. Cette dernière étant trop étroite pour

eux, il faut l'élargir, l'assouplir, lui ôter son cadre pour qu'elle accepte en son sein des personnes qui ne seraient pas reconnues dans les deux genres féminin et masculin. Le Caritig cherche donc à réfléchir aux limites des notions de féminin et masculin, à ce qui peut sembler pour tout un chacun aller de soi.

Cette politique leur a fait défaut de nombreuses fois, puisque des personnes transsexuelles ont reproché la présence au Caritig de personnes travesties, androgynes ...

D'autres associations de transsexuels, réunissent finalement plus de transsexuels parce que leur propos est plus ciblé et n'est pas aussi large qu'au Caritig. L'optique du Caritig étant d'accepter tout le monde à partir du moment où cette personne respecte les autres comme ils sont. Même si cette idée était le point de départ, le moteur de la création du Caritig, comme nous avons pu le voir dans l'extrait d'entretien que j'ai mis en début de partie, ceci n'était pas évident à expliquer aux gens et à répandre. Le genre étant quelque chose de tellement clair, limpide, pour tout un chacun, que l'on ne cherche même pas à le remettre en cause, à se poser des questions sur celui-ci.

Il m'est arrivé au cours d'un entretien ou de discussions avec des personnes membres du Caritig que celles-ci me disent, qu'elles ne comprenaient pas les personnes qui cherchaient à faire disparaître leur genre en revendiquant l'androgynie ou, encore que certaines personnes se sentant appartenir complètement à un genre n'aillent pas jusqu'au bout de leur transformation (c'est à dire qu'elles ne se fassent pas opérer). Pour ces personnes, on est dans un sexe ou on ne l'est pas, on ne peut être à la limite. Et pourtant, malgré ce point de désaccord avec la façon de penser du Caritig, elles y adhèrent.

❖ Les objectifs du Caritig

En plus de l'aide et de l'information, le Caritig a des objectifs qui ne nous n'avons pas encore abordés.

Le Caritig a des objectifs bien précis qui sont exposés dans cet extrait de la page de présentation de l'association sur leur site Internet :

Les objectifs du CARITIG sont de permettre aux personnes concernées de :

- *ne plus être bafouées*
- *Etre des citoyens à part entière*
- *Avoir accès à des soins de qualité dans le respect et la dignité*

- *Se défendre pour la garde de l'emploi, du logement, du droit parental...*
- *Obtenir des papiers d'identité dérogatoires en accord avec les revendications des transsexuels durant la transition.*⁶

Ce qu'il faut peut être préciser auparavant, c'est que pour transitionner, les transsexuels ont trois étapes à franchir. La première est le traitement hormonal, puis l'opération chirurgicale et enfin, le changement d'état civil. Ces trois étapes sont vraiment synthétisées au maximum, parce qu'entre temps, il y a d'autres étapes, telle que trouver un psychiatre ou psychologue qui accepte de nous diagnostiquer transsexuel pour que l'endocrinologue accepte de prescrire un traitement hormonal, et pouvoir enfin se faire opérer. La condition sine qua non pour de nombreux tribunaux pour accorder le changement d'état civil est l'opération.

Le Caritig essaye donc d'aiguiller les personnes transsexuelles, pour que la transition se fasse dans les meilleures conditions possibles.

Le Caritig veut par exemple, faciliter l'insertion sociale et professionnelle des transsexuels par notamment, l'obtention de papiers d'identité pour avoir droit à un logement, à un emploi. Ce problème de papiers d'identité est un vrai dilemme car même si en France, la condition pour que le tribunal accepte le changement d'état civil est l'opération, celui-ci n'est pas toujours accordé. La France a été plusieurs fois condamnée par la Cour Européenne de Justice de *non-respect à la vie privée des personnes*. Le Caritig aide les transsexuels en leur expliquant la marche à suivre pour avoir des aides, leur aider à trouver un avocat. Le Caritig peut aussi les soutenir dans certaines situations, porter plainte aux côtés de trans' qui ont été *massacrés* par des chirurgiens...

Défendre, aider, écouter et renseigner les transsexuels/transgenres et toutes les personnes qui s'intéressent à la question est le travail, auquel essaye de s'atteler le Caritig. Un article de la revue *Vacarme* du Caritig présentait l'association en ces termes : Caritig veut rassembler tout le spectre transgenre (transgender umbrella) : travestiEs, transsexuelLEs, transgendéristes, androgynes, bigenres, hermaphrodites, intersexuelLEs, transformistes, dragqueens... (...) Armand Hotimsky pense qu'il est indispensable de s'interroger sur tous les aspects de l'identité de genre et sur les frontières identitaires⁷.

⁶ <http://caritig.org>

⁷ Revue *Vacarme*, n°11, septembre 2000.

Cet extrait illustre bien la façon dont j'ai perçu les objectifs du Caritig. Les objectifs du Caritig sont de faire tomber les barrières des genres, de mettre en question les frontières homme/femme qui sont pour beaucoup, plus complexes et larges que ce que l'on pourrait croire. Ils veulent essayer de faire évoluer les mentalités, les façons de penser la question trans', en organisant des réunions, en traduisant et publiant des textes d'auteurs étrangers...

❖ Analyse des brochures du Caritig

Si on étudie de plus près les deux plaquettes (annexe 2 et 3) du Caritig, on peut remarquer qu'il y a plusieurs aspects qui sont mis en avant sur celle-ci. Trois points principaux qui sont rassemblés sous le nom de *nos missions*. Ils regroupent les activités d'aide (avec les permanences, les réunions...), la recherche (avec le local qui va devenir dans quelques temps un véritable centre d'archivage de toutes les lectures qui touchent à la question trans' ; avec l'ouverture de l'association aux chercheurs...) et enfin, l'information.

Sur les deux plaquettes figurent le texte intitulé : transsexualité et identité de genre. C'est d'ailleurs la seule chose qui est commune aux deux plaquettes. Ce texte présente la philosophie du Caritig qui est comme nous allons le voir omniprésente.

Ces brochures qui sont donc destinées au public, sont une façon concise de présenter le Caritig. Ce qui m'a étonné c'est que sur l'une d'entre elle, était écrit : *pour tout savoir sur le "transgender world"*. Comme si en entrant au Caritig on avait accès à un autre monde. C'est vrai que le Caritig propose une nouvelle façon de concevoir le genre, et en cela c'est une anthropologie spécifique qui est redéfinie dans cette association.

On retrouve rarement en France, ailleurs que dans cette association une telle réflexion sur le genre, sur l'Homme, ... le Caritig est donc bien un espace où une philosophie du vivre ensemble et de l'autre est repensée. On va y rencontrer des personnes hors normes qu'il faut par avant définir pour ne pas qu'il y est de rejet. Il y a un continuum du genre mais il faut quand même distinguer des groupes de personnes qu'on pourrait mettre sous ses termes, on verra par la suite que certains bénévoles refusent ces catégorisations. On voit donc ici, que ce nouveau monde part à la destruction normative que sont les catégories hommes / femmes pour finalement en recréer d'autres qui seront épurées de cette bipolarisation.

En fait dans ces définitions de ce que sont les travestis, transgendéristes et transsexuels, on voit que les termes d'*avoir conscience de, revendiquer le droit, conscience*

affirmée de leur être et de leur droit reviennent. Ces termes qui sont assez redondants dans ces textes renvoient aux principes fondamentaux des droits de l'Homme, chacun doit être libre de pouvoir vivre son genre comme il l'entend.

Quand des groupes victimes d'une injustice entrent dans le traitement d'un tort, ils se réfèrent généralement à l'humanité et à ses droits⁸.

Faire référence aux droits fondamentaux, aux droits dont tout le monde dispose, c'est revendiquer un droit à exister. Les phrases tirées de ces plaquettes, renvoient à certaines théories et à certains classements qui placent les transgenres dans la case "folie". On voit aussi apparaître, une revendication de ce droit subjectif, personnel, auquel tout le monde a droit : le respect.

Le respect de la personne implique qu'on respecte son autonomie morale comme un de ses caractères essentiels⁹.

Dans l'identité moderne, chacun a le droit de penser ce qu'il veut ; la liberté étant un principe fondamental des sociétés occidentales. En cela, mobiliser ces phrases c'est faire référence à ces principes et dire par-là, que chacun, transgenre ou non, a le droit au respect.

Prouver qu'on a le droit de vivre son genre comme on l'entend, et que finalement tout ce qu'on sait sur le genre est limité par cette bipolarisation homme / femme.

La dernière phrase de cette brochure : *il est temps que nous redéfinissions le comportement en terme d'humain plutôt que de masculin et de féminin.*

Ces personnes revendiquent le droit à être des Hommes plutôt que des hommes ou femmes.

On voit bien à travers l'étude de ces brochures que ce n'est pas seulement une aide que cette association apporte mais bien la création d'un monde à part, un nouveau regard sur le genre.

Dans cette association, le genre ne se résume pas à être femme ou à être homme mais à vouloir être homme en étant née femme ou le contraire ou, encore à vouloir paraître femme par moment sans pour autant nier sa masculinité ou, encore ne pas vouloir appartenir à un genre mais se trouver à la limite entre les genres. Brouiller les genres, décliner un arc-en-ciel des genres pour ne plus s'enfermer dans ce que l'on nous a transmis de différentes manières.

Le genre renvoie à beaucoup plus de choses finalement qu'à être homme ou femme à part entière. Le genre c'est une façon de s'approprier ce qui était de l'ordre de l'universel, de l'intouchable, de l'indéplaçable...

⁸ Jacques Rancière, *Aux bords du politique*, Editions La Fabrique, 1999, p. 86

⁹ Charles Taylor, *les sources du moi, la formation de l'identité moderne*, la couleur des idées, seuil, 1998, p.26

Comment faire passer ce message qui n'est pas évident pour tout un chacun et qui ne l'était pas non plus pour moi au départ ? Comment montrer que ce à quoi l'on aspire ne relève pas simplement de la folie mais est réellement vécue par des gens qui vont en témoigner, et qui vont mettre en place un régime de justification spécifique ?

Celui-ci d'ailleurs n'aurait pas eu lieu d'être sans que ces personnes pour le démontrer ne le revendiquent et développent le savoir qui l'accompagne. Ce savoir était avant entre les mains des personnes dites "spécialistes" est aujourd'hui aux mains des individus lambda directement intéressés par la question. Les parlés aujourd'hui, parlent et justifient leurs actions par une réflexion, un discours appuyé par de nombreuses lectures et des échanges discursifs. Comment utilisons-nous notre corps pour transcender le message que nous voulons faire passer, pour satisfaire une image qui nous était insupportable ?

❖ Présentation du Caritig lors d'une émission radiophonique.

L'analyse de cette émission était une façon d'introduire l'étude qui va suivre, il me semblait pertinent de la placer dans cette partie introductive.

Lors d'une émission à France culture du 2 octobre sur le transsexualisme, intitulée *devenir autre pour être soi*. Les prises de paroles étaient assez intéressantes à analyser parce que toutes les personnes qui y étaient conviées : Armand Hotimsky (président du Caritig), Camille Cabral (médecin et transgenre, présidente du PASTT), Marie Hélène Bourcier (sociologue), Beatriz Preciado (philosophe)... sont intervenues et leurs interventions par la taille et le contenu étaient pertinentes à analyser.

Cette prise de parole étant d'autant plus intéressante qu'il est rare d'entendre ces personnes parler à tout le monde, à l'intention de tout un chacun dans un débat public comme celui-ci. Même si France Culture, n'est pas écouté par tout le monde et vise un public particulier.

J'ai bien sûr analysé plus particulièrement les prises de paroles de Armand Hotimsky qui allaient bien sûr dans la même direction que son discours habituel. Celui ci a donc réagit à plusieurs remarques de ses partenaires de débat.

Tout d'abord, Béatriz Preiciado, est intervenue en disant que les transsexuels utilisaient toujours le même scénario, suivaient un script pour "argumenter" leur transsexualité auprès des psychiatres, pour que ceux ci acceptent de les diagnostiquer comme tel. Ce script consistait à dire que depuis la plus tendre enfance, depuis qu'on est tout petit, on vit en discordance avec le sexe assigné à la naissance (c'est ce que nous verrons en détail dans la partie sur les témoignages). Armand Hotimsky répond à cela, qu'il n'est pas d'accord avec cela, qu'il pense que tous les individus sont différents et que c'est vrai que l'on retrouve une constante chez une partie de la population transsexuelle. En fait, son intervention est assez récurrente et c'est aussi cet argument qui a été réitéré lors de l'entretien que nous avons eu. Ce qui est intéressant, c'est que finalement son idée est de rassembler tout le monde sous un même terme : transgenre, uniformiser tout en gardant en fait, l'individualité de chacun. Uniformiser en gardant les spécificités de chacun, ce qui peut paraître aussi assez paradoxal. Cette dimension, individu / collectif, est une thématique assez redondante au Caritig. On la retrouve aussi bien dans ce qui fonde le collectif : le droit à chacun de disposer de son genre mais aussi dans les mots employés.

Quelques temps après cette intervention, un professeur, d'une équipe médicale officielle intervenait sur la question trans. Il disait pour lui clairement que c'était une pathologie mentale, et expliquait que les transsexuels pour être attestés en tant que tels, plus exactement il utilise les termes *d'authentification du diagnostic* ; doivent passer devant trois spécialistes : endocrinologue, chirurgien et psychiatre. Ce n'est qu'après que ces trois personnes *se soient mises d'accord pour penser que le diagnostic est vraisemblable, qu'à ce moment là, des certificats sont établis pour authentifier ce diagnostic pour informer la sécurité sociale et le conseil de l'ordre des médecins*. Il y a donc toute une procédure à suivre, procédure qui échappe finalement complètement à la volonté des intéressés et est complètement soumise aux décisions du corps médical. Il expliquait aussi plus loin, que le changement d'état civil ne pouvait se faire qu'après castration (ceci n'est pas le cas pour tous les tribunaux). Cela sous-entend, que la justice, demande aux transsexuels d'être stériles pour pouvoir être un citoyen ou une citoyenne à part entière, c'est à dire que ce "nouveau" sexe physique apparaisse aussi sur les papiers d'identité. C'est entre autre pour cela que se bat le Caritig, pour que ces démarches de changement d'état civil aillent plus vite, parce que ce changement peut durer au minimum un an (après déjà deux ans de transition). Pendant ce temps, il paraît difficile pour les personnes concernées de trouver un emploi, un logement, de voyager...

Les réactions des divers intervenants aux propos de ce professeur, ont été virulentes, Marie Hélène Bourcier a notamment réagit en disant qu'*ils essayent (elle parle du corps médical) de contrôler les corps*. Se libérer du diktat de la médecine est aussi une alternative

que permet le concept transgenre finalement. Ce que soutient la médecine, à savoir qu'il faut montrer des caractéristiques féminines ou masculines normales, une sexualité normale pour pouvoir être considérés comme transsexuels et que finalement l'opération serait l'aboutissement de leur engagement. Peut être que pour certains c'est le cas en tout cas, le Caritig répondrait en disant que tout le monde ne veut pas se faire opérer pour se sentir femme ou homme, que le sexe ne se cantonne pas aux deux catégories hommes / femmes. De même, lorsque l'on veut se faire opérer alors qu'on est transsexuel, il ne faut surtout pas dire qu'on est homosexuel. Pour les médecins (du moins pour certains) si l'on se sent homme ou femme c'est jusqu'au bout, c'est à dire que même dans sa sexualité on doit être hétérosexuel.

A ce sujet là, Claire me racontait que lors de la recherche d'un psy qui accepterait de la prendre en charge, elle a rencontré un soi disant spécialiste de la question trans (qui faisait partie d'une équipe médicale). Celui ci a déclaré qu'elle n'était pas une véritable transsexuelle sous prétexte qu'elle faisait de la moto, du bricolage, bref des activités typiquement masculines. Il ne faut donc pas s'étonner de voir ou d'entendre après cela, des transsexuels (elles) hommes ou femmes, utiliser des stéréotypes de la féminité ou de la masculinité. Dans le même ordre d'idée, Dominique me racontait les réactions de sa mère quant à son homosexualité : *quand j'ai dit à ma mère que j'étais attirée par les femmes, "mais tu vas dans la mauvaise direction", je vais dans la direction où je me sens le mieux.*

C'est vrai que pour beaucoup de gens, changer de sexe peut vouloir dire former un couple hétérosexuel.

Pour revenir à l'émission de France Culture, après les réactions à propos des dires de ces médecins, la speakerine a eu une intervention intéressante. Elle a en effet dit : *dans cette construction, déconstruction, il faut aussi dire aux auditeurs, qu'on est pas seulement en train de parler de transsexuel, transgenres, on est en train de parler de tout le monde, nous sommes tous fabriqués comme ça : il y a une détermination évidente : voici une fille, voici un garçon.* Cette phrase me semblait intéressante, car à travers celle ci on sentait le désir de vouloir "réunifier" tout le monde. De dire que finalement on est tous concernés par ce questionnement sur le genre, on est tous transgenres. Le sexe est en tout cas quelque chose qui touche forcément tout le monde puisque tout le monde en est pourvu, prendre conscience de son genre, est ici pour la présentatrice aussi matière à universalité et c'est aussi ce que le Caritig voudrait que les gens prennent en compte. C'est aussi pour cette raison que cette association est ouverte à tous puisque tout le monde peut être intéressé par la question.

La discussion continue jusqu'à ce que Armand Hotimsky, revienne sur le discours du professeur et argue : *il parle de patiente quand il évoque un FTM donc une personne, femme qui devient homme. Ça me choque, c'est un manque de respect pour l'individu, ça veut dire ne pas prendre en compte son identité de genre et c'est pour ça que la personne vient le voir.*

Dans cette intervention on voit bien les revendications du président du Caritig à savoir que le corps médical ne prend pas au sérieux le choix de ses patients jusque dans leurs mots. Armand Hotimsky fait d'ailleurs souvent très attention à ça. Il m'avait d'ailleurs raconté à mes débuts au Caritig, qu'une élève assistante sociale était venue faire un stage chez eux ; ça c'était très mal passé avec elle parce qu'elle assurait une permanence téléphonique et n'utilisait pas les bons pronoms. Les pronoms sont une marque aussi de leur engagement dans le genre tant convoité. Utiliser ceux-ci est une marque de respect du choix de ces personnes. C'est une marque de reconnaissance. Nombre de témoignages que j'ai pu lire faisaient état de cela en racontant, le bonheur que certaines transsexuelles ressentaient alors que le commerçant leur disait *bonjour madame !* Cela peut paraître minime, mais c'est finalement des énoncés **performatifs**, que l'on utilise au quotidien et qui classent les gens dans la catégorie homme ou femme, vu qu'il n'existe pas de neutre dans la langue française, quels pronoms utiliser pour des personnes androgynes ? ?

Pour revenir à cette émission, Marie Hélène Bourcier et Beatriz Preciado ont rajouté que le sexe, le corps étaient politique. Le genre n'est maintenant plus complètement aux mains des médecins (justement avec l'apparition de la notion transgenre). *La médecine a perdu la maîtrise de la construction du genre, que jusqu'à maintenant c'était eux qui allaient prescrire certaines performances (...) mais depuis le début des années 80, les individus s'organisent pour se réapproprier ces technologies de construction du genre.*

Le genre n'est donc plus aux mains des médecins, puisque les individus se le réapproprient. Leur genre est conjugué à la façon dont le désirent les personnes, cette émancipation est d'autant plus forte que les individus ne cherchant pas forcément à se faire opérer n'ont plus besoin de la médecine.

La suite de la discussion dévie sur le fait qu'il y a un rapport étroit entre le mouvement homosexuel, queer et le mouvement transgenre puisque tous les deux travaillent à la construction déconstruction du genre. Beatriz Preciado dira à ce sujet : *il y a un certain rapport entre les positions homos et transsexuel, c'est à dire des identités produites par des institutions médicales pathologisantes, psychiatriques, et un décalage, un mouvement de réappropriation et politique communautaire et identitaire des groupes queers et transgenres. C'est à dire une réappropriation de ces techniques de production de la masculinité et de la féminité et l'identité de genre décalée.*

Effectivement la proximité entre les deux milieux homosexuels et transgenres, participations aux même événements... (la population trans a demandé d'être incluse dans la dénomination de la gay pride qui ne s'appelle plus gay and lesbian pride mais gay, lesbian, bisexuel et transgenre pride). La proximité entre ces deux milieux est qu'ils ont une histoire semblable. Les trans' la vivent en décalé par rapport à la question homo, qui a depuis, si j'ose

dire pris du “poil de la bête”. Tous les deux, étaient au départ considérés comme malades mentaux par la médecine et classés en tant que tel. Puis petit à petit, les homosexuels ont réussi à performer le social, à se faire accepter, ont obtenu le PACS, qui est une certaine reconnaissance publique de leur engagement. Quant aux transsexuels, ils sont finalement au début de la lutte, à savoir : essayer de déconstruire cette idée de maladie, de se détacher de la sphère médicale pour avoir une autonomie.

L'émission s'est conclue par des remarques qu'il me semblait importantes de noter. Alors que la journaliste demandait si ses interlocuteurs allaient participer à la cinquième marche des transsexuels qui a lieu annuellement à Paris, Camille Cabral et Armand Hotimsky, tous deux présidents de deux associations transgenres sur Paris répondaient par la négative. Cette réponse peut paraître étonnante. En effet, cette marche est censée être une certaine démonstration publique de la lutte des trans, elle est aussi une manière de se rendre visible sur la scène publique. Mais ces deux derniers, arguaient en disant qu'ils ne sont pas d'accord avec l'association qui organise cette marche à savoir l'ASB (qui est la troisième et dernière association de transsexuels sur Paris) ; qui reprend dans le nom même de son association un terme médical, pathologisant... (association du syndrome de benjamin) et que tant que cette association ne prendra pas en compte cela, ils ne participeront pas à cette marche.

Là encore la revendication d'émancipation du domaine médical revient. Et finalement on observe que finalement même dans le milieu s'imbriquent des mondes entre ceux qui sont pour et ceux qui sont contre...

Armand Hotimsky concluait cette discussion en changeant le titre qui était : *devenir autre pour devenir soi par devenir soi pour ne plus être autre justement pour être soi justement*. Par cette intervention, on perçoit la politique du Caritig, à savoir que le transsexualisme est une transformation pour atteindre la vérité qu'on a toujours eue à l'intérieur de soi mais qu'on a jamais pu mettre en pratique. Le fait de pouvoir transformer son corps est une mise en réalité, de cette vérité dont on est dépositaire.

Je trouvais intéressant de placer cette émission pour présenter le discours qu'utilise le Caritig. Ces thématiques reviennent très souvent et c'est celles ci que nous allons analyser maintenant.

II. De la rencontre avec le Caritig à ma posture de recherche.

1. Prise de contact avec le Caritig

Pourquoi travailler sur le Caritig si ce n'est pour expliquer des choses qui ne l'ont jamais été, pour diriger le projecteur vers un sujet que je connaissais à peine. Dans cette optique j'avais plus à apprendre de mes interlocuteurs, qu'eux n'avaient à apprendre de moi. Moi, représentant qui plus est l'extérieur, l'autre, juge et analyste de ce qu'ils ressentent au plus profond d'eux même. Je suis comme dirait Goffman le générateur de contacts mixtes, ces derniers étant des contacts entre normaux et stigmatisés. Entendons-nous bien sur le sens de normal, non pas utilisé comme un concept dévalorisant les stigmatisés, mais bien au sens goffmanien, c'est à dire entre des personnes étant susceptibles par leur différence d'être jugées et mises de côté ou, tout simplement catégorisées. Les normaux étant pour lui, ceux qui ne divergent pas négativement de ces attentes particulières¹⁰. Etant entendu que nous sommes finalement tous un jour ou l'autre **discréditable**, le stigmaté est donc relatif. Nous ne sommes peut être pas stigmatisés dans la société dans laquelle nous vivons, mais nous pourrions tout à fait l'être dans une autre société.

Goffman dans *stigmates* regroupe les personnes stigmatisées en trois groupes :

- les monstruosité du corps,
- les tares du caractère qui aux yeux d'autrui prennent l'aspect d'un manque de volonté, de passions irrépressibles ou antinaturelles (il inclut dans ce type de personnes stigmatisées les homosexuels, les alcooliques, les chômeurs...) et enfin, ce qu'il appelle
- les stigmates tribaux que sont la race, la nationalité...

Je ne savais pas trop comment rencontrer ces personnes, si ce n'est par l'intermédiaire du monde associatif. J'ai donc essayé de faire quelques recherches sur Internet pour voir ce qu'il pouvait y avoir comme associations, collectifs dans ce domaine. Il est vrai qu'en cherchant sur Internet, je limitais ma recherche aux collectifs visibles, institutionnalisés. Je suis donc tombée sur le site du Caritig qui me plut par sa densité et surtout par la phrase de présentation mentionnant entre autres, qu'ils étaient ouvert aux étudiants et à la recherche.

¹⁰ Erving Goffman, *stigmates*, les Editions de Minuit, 1975, p. 15

Je tentai de joindre le Caritig par mail en expliquant mon souhait de travailler avec eux. Je reçus une réponse très positive de leur part et téléphonai sur-le-champ au président de l'association. Ce contact téléphonique fut lui aussi positif puisque Armand Hotimsky acceptait que je participe aux réunions, aux diverses manifestations organisées par l'association. Celles ci sont de toute manière ouvertes à tous. Cette association se trouvant à Paris, il fallait donc que je profite au maximum d'être là bas pour rencontrer un maximum de personnes et en apprendre sur le sujet. Armand Hotimsky était justement en train de me dire qu'ils cherchaient ces temps-ci des bénévoles... j'ai donc accepté d'être stagiaire-bénévole au Caritig, c'est comme cela qu'ils m'appelaient au début puis petit à petit, je suis devenue bénévole à part entière. Je profitais donc de ma présence dans la capitale pour les aider à rentrer dans une base de données, toutes les archives documentaires qu'ils possèdent. Ce travail n'était pas une mince affaire, mais je pense que ce bénévolat a été très bénéfique pour un accès à certaines informations que je n'aurais sûrement pas eues autrement.

J'ai donc pu parcourir de nombreux articles sur le transsexualisme, que ce soit des articles juridiques, de chirurgie ou encore de psychologie, grâce à ce bénévolat.

Dans notre conversation, je décidai de monter à Paris dès que possible, Armand Hotimsky, m'ayant informé qu'une réunion était prévue le 8 décembre. Je décidai donc d'y participer et de rester à la suite de celle-ci, deux semaines. Armand Hotimsky ajouta au milieu de toutes ces informations que certaines personnes allaient monter de la province pour la réunion, celles ci passeraient peut être par Lyon et que donc, je pouvais mettre une annonce sur le site du Caritig pour faire du covoiturage. Ce que je fis. Une personne me répondit, elle partait de Toulon et passait sur Lyon vers une heure du matin. Le 8 décembre au petit matin, je partais pour Paris avec Claire qui se trouvait être transsexuelle. Et l'histoire avec le Caritig démarra. Cette histoire démarra tellement bien, que le président a tenu à mettre mes dates de présence à l'association, dans la "lettre du Caritig" du mois de décembre, et cela s'est répété autant de fois que je suis allée à Paris. Cela m'a beaucoup flatté dans le sens où j'avais vraiment l'impression d'exister pour eux, d'autant plus qu'ils m'inscrivaient dans la rubrique bénévole. De même lorsque l'on me présentait au Caritig, j'étais étudiante en sociologie et bénévole. L'un n'était jamais séparé de l'autre.

J'ai donc essayé de participer à un maximum de réunions, et à un maximum de manifestations organisées par le Caritig. Cette situation de distance n'était en fait pas si mal, malgré mes craintes, mais il s'est avéré que cela me permettait d'être réellement présente quand j'étais là bas. Je n'y serai peut être pas allée aussi assidûment si le Caritig avait été à Lyon.

Je pense y être restée au total, en mettant bout à bout tous les petits séjours que j'ai fait, un mois ; sans compter les réunions où je faisais les allers retour dans le week-end.

2. Le choix de l'observation participante et sa réalisation pratique

Le choix de l'observation participante était délibéré. Mais je crois aussi que je serai vraiment passée à côté de plein de choses si je n'avais pas été au local pendant tout ce temps. Finalement les réunions passent très vite, cela signifiait que j'y serai allé juste pour trouver des personnes avec qui faire des entretiens. Je préférais laisser faire les choses au gré des rencontres et des occasions qui se présenteraient.

Dès le début, on me posa quelques questions sur ma présence au Caritig, je répondais avec un peu de gêne, par anticipation d'une réaction de leur part relative à ma position d'étudiante-chercheuse, en tant que je fais mon mémoire sur eux... J'avais vraiment mal anticipé les réactions des gens puisque la plupart d'entre eux, s'intéressaient, me disaient qu'eux aussi auraient aimé faire des études en sociologie, me proposait de témoigner... Il est vrai que le Caritig est habitué à accueillir des étudiant(e)s en son sein. Ce sont souvent des étudiantes en psychologie, qui ont pour certains d'entre eux, une approche assez pathologisante.

Finalement comment ai-je procédé pour cette expérience de terrain ? Je suis donc allée à un maximum de réunions, j'ai aussi participé à la vie associative... et au retour de chaque journée, je prenais des notes sur un petit cahier prévu à cet effet : les différentes impressions que j'avais pu ressentir, les différents échanges que j'avais pu avoir et qui me paraissaient intéressants. Ce journal de bord ou de terrain, m'a permis de me souvenir de choses que j'aurais sûrement oubliées avec le temps. Les séjours à Paris étant espacés, parsemés dans mon temps libre, ce journal m'a permis de trouver une cohérence dans ce que je vivais et de rendre linéaire cette expérience. J'utilise souvent le mot expérience plutôt que de travail pour qualifier ce que j'ai fait cette année. En effet, le Caritig étant un "laboratoire du genre", j'ai fait l'expérience de ce qu'était le genre. De plus contrairement à l'idée de travail, qui a un arrière fond de contrainte, de corvée, c'était un plaisir d'être avec ces personnes qui m'en apprenaient tellement.

Le travail que j'ai effectué a donc été principalement un travail de terrain. L'observation participante a été la principale méthode que j'ai utilisée. J'ai aussi fait quelques entretiens avec quatre des bénévoles qu'on va appeler "constant", c'est à dire, ceux qui

assurent de façon hebdomadaire, des permanences (Armand Hotimsky, Bertrand, Alexis et Dominique).

La cinquième personne (Sophie) étant une bénévole du Caritig mais de façon temporaire, puisque celle-ci avait rendu quelques services au Caritig mais ne pouvait consacrer un temps bien défini au Caritig. Pourquoi avoir interrogé ces personnes et pas des adhérents du Caritig ? Tout simplement parce que c'était les personnes qui étaient à portée de main, puisque les adhérents repartaient chez eux, après chaque réunion. Il m'était donc plus simple de les interviewer. De plus, entretenir ces personnes était plus dans la logique de mon questionnement. Pour avoir accès à la philosophie du Caritig, à son activité de reconnaissance, il était plus logique d'entretenir ces personnes. Sachant, qu'elles étaient aussi adhérentes avant d'être bénévoles.

J'ai aussi pu recueillir des entretiens informels lors de discussions lors des réunions... Claire avec qui je faisais le trajet pour aller à Paris m'a aussi confié une partie de sa vie. J'ai donc eu un accès direct aux personnes en entrant au Caritig.

3. L'apprentissage d'un langage "indigène"...

Le Caritig et tout le milieu "trans" emploie un vocabulaire spécifique, que j'ai dû apprivoiser. J'ai donc commencé par lire quelques ouvrages sur la question, puis les personnes que j'ai rencontrées m'ont, elles aussi expliqué des choses, m'ont éclairées en me définissant ces termes. Je vais essayer ici de les définir, en reprenant celles que le Caritig a données dans des textes. Toutefois, ces définitions ne sont pas vraiment figées : les personnes les emploient et les comprennent lorsqu'elles les utilisent lors d'une discussion ou d'un échange, mais si on demande la définition de mots tels que transgenre, transgender, on retrouve des points communs certes, mais leur sens se transforment, et se façonnent en fonction de la personne qui en parle.

Le premier mot qui renvoie même à plus qu'un mot, à une notion, c'est l'identité de genre. Comment définir cela ? D'ailleurs si je relis mes premiers écrits sur la question, je ne faisais pas de distinction entre identité de genre et identité sexuelle. Le sens de cette notion s'est donc affiné au fil des lectures et des discussions.

Le genre renvoie à un aspect culturel, personnel du sexe, certains appellent aussi cette identité, identité sexuée. L'identité sexuelle, elle renvoie au biologique, à l'inné. La distinction était d'envergure pour avoir la clé et comprendre ces personnes. En fait si cette distinction si importante n'avait pas été faite, je n'aurais sans doute pas compris tout un tas de choses. Le genre renvoyant à une identité personnelle, et donc unique. Monoïk, adhérente du Caritig et artiste transgenre, écrit dans un texte (qui est en annexe n°4) :

Pour l'opinion commune, on naît homme ou femme, déterminés par la biologie, la génétique, données auxquelles est accordée la priorité pour déterminer l'identité de quelqu'un. (...) Nous sommes tous concernés par l'identité de genre, (...) l'identité de genre est un ressenti, une conviction en accord –ou au delà- ou malgré le sexe biologique.¹¹

Cet extrait montre bien l'optique dans laquelle se place le Caritig, quant à cette notion d'identité de genre. Ce terme renverrait à une perception personnelle que l'on aurait de son genre et qui pourrait être en harmonie ou non avec le sexe que l'on a eu à la naissance. Le Caritig lutte justement contre ces barrières entre les genres, en disant que chacun fait ce qu'il veut de son genre. Le genre est donc beaucoup plus vaste que les catégories biologiques hommes / femmes.

La palette ou arc-en-ciel du genre, est très nuancée, offre une kyrielle de diversités. Il nous faut éviter de créer des stéréotypes rigides et hypertypiques (...) car ceci aboutit à des situations discriminatoires. Ce qui compte c'est d'être vrai dans ce que l'on est pour soi-même et pour les autres.¹²

Dans cet objectif là, le Caritig essaye par la publication de textes, par son discours de performer¹³ le social et de faire prendre conscience à tout un chacun de l'existence de cette identité de genre qui serait finalement la vérité. Être vrai serait justement de prendre en compte et accepter cela. Ces individus seraient donc dépositaires de la vérité sur le genre.

Le glissement vers la notion *transgenre* peut alors très vite être opéré, en effet, finalement quand on ne se pose pas de questions sur son identité de genre (parce qu'elle nous semble être identique à celle que l'on a eue à la naissance), on peut alors s'appeler homme ou femme à part entière, mais finalement, comment englober toutes les personnes se sentant différentes sans les enfermer dans des catégories trop fermées ?

¹¹ Texte intitulé : *L'identité de genre dans sa diversité*.

¹² Texte de Monoïk, adhérente du Caritig, 2000.

La notion transgenre était donc un moyen de rassembler tout le monde sous un seul et même terme.

La formule “être transgenre” n’était pas du tout clair pour moi au début. Je croyais en effet, ayant lu l’étude de Daniel Welzer-Lang et Lilian Mathieu sur la prostitution lyonnaise¹⁴, que cette notion renvoyait aux personnes étant dans une démarche transsexuelle mais n’ayant pas subi d’opération.

Ceux-ci parlaient en fait des transgenders. La notion transgenre renvoie à un panel beaucoup plus large d’individus, englobant entre autre les transgenders.

Que signifiait alors ce terme ? Le terme transgenre renvoyait à toute la palette des personnes se sentant différentes ou non, de leur sexe biologique (on peut ici, se référer à la transgender umbrella, que nous venons de voir dans la première partie et qui est disponible à l’annexe n°1).

Il m’a fallu aussi comprendre la différence entre un travesti, un transsexuel, un androgyne, un intersexué ... Comprendre la nuance entre chaque n’était certes pas constitutive de ce mémoire, mais pouvait aider à saisir pourquoi certaines personnes semblaient rejetées par les transsexuels, en créant une minorité dans la minorité. De la même manière que les transsexuels ont été rejetés du milieu gay et lesbien, les transsexuels rejettent pour certains les travestis, les androgynes ou, les prostituées transsexuelles. Dans cette optique de ségrégation, l’ASB (association du syndrome de Benjamin, qui est une association de transsexuels sur Paris) disait alors qu’Armand Hotimsky lui présentait son projet de faire du Caritig une association de transgenres, rassemblant des travestis, des transsexuels... : *Je n’ai rien à faire avec ces personnes là.*

Il y a donc eu pendant longtemps un refus d’accepter des personnes travesties, considérées comme des pervers, fétichistes ... Finalement, d’autres stigmatisations naissaient parmi les personnes elles-mêmes stigmatisées. Armand Hotimsky dit lui-même dans l’entretien, qu’il a toujours voulu créer une association pour toutes les minorités sexuelles (de genres...). Il a fallu du temps pour que des ex-bénévoles du Caritig acceptent que des personnes travesties deviennent à leur tour bénévoles. Ces personnes sont désormais parties et ont laissé place à des bénévoles qui se travestissent et qui peuvent désormais répondre aux

¹³ Michel Callon, *Ni intellectuel engagé, ni intellectuel dégage : la double stratégie de l’attachement et du détachement*, in *Sociologie du travail*, 1999.

demandes des personnes étant dans le même état qu’eux. Bertrand qui est l’un de ceux là me confiait d’ailleurs que c’était parce qu’on ne lui avait pas répondu comme il l’avait espéré lors de son premier contact téléphonique avec le Caritig, qu’il était devenu bénévole. Pour que cette ségrégation ne se perpétue pas. D’ailleurs Dominique qui est aussi bénévole m’a dit à ce sujet, que les travestis étaient finalement plus intéressants que les transsexuels. Plus intéressants, dans le sens où les transsexuels ne se posent pas de questions sur la diversité de genre, puisqu’ils appartiennent finalement complètement à un genre, et cela va aussi dans le sens de leur désir de reconnaissance.

Les travestis revendiquant leur sexe d’origine mais désirant de temps en temps s’habiller en femme (il n’existe pas à ma connaissance, de femmes considérées travesties, ces dernières pouvant plus facilement porter des vêtements masculins que le contraire) vivent donc bien leur genre dans la diversité, ils sont à la limite du féminin et du masculin et revendiquent une conjugaison plus vaste de ces locutions invariables que sont “être un homme” et “être une femme”.

A ce sujet là, Monoïk, dans le même texte que celui précédemment cité, reprend en quelques mots les différentes notions pour clarifier tout cela :

Je classifierai sans enfermer dans des classes hermétiques :

- Les hommes et les femmes biologiques qui ne se posent pas la question de leur identité de genre, car elle est en conformité avec leur corps anatomique. Ils vivent leur masculinité ou leur féminité avec plus ou moins de problèmes pour l’exprimer, et plein de façons diverses d’être homme ou femme.
- Les travestis / es qui ont conscience d’appartenir à leur genre et sexe biologique mais, sans se l’expliquer, éprouvent le besoin de s’habiller avec les vêtements du sexe opposé, pour des raisons d’érotisme ou, d’expression d’une autre partie de leur personnalité.
- Les transgendéristes qui vivent leur identité de genre dans la diversité. Certains revendiquent le droit à l’androgynie. D’autres, vivent en tant que femmes – ou hommes - bien que non opérés/ées. Le transgendérisme s’exprime au plus profond de la dualité.
- Les transsexuels / les, qui mettent en conformité leur sexe anatomique et leur morphologie avec leur identité de genre. Ils ne changent pas leur identité

¹⁴ Les transgenders ou comment classer l’inclassable ?, Daniel Welzer Lang et Lilian Mathieu, in *Constructions sexuelles*, revue *Quel corps ?*, n°47-48-49, avril 1995, p. 181 à 192.

profonde mais rectifient uniquement l'enveloppe corporelle. Ils sont donc hommes ou femmes d'origine transsexuelle.

Cet extrait explique brièvement tout ce qu'englobe la palette du genre, dans lequel tout le monde se retrouve. Cette explicitation n'est bien sûr pas exhaustive, le genre étant vécu par tout un chacun différemment, on ne pourrait tous les nommer.

D'autres termes ne peuvent être compris par les novices, tels que FTM, pour qualifier un transsexuel masculin ; c'est à dire une femme biologique qui devient homme, c'est à dire Female to Male et son opposé, MTF ou transsexuel féminin, qui est donc un homme biologique qui devient femme. Il y a d'ailleurs une controverse au sujet des pronoms à utiliser, des termes à employer, tels que transsexuels féminins ou masculins ?

En effet, l'équipe du Caritig prend en compte le sexe désiré de la personne et non son sexe d'origine comme le font beaucoup de médecins, "psys"... Elle tient compte donc de l'engagement de la personne, ce qui est tout à fait logique pour des personnes défendant les droits des transsexuels. C'est à dire que pour un MTF ils ne disent pas transsexuel masculin (qui tiendrait compte du sexe acquis à la naissance) mais transsexuel féminin (qui tient compte de ce qu'ils ont toujours été). Il me semblait donc tout à fait normal et logique, ici de réutiliser les mêmes termes que les personnes du Caritig.

Ce choix d'essayer de redire l'idéologie telle quelle, de la retranscrire du mieux que je peux en utilisant entre autre les mots des enquêtés est aussi relatif à la posture que j'ai choisi d'adopter pour étudier cette association.

En effet, il me semblait important de ne pas dénaturer les propos des acteurs en utilisant des mots qui seraient plus "scientifiques". D'ailleurs pratiquement toute ma démarche va dans ce sens là. Ainsi, j'ai choisi d'être observatrice participante et donc de laisser parler le "terrain", c'est à dire d'essayer de voir ce que font les individus et d'en développer une problématique. J'avais certes des hypothèses de départ, des préjugés même, mais je pense qu'ils ont été démentis par ce qu'ont pu m'apprendre les personnes que j'ai interrogées. Ce qui est bien la preuve que je n'étais pas campé sur ma position et que je n'attendais qu'une chose de ce mémoire : découvrir.

4. Déconstruction des genres

La lecture de l'ouvrage de Marie-Hélène Bourcier, m'a permis de prendre du recul par rapport à certaines notions culturellement ancrées. Cette déconstruction permettant de réfléchir à la normativité ambiante, aux différents modèles et autres cadrages que l'on nous a inculqués, à l'hétéronormativité ambiante.

Tous les jours nous utiliserions des mots qui performeraient¹⁵ le social et lui en donnerait une vision limitée. L'auteur(rice) défend aussi l'idée que les chercheurs utilisent des termes emprunt d'une culture hétéronormative et issus pour certains d'une culture féministe qui occulterait certains autres aspects de la question.

Pour elle, la sexualité, les identités sexuelles, sont le produit de différentes catégorisations, issues de savoir disciplinaires¹⁶.

Faire attention au regard que l'on a sur les choses surtout quand ces choses sont le genre, le sexe, quelque chose qui peut paraître évident mais qui ne l'est pas pour autant. Ainsi elle défend l'utilisation de certains termes plutôt que d'autres. Elle parle ainsi de pratiques transgenres plutôt que de travestissement (en effet pour elle, utiliser le mot travesti sous-entendrait qu'il y aurait une vérité de genre, celle là même qu'on travestirait).

Parler de pratiques transgenres, permet de ne pas séparer les découpes et les exclusions auxquelles prédisposent les catégories médicales et idéologiques relatives au travestissement (...) mais aussi et surtout opter pour une dénomination comme pratiques transgenres, aide à rompre avec les cadres épistémologiques qui ont formé notre appréhension des genres et qui continuent d'informer la perception et la réflexion des "experts" de la culture et de la société que sont les historiens les sociologues, les anthropologues... Après tout la majorité d'entre eux, d'entre nous, continuent de travailler en s'appuyant sur des catégories telles que

¹⁵ Michel Callon, utilise ce terme dans un texte précédemment cité, pour lui, performer la réalité, c'est s'établir en porte-parole, l'ambition du sociologue est alors de restituer et d'analyser la capacité des acteurs à construire les collectifs dans lesquels ils vivent.

¹⁶ Marie Hélène Bourcier, *Queer Zone, politique des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*, éditions Balland, 2001, p. 182

la femme et l'homme, le masculin et le féminin, mais aussi sur les liens culturellement construits qu'entretiennent ces catégories¹⁷.

Réfléchir sur la performativité des termes employés, sur les fondements sociologiques, sur les présupposés culturels, sur lesquels je m'appuyais ne pouvait être que bénéfique pour la suite des événements, sachant que c'est ce même discours qui est utilisé par les bénévoles du Caritig. Ce discours étant d'autant plus intéressant qu'il permettait de remettre en cause tout un tas de phrases que l'on dit sans prendre conscience de leur valeur.

Des expressions comme "c'est une fille !", "c'est un garçon !", qui sont prononcées à la naissance, devraient être considérées comme des performatifs initiatiques, c'est à dire comme des invocations ou des citations ritualisées, des conventions de genre. Ce type de citation inaugure un processus transitif de "gendérisation" par rapport à des idéaux hétéro-régulateurs de la féminité et de la masculinité, qui doivent être constamment réeffectués et renforcés¹⁸.

La lecture de cet ouvrage m'a paru intéressant pour prendre en compte tout le vocabulaire "genré" que l'on emploie au quotidien. Ceci expliquerait l'importance pour les transsexuels de se faire appeler madame ou, d'utiliser les bons pronoms. L'utilisation des mots même serait empreinte de cette dichotomie homme / femme, il n'y aurait pas d'autre possibilité de parler. Ceci pourrait aussi être explicatif de l'invention de tous ces mots par le Caritig. En effet, comment sortir de ce carcan si ce n'est par l'utilisation d'une nouvelle terminologie ?

5. Posture sociologique

Je reprendrai les idées défendues par Luc Boltanski dans l'article intitulé Sociologie critique et sociologie de la critique. Le sociologue n'a pas un éclairage différent et supérieur à celui des acteurs.

¹⁷ Marie Hélène Bourcier, op. cit., p. 169

¹⁸ Marie –Hélène Bourcier in *Queer Zones, politique des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*, éditions Balland, 2001, p.106

Ainsi le sociologue aurait un pouvoir particulier sur les choses, un regard qui lui permettrait de voir ce que la myopie des individus leur cache. Les acteurs sont aujourd'hui capables de critique, capables de jugement. La preuve en est l'apparition d'associations telles que le Caritig, essayant de reprendre le pouvoir qui était aux mains des scientifiques, pour se le réapproprier et faire à leur tour eux-mêmes, en tant que spécialistes de la question, avancer la science.

Nos sociétés peuvent donc être perçues comme des sociétés critiques au sens où les acteurs disposent tous de capacités critiques, ont tous accès, quoique sans doute à des degrés inégaux, à des ressources critiques et les mettent en œuvre de façon quasi permanente dans le cours ordinaire de la vie sociale.¹⁹

Dans cette optique, il faut donc **que nous** modifiions notre position par rapport à l'objet et, d'abord, que nous renoncions à avoir le dernier mot sur les acteurs, en produisant et en leur imposant un rapport plus fort que ceux qu'ils sont à même de produire.²⁰

Je cherchais donc ici à opérer un transfert de compétences²¹.

Autrement dit, la production de connaissances est un travail collectif et qui ne se réduit pas aux seuls chercheurs. (...) Son ambition (au chercheur) est de restituer et d'analyser la capacité des acteurs à construire des collectifs dans lesquels ils vivent (...) ce qui caractérisait jadis le savoir-faire du sociologue, sert désormais à définir l'acteur qui se dote d'outils lui permettant de reconstituer ces trames invisibles et d'agir sur (et avec) elles.²²

Voilà quelle posture je comptais adopter pour cette étude. Ce qui tombait plutôt bien avec l'optique du Caritig qui en avait assez de subir les théories des "spécialistes de la question" qui prennent bien soin de ne pas entrer en contact avec les transsexuels (épidémie...).

Cette posture induisait donc forcément toute la suite de mon étude qui a été faite d'abord par un travail de terrain donnant lieu à des questionnements, des lectures... mais le but était au départ d'essayer de rendre la parole aux personnes pour qui habituellement on parle. Comme le dit si bien Marie Hélène Bourcier dans *Queer Zones*, que les parlés parlent²³.

¹⁹ Luc Boltanski, *Sociologie critique et sociologie de la critique*, p. 130

²⁰ Boltanski, op. cit., p.131

²¹ Michel Callon, *Ni intellectuel engagé, ni intellectuel dégage : la double stratégie de l'attachement et du détachement* in *sociologie du travail*, 1999.

²² Michel Callon, op. cit.

Dans cette optique, il était donc nécessaire d'entendre la voix de ces personnes, et il se trouvait que ne connaissant pas très bien tous les termes qu'ils mobilisaient, n'ayant pratiquement rien lu sur la question, je ne pouvais, qu'apprendre d'eux. Cet apprentissage aurait sûrement été taxé par certains de : "complètement emprunt de subjectivité", l'idéologie locale m'avait noyée dans une pensée dont je ne pourrais jamais me débarrasser. Hélas mon but n'était pas de s'en débarrasser mais bien de la saisir et de la décrire dans son plus simple appareil.

Finalement, je cherchais à accorder aux activités banales de la vie quotidienne, la même attention qu'on accorde habituellement aux événements extraordinaires, on cherchera à les saisir comme des phénomènes de plein droit²⁴. S'intéresser aux actions concrètes des individus, voir comment dans leur action de tous les jours, ce qu'ils en font, ce qu'elles peuvent signifier.

Il s'agissait de voir ici comment cette association de personnes, oeuvrait que ce soit en tant qu'individu ou en tant que le Caritig, donc collectif, que ce soit dans l'espace public au sens large et dans l'espace restreint, fermé de l'association (au sens où ce ne sont que certaines personnes qui s'y intéressent, tout le monde ne se sent pas forcément concerné par ce sujet).

[...]

²³ Marie Hélène Bourcier, *Queer zones*, éditions Balland, 2001, p.182

²⁴ Alain Coulon, *l'éthnométhodologie*, Que sais-je ? , PUF, 1987, p. 25

III. Travail l'er son apparence par souci d'authenticité

1. Le souci de soi.

❖ Le corps revendication identitaire

Je retrouve donc cette thématique dans divers témoignages et autres que j'ai pu entendre, récolter, glaner au gré du vent. Les transsexuels, travestis, ont tous une attention toute particulière à leur être, apparaître comme beaucoup du commun des mortels, certes, mais cet apparaître à la différence des autres, se fait dans une revendication qui est celle d'apparaître dans un autre sexe que celui que l'on avait au départ.

Alors qu'il y a eu une philosophie à la suite de la philosophie des lumières prônant la suprématie de l'âme sur le corps, on voit apparaître un renouveau de l'intérêt porté au corps mais toujours pour porter ce que l'âme suggère. L'âme étant le conseiller de ce que l'on paraît.

Le transsexualisme, transgendérisme, etc.... sont aussi co-occurents d'une apparition d'une certaine vision de son corps et d'une certaine acception du "je" en tant qu'entité particulière. Ce phénomène n'est pas uniquement visible chez les transgenres, ce processus d'individualisation est finalement apparent partout. En effet, on peut observer qu'il y a dans nos sociétés occidentales, une importance accordée à l'individu que ce soit en tant qu'être à part entière et donc responsable de ses choix, de ses actions...

Pour faire référence à l'actualité, lors du résultat du premier tour des élections présidentielles, des gens se sont mobilisés dans la rue, en tant que citoyens, en tant que personnes contre cet extrémisme. L'individu est donc constamment réquisitionné en tant que personne, pensant par elle-même et ayant le pouvoir d'agir dans l'espace public.

Ce qu'il se passe pour cette association est la même chose, c'est à dire que l'on mobilise le concept de personne transgenre, pour la faire agir en ce nom sur l'espace public.

Cela est donc constitutif d'une identité moderne que Charles Taylor décrit dans *les sources du moi*. Cette identité moderne est pour lui relative à tout un ensemble de choses. Ces choses sont entre autres, l'apparition d'un moi en tant que personne ayant le droit au respect.

Le fait que nous accordions désormais tant d'importance au pouvoir d'expression entraîne que ce que nous entendions maintenant par respect de l'intégrité des personnes inclut la protection de leur liberté créatrice, afin qu'elles puissent exprimer et développer leurs opinions, définir leurs conceptions de la vie, déterminer leurs plans d'avenir²⁵.

Cette conception de la liberté moderne amène donc chacun à faire de sa vie un choix délibéré, que ce choix aille jusqu'à celui de changer de genre. Ce que je sous-entends par-là, c'est que toutes ces réflexions sur le genre n'ont pu apparaître que dans une société où une certaine liberté est permise à l'individu. Celui-ci n'étant plus à la conquête perpétuelle de moyens pour survivre tels que chercher de la nourriture, lutter contre le froid etc.... Selon moi, ce n'est pas qu'à cette époque là, il n'y avait pas de transsexuels, là, je n'en sais rien, mais que surtout aujourd'hui, l'homme s'est libéré d'une multitude de contraintes, lui permettant ainsi, de penser à autre chose, d'avoir des loisirs. La société actuelle est donc porteuse de cette émancipation des individus.

La quête de l'identité est aussi une thématique très en vogue dans notre société. Comment se retrouver dans cette société qui se délie, qui est désenchantée comme le dirait Max Weber.

Taylor donne une réponse à cela en écrivant :

Mon identité se définit par les engagements et les identifications qui déterminent le cadre ou l'horizon, à l'intérieur duquel je peux essayer de juger cas par cas ce qui est bien ou valable, ce qu'il convient de faire, ce que j'accepte ou ce à quoi je m'oppose. En d'autres mots, mon identité est l'horizon à l'intérieur duquel je peux prendre position.²⁶

Cette acception moderne de l'identité se retrouve bien, dans ce que l'on a pu voir au Caritig. En effet, l'identité moderne, se symbolise dans les engagements que je peux faire, dans mes choix. Ainsi être transgenre, c'est finalement construire une identité qui comme on va le voir, se fera sur deux plans, l'un individuel et l'autre collectif. Les individus se définissent donc à l'intérieur d'un **espace moral**. Celui-ci représente un horizon qui fixe l'identité. L'identité moderne se construit donc dans les prises de positions morales que l'on peut prendre.

²⁵ Charles Taylor, *les sources du moi*, seuil, 1998, p. 43

²⁶ Charles Taylor, *op. cit.*, p. 46

Cet engagement, en tant que transgenre est donc constitutif d'une identité moderne. Cet engagement peut rester sur un plan purement idéologique, c'est à dire que cette identité ne va pas forcément donner lieu à une activité, un champ pratique. Ce champ pratique est ici visible et se conjugue à deux niveaux. Tout d'abord, le premier niveau renvoie au corps de ces individus qui devient porteur de cet engagement, emblème de cette identité de transgenre.

En second lieu cet engagement s'entend au sens propre du terme, comme un engagement associatif.

Quelle est cette place accordée au corps ? Corps qui est dans le cas des personnes que j'ai rencontré au Caritig, porteur de l'identité de la personne. Le corps est travaillé pour être soi, pour être ce qu'on a toujours été. Le corps est une façon de mettre en œuvre l'identité, la notion de soi que l'on a. Le corps serait un peu comme une œuvre d'art dans laquelle on mettrait toute son âme. A ce sujet là, Orlan, faisant du Body art, réalisant ses œuvres directement sur son corps ou à l'aide de son corps disait lors d'une conférence intitulée *les enjeux de l'art charnel*, que les transformations que son corps avaient subies n'étaient pas un *masque* comme on pourrait le croire, une façon de se cacher derrière ces transformations, mais plutôt, *d'en enlever un*.

Cette remarque entre bien dans le cadre de ce que je démontrais, à savoir que le corps est une façon de mettre en scène, de se montrer en "vrai", de révéler sa véritable identité au monde. Les transgenres, ne font peut être pas tous cela, à la manière d'Orlan dans un but artistique (quoique certains travestis et transsexuels, recherchent une plastique parfaite, en ce sens cherchent à faire de leur corps une œuvre d'art) mais revendiquent de la même façon, une existence par la transformation de leur corps. Comment ce qui était de l'ordre du sacré, de l'intouchable, peut il être aujourd'hui manipulable ?

❖ L'insoutenable légèreté de l'être

Le titre du livre de Kundera illustre bien ce contre quoi se battent les personnes du Caritig. La lutte passe par un remaniement de son corps, la redéfinition de soi passe par une maîtrise de son corps, un pouvoir de remaniement de son image pour justement combler cette légèreté de l'être. Comment se mettre au monde, se signifier ? Justement par cette prise en compte de son identité de genre.

Tout un chacun n'a pas un retour réflexif sur son identité de genre comme toutes ces personnes. Le sentiment d'avoir une identité de genre qui n'est pas la même que l'autre donne une contenance à ces individus. Le soi prime sur l'universel. Comment le soi a t'il pu apparaître dans nos sociétés modernes ? Comment certaines personnes peuvent se penser différentes alors que les autres ne se posent même pas la question de savoir quelle est leur

identité de genre et si elle correspond bien à l'identité sexuelle qu'on leur a assigné à la naissance ?

Généralement, l'être humain ne se pose pas la question de savoir quelle est son identité de genre. Il n'y a pas de discordance entre celle-ci et son corps morpho-anatomique. Mais ce n'est pas le cas pour tout le monde²⁷.

Cet extrait montre bien la prise en compte de ces personnes de ne pas ressentir la même chose que tout le monde et de se différencier des autres par cela. Le déterminisme biologique disparaît au profit d'un choix de l'individu de se construire une identité de genre. Le concept d'identité de genre est d'ailleurs aussi à mettre en relation avec cette individuation. L'identité de genre renvoie à l'idée d'un sexe personnel²⁸.

Cette expression employée par l'auteur de ce texte est ce qu'il définit, comme conviction intime d'être homme ou femme. Cette expression illustre bien le fait que pour ses personnes appartenir à un genre, soit de l'ordre de la croyance, du culturel et non du biologique.

L'apparition du "je" dans quelque chose qui est de l'ordre du commun, du collectif est un phénomène moderne. Le sexe devient personnel, individuel, permettant à la personne de se démarquer des autres et en se rapprochant d'une communauté qui ressent les mêmes choses, qui peut donc comprendre ce que l'on ressent.

Le genre, (...) ou plutôt le fait pour un individu d'être un homme ou une femme et d'être traité par les autres comme tel, se situe comme l'une des catégories mentales que les membres de la société considèrent comme "évidentes" alors qu'ils la construisent *en permanence dans toutes* leurs interactions.²⁹ Comment ces catégories qui sont apparemment pertinentes et valables pour certains sont remises en cause par d'autres ?

L'individu n'est plus déterminé par la nature à sa naissance. Même si pour la majorité des individus, la question ne se pose même pas, ces personnes là, s'interrogent sur la correspondance entre leur moi propre et leur moi apparent, c'est à dire leur corps.

²⁷ Brochure du Caritig, annexe n°2 et 3

²⁸ *ibid.*, Monoik

²⁹ Patricia Mercader, *L'illusion transsexuelle*, l'Harmattan, 1994, p. 133

Pour ces personnes, leurs différences se situent dans le fait qu'on leur a assignées un sexe à la naissance qui devait être le même tout au long de leur existence, mais elles revendiquent autre chose, un autre sexe, une autre vision des genres que celle que nous avons. Comment se sont-elles réappropriées quelque chose qui est évident et allant de soi, quelque chose qui depuis que nous sommes tout petit nous a performé, le fait d'être une fille ou un garçon ?

La reconnaissance du concept d'identité de genre amène à la reconnaissance des personnes au parcours transsexuel, en tant qu'hommes ou femmes à part entière car il donne la faveur au sexe de l'esprit, et non au diktat de la biologie³⁰.

Comment ces individus font-ils disparaître un mythe biologique pour se le réapproprier et le remettre en cause ? Le transsexualisme n'a pas toujours existé. Il est vrai qu'avant son dévoilement au grand public dans les années 1950, le transsexualisme était considéré comme de la démence. Est-ce que les transsexuels existaient déjà mais se cachaient de peur d'être stigmatisé ou mis à l'écart ? Henry Frignet défend l'idée dans l'ouvrage : *Le transsexualisme*, selon laquelle se seraient les médias qui à travers leur discours sur les transsexuels, auraient amené ce sujet sur la scène publique et auraient favorisé le développement de l'épidémie transsexuelle³¹.

Ce que j'ai pu remarquer par les lectures que j'ai pu faire, et qui m'a été confirmé par la suite, c'est que tous les auteurs français qui ont écrit sur le sujet, sont tous contre les transsexuels.

La communauté trans' est contre l'idée défendue par cet auteur. Pour elle, le transsexualisme a toujours existé, c'est parce que le transsexualisme dérange que l'on cherche des raisons à son apparition.

Les transsexuels font prévaloir leur identité subjective, le sexe de leur âme, sur l'identité objective, le sexe de leur corps. Ils disent qu'ils ont une âme d'un sexe emprisonnée dans un corps de l'autre sexe. D'une certaine manière, ils font comme chacun d'entre nous en attachant plus de prix à leur âme qu'à leur corps³².

Comment certains individus écoutent leur âme plutôt que leur corps ?

³⁰ Op. Cit. , Monoïk

³¹ Armand Hotimsky in *changer le corps*, ouvrage collectif, La Musardine, 2000, p. 165

³² Armand Hotimsky, op. Cit. , p. 164

David Le Breton qui a beaucoup travaillé en anthropologie du corps a étudié cette apparition du corps en tant qu'objet manipulable à sa guise par son propriétaire.

Toutes les personnes que j'ai rencontrées ici, souhaitent être acceptées, être reconnues avec une identité de genre et une identité sexuelle identique. Le corps ne forme plus un tout avec l'âme mais est plutôt une forme en construction perpétuelle pour trouver le corps qui correspond à son âme.

Pour cet auteur, le corps est un brouillon à corriger qui est ontologiquement distingué du sujet, il devient un objet à disposition sur lequel agir pour l'améliorer, une matière première où se dilue l'identité personnelle et non plus une racine identitaire de l'homme³³.

Le corps ne forme plus un tout avec l'esprit mais les deux sont dissociés. Le corps devient une démonstration de son âme que l'on doit construire et fabriquer pour l'illustrer au mieux. Le corps est vécu comme accessoire de la personne, artefact de la présence, impliqué dans une mise en scène de soi qui alimente, une volonté de se réapproprier son existence, de créer une identité provisoire plus favorable.³⁴ Cette réappropriation du corps est comme le démontre cette citation, une manière d'exister, d'être un individu en tant que tel. Changer son corps, s'est affirmer un soi, mais aussi s'exposer au regard des autres, se stigmatiser par une différence.

Modifier le regard sur soi et celui des autres afin de se sentir pleinement exister³⁵. Nos sociétés sacrent le corps en emblème de soi³⁶.

Ces phrases illustrent bien, le fait du transsexualisme, du travestisme et de tout ce qui est relatif au transgendérisme. Ces personnes changent de corps pour donner une existence à leur moi, pour faire exister leur for intérieur.

Il y a chez toutes ces personnes, la volonté de conjurer la séparation, de ne plus faire du sexe, ni un corps, ni un destin mais une décision et surtout de s'en affranchir pour s'inventer et se mettre soi même au monde³⁷.

³³ David Le Breton in *L'adieu au corps*, Métaillé, 1999, p. 8

³⁴ David Le Breton, *ibid.*, 1999, p.16

³⁵ David Le Breton, *ibid.*, 1999, p. 26

³⁶ David Le Breton, *ibid.*, 1999, p.28

³⁷ David Le Breton, *les imaginations du corps*, tome 2, L'Harmattan, 2000, p.214.

Changer le regard des autres sur soi, pour exister pour avoir le sentiment que son moi à un socle, un véritable objectif : non pas devenir autre pour devenir soi mais devenir soi pour ne plus être autre, pour être soi justement...³⁸

Dans nos sociétés contemporaines, le corps a tendance à être dissocié du sujet dans une forme de dualisme inédite qui oppose l'homme à son corps. Le corps devient un alter ego. Un autre soi même, mais dont on ne saurait présenter tel quel. Il se transforme en accessoire de la présence, en représentant officiel de soi.³⁹ (...)

Le corps serait donc pour ces auteurs, une façon de se livrer dans les arènes publiques définies par Michel Callon et Vololona Rabeharisoa dans la leçon d'humanité de Gino. Ces arènes, étant des lieux d'expressions publiques et de débat⁴⁰.

Comment ces individus par leur mise en scène du soi, en rendant public leur vrai, authentique eux, en créant un collectif, se créent une identité ?

David Le Breton donne la réponse : La volonté tient dans le souci de modifier le regard sur soi et celui des autres afin de se sentir pleinement exister. En changeant son corps, l'individu entend changer sa vie, modifier son sentiment d'identité⁴¹.

Pour conclure sur cette réflexion je reprendrais de nouveau David Le Breton qui définit ces personnes : Le transsexuel est un voyageur de son propre corps dont il change à sa guise, la forme et le genre, poussant à son terme le statut d'objet de circonstance d'un corps devenu modulable⁴².

Pourquoi faire ce voyage si ce n'est dans une démarche identitaire, dans une démarche de reconnaissance ? Le fait de travailler son corps c'est se sentir exister, et en tant que tel exister aussi dans le regard des autres. Mais c'est aussi invoquer une réflexion sur le genre, sur ce qui peut sembler normal.

³⁸Phrase tirée de Armand Hotimsky à l'émission le Vif du Sujet du 02/10/2001

³⁹ David Le Breton in *Les imaginations du corps*, tome 2, Paris, l'Harmattan, 2000, p. 207.

⁴⁰ Callon, Rabaharisoa, op., cit. p.217

⁴¹ David Le Breton, op. cit, 2000, p. 211

⁴² David Le Breton, op. cit, 2000, p. 215

2. Repenser le normal

Le “passing” ou fait de devenir, d’être, renvoie donc bien au fait que ce devenir est une construction, un travail sur soi. Cela relève donc bien de ce que Garfinkel appelle l’accountability. Cette transformation relève d’une action concrète quotidienne. C’est un devenir qui est perpétuellement en mouvement.

On ne naît pas femme, on le devient la célèbre phrase de Simone de Beauvoir prend de nouveau sens ici. Mais en même temps les transsexuelles disent avoir toujours été femme, on naîtrait donc femme mais pas dans le corps d’une femme. Cela remettrait en cause, la dichotomie prétendue naturelle, homme / femme puisque la nature ferait naître des personnes différentes se sentant différentes.

Garfinkel étudie d’ailleurs ce que la société considère comme normal en ce qui concerne le sexe. C’est à partir du cas d’Agnès, personne intersexuée, que cette normalité resurgit et qu’il peut dès lors, la saisir pour l’analyser.

L’objet de Garfinkel est différent puisqu’il s’attache à ce qu’on pourrait nommer “déconstruction” de la distribution des membres de la société en deux classes sexuelles, et seulement deux ; ou encore à l’analyse des conditions concrètes de possibilité d’une telle dichotomie⁴³.

Cette phrase est assez représentative de ce que j’ai commencé à dire de l’ouvrage de Marie Hélène Bourcier. Il faut se défaire de la vision hétéronormée des choses que l’on peut avoir. Surtout de tout ce qui touche au sexe, au genre. Il faut donc faire attention à déconstruire ce qui paraît aller de soi. Se défaire de tout ce qui est ancré dans notre culture n’est pas forcément évident.

Le cas clinique d’Agnès, permet de faire voir qu’un “donné” apparemment aussi intangible et peu dénaturable tel que l’ancrage dans une anatomie et une physiologie différentielles, c’est à dire, dans la nature de l’espèce, ne suffit pourtant pas à faire exister des “hommes” et des “femmes”⁴⁴

⁴³ J. Manuel De Queiroz, la sexualité normale, in *Sociétés*, n°17, mars 1988, p. 3.

⁴⁴ Manuel De Queiroz, op.cit., p.3

La sexualité est donc normale, du moins considérée par tout un chacun comme normale. Tout le monde s'entend pour dire qu'il n'y a que deux genres : le féminin et le masculin, tout le monde doit être classifiable dans une des deux catégories. Si l'on reprend le cas d'Agnès étudié par Garfinkel, celle-ci est une personne intersexuée, désirant changer de sexe. Agnès a des caractéristiques sexuelles secondaires féminines et a un organe sexuel masculin.

Tout son entourage, son petit ami, les médecins sont d'accord pour dire qu'il faut qu'elle se fasse opérer pour avoir un sexe féminin. Agnès est aussi d'accord avec cela, ce serait pour elle une sorte d'aboutissement de son être en tant que femme, une sorte d'accomplissement pratique de son désir d'être femme.

Aucune de ces personnes, et c'est ce que remarque Garfinkel, ne se sont dit qu'elle aurait très bien pu rester telle qu'elle était. Cette possibilité là, n'était même pas envisageable. Le fait d'être entre deux, de ne pas réellement appartenir à l'un des deux sexes est déroutant, déroutant parce que dérogeant à la normalité.

Garfinkel déconstruit donc ce qu'une personne "normale" pense de la sexualité (au sens identité sexuelle, donc biologique, naturelle, intangible). Le terme normal renvoyant à en accord avec les mœurs⁴⁵. Cette normalité renvoie donc à la dichotomie homme femme qu'essaye d'élargir le Caritig. L'opération pour Agnès étant une façon d'attester socialement sa sexualité naturelle. Le fait d'avoir un vagin artificiel est le moyen de revenir à la normalité et de ne plus être classé parmi les "anormaux", "stigmatisés" ou autre...

Aux yeux des gens normaux, la possession d'un pénis pour un homme et d'un vagin pour une femme, sont des insignes essentiels.⁴⁶

L'appartenance à un sexe doit se faire jusqu'au bout, même dans ce qui n'est finalement pas visible. L'invisibilité vue, le secret démasqué risqueraient de remettre complètement en cause, le désir d'appartenance à un sexe revendiqué par la personne. On peut dès lors comprendre les réactions d'incompréhension de certains transsexuels, face aux transgenres qui choisissent de ne pas se faire opérer.

En effet, l'idée qu'il y aurait une normalité, un être femme et un être homme qui seraient intangibles, est assez perceptible chez certains transsexuels, notamment dans leur

⁴⁵ Manuel De Queiroz, op.cit, p. 4

façon de se vêtir, de se maquiller. Ainsi, une des premières fois où je rencontrai Claire, celle-ci me racontait que lors de sa transformation, le jour où elle a senti le regard des hommes sur elle, elle s'est vraiment sentie femme. Etre une femme à tel point que même les connaisseurs s'y méprennent.

Dans cette optique là on peut comprendre pourquoi les transsexuels et même les travestis, pour être et paraître femme utilisent au maximum les critères de féminité si avilissants pour les féministes.

Alors que je discutais de cela avec Alexis et que je lui racontais cette anecdote : nous étions avec Claire assises à la table d'un café, elle était en train de se remaquiller ; elle allait mettre la touche finale de son maquillage lorsqu'elle sort de son sac une lime à ongles et me dit : *voilà l'outil indispensable que toutes les femmes doivent avoir dans leur sac*. Ce qui était assez drôle parce que je n'en avais pas et savais à peine m'en servir.

Je racontais donc cela à Alexis et lui disait que finalement c'était dur de comprendre quand on est une femme et qu'on perçoit cela comme quelque chose de dégradant du moins, de moins valorisant que d'être un homme, que d'accepter que des femmes comme elles, revendiquent et mettent en avant tout ce contre quoi on s'était battu.

Il m'expliquait alors, qu'il lui semblait que les féministes ne prenaient pas assez en compte les minorités transgenres dans leur propos. En effet, les transgenres seraient-ils assez masochistes pour revendiquer quelque chose qui les asservirait ? Il comprend tout à fait le message des féministes, mais sous-entendait par là, qu'il faut faire attention aux propos de certaines féministes radicales qui voudraient finalement abolir le genre, ce que lui ou les transgenres revendiquent.

Dans l'optique d'une politique de reconnaissance, les théories féministes peuvent être blessantes et ne pas convenir aux transgenres. Mais il m'est arrivé d'avoir des discussions avec des féministes qui comprenaient tout à fait les comportements outrageants de certaines transsexuelles.

Devenir femme, c'est aussi déconstruire l'homme qu'on a pu être, et pour le déconstruire il faut forcément être pleinement femme, quitte à exagérer, cette féminité. C'est aussi dans un souci de reconnaissance. Au premier coup d'œil, on ne doit même pas se poser la question de savoir à quel sexe appartient la personne.

⁴⁶ Manuel De Queiroz, op.cit, p.4

Pourquoi se pose t'on cette question là, peut être parce qu'on n'a jamais cherché à se poser la question mais peut être aussi comme l'écrit Garfinkel : tout simplement parce que la nature est ainsi faite, on ne peut être aux yeux des membres de notre société, qu'homme ou femme par nature. (...) Du point de vue d'un membre adulte de notre société, les gens sexuellement normaux perçoivent un milieu composé de deux et seulement deux sexes "féminin" et "masculin" ⁴⁷.

Ce qui est de l'ordre du naturel, du biologique est donc normal et indubitable. Cela renvoyant à ce que l'on ne maîtrise pas, à ce sur quoi l'homme n'a pas de prise. Du fait que l'on n'ait pas trouvé la solution à ce problème énigmatique, on préfère laisser tel quel le suspense et laisser les classifications intactes. Il faut dans cette optique d'être reconnu, travailler son apparence, pour que son être au monde soit plus à son goût.

Comment interagir dans l'espace public sans se faire stigmatiser ?

La gestion de cette identité discréditable est une main mise sur le regard des autres, le tromper pour ne pas révéler cette identité réelle. Comment ces personnes gèrent leurs stigmates, leur apparente normalité, lors des contacts mixtes ?

3. Gérer les interactions

Erving Goffman dans *Stigmates*, explique comment les personnes stigmatisées dissimulent leurs stigmates lors des contacts mixtes, c'est à dire, entre normaux et stigmatisés.

L'individu n'existerait que dans son rapport à autrui, que dans le contact qu'il aurait avec l'autre. L'autre serait une façon d'avoir un retour de soi. La gestion de l'information que l'on veut faire passer serait cruciale pour le contact qu'on pourra avoir avec l'autre.

La menace d'être discrédité se fait toujours sentir, il faut donc gérer le secret caché que l'on a pour qu'il reste justement caché.

Comme le dit Erving Goffman, nous sommes toujours susceptibles d'être discrédités et donc discréditables.

Goffman dans son ouvrage *stigmates*, développe bien cette idée que le maintien du soi, de ce que l'on ne veut pas forcément montrer est un travail sur soi. Un travail grâce au faux-

⁴⁷ Manuel De Queiroz, op.cit, p. 4

semblant. Gestion qui passe par le travail de son apparence quitte à ce que cette apparence soit outrancière, pour être reconnu en tant que femme ou homme mais pas en tant que transsexuel.

Comment gérer ce faux-semblant, cette couverture ?

En travaillant son apparence, son corps. En jouant avec le regard de l'autre pour le tromper et le focaliser sur autre chose que ce qui pourrait nous discréditer.

Je retrouve donc cette thématique dans divers témoignages que j'ai pu entendre, récolter, glaner au gré du vent. Les transsexuels, travestis, ont tous une attention toute particulière à leur être, apparaître comme beaucoup du commun des mortels, certes, mais cet apparaître à la différence des autres, se fait dans une revendication qui est celle d'apparaître dans un autre sexe que celui que l'on avait au départ.

Le genre est donc comme nous avons pu le voir du ressort de l'âme, de la perception que l'on a de son être au monde. Cette sensation, ce sentiment n'existe pas en tant que tel de façon évidente pour tout le monde. Comment ces personnes gèrent leurs stigmates lors des contacts mixtes ?

Ce rapport au corps est aussi comme nous l'avons vu une manière de se rendre visible à l'autre, de paraître. Il y a derrière tout cela, un côté invisible, un genre qui ne nous convient pas et que l'on veut dissimuler.

Le passing, ou le fait de changer de sexe est tout un travail sur soi, sur sa façon de se tenir d'être. Devenir homme ou femme même si cela paraît évident "dans sa tête" n'est pas évident à réaliser. Ce travail quotidien pour gérer ce secret caché ; secret parce que matière à discrédit et donc rejet.

Cette gestion de l'information que l'on peut retrouver chez Goffman dans la notion de faux-semblant. Comment des personnes qui sont stigmatisées gèrent l'information relative à cette identité sociale, lors des contacts mixtes ?

Le fait étant pour eux de paraître le plus crédible possible, il y a tout un jeu de faux-semblant pour ne pas perdre la face et se faire démasquer en tant que transsexuel.

La question du faux-semblant, soulève traditionnellement le problème de la visibilité d'un stigmaté, autrement dit, de sa plus ou moins grande aptitude à prendre le moyen de faire savoir qu'il est possédé par tel individu.⁴⁸

Le faux-semblant sous-entend que le stigmaté n'est pas immédiatement visible, l'individu est donc discréditable et non pas discrédité. L'individu cherche à faire semblant pour ne pas révéler son identité réelle et trahir son secret.

⁴⁸ Erving Goffman, *stigmates*, éditions de minuit, 1975, p.64

Le faux-semblant et la couverture sont au nombre de ces procédés, applications particulières de l'art de manipuler les impressions, cet art, fondamental pour la vie sociale, grâce auquel l'individu exerce un contrôle stratégique sur les images de lui-même et de ses productions que les autres glanent à son entour.⁴⁹.

Être transsexuel signifierait rappeler aux gens ce que l'on a été et que l'on n'est plus. Les personnes que j'ai rencontrées dans le cadre de cette association parlent donc en terme de transformation réussie pour quelqu'un qui est crédible, qui est tout de suite identifiable à un des deux sexes.

[...] C'est tout à fait compréhensible parce que finalement, leur but est d'arriver à paraître le plus homme ou femme, de manière à ce que l'on ne se pose même plus la question de savoir si c'est un homme ou une femme, si on commence déjà à se poser la question, ce n'est pas très bon signe, pour sa transformation, cela signifie qu'il reste encore des traces de ce qu'on a pu être.

La gestion de cette information passe donc par l'habillement, l'apparence et par tout un travail sur soi. Le changement de sexe doit être total et aucun détail ne doit être laissé de côté. Ces détails sont des choses qui pourraient discréditer un individu. Il y a donc un travail sur son apparence, qui va de l'épilation, en passant par les vêtements mais aussi par la voix, par les façons de se tenir, de marcher, d'être...

Nous avons avec Dominique abordé ce thème là lors de l'entretien : *Ce que les transsexuels attendent le plus, c'est une reconnaissance, une reconnaissance d'autrui dans leur genre (...) souvent on accuse les transsexuels de reprendre les stéréotypes sociaux (...) ils ont besoin de se rattacher à quelque chose qui permette de changer.*

Les remarques de Dominique vont dans le même sens que ce que je disais, c'est à dire que l'on exagère sa féminité ou sa masculinité par souci de reconnaissance, de crédibilité. Ne pas être crédible est quelque chose de très difficile à supporter.

La non-crédibilité peut conduire au suicide, le titre de ce témoignage (qui est disponible sur le site Internet) est assez évocateur. L'apparence est très importante et cette transsexuelle explique en ces termes ce problème de l'authenticité : *un certain nombre d'entre nous ont à cœur de résoudre un autre problème crucial : celui de leur vraisemblance. Etre une femme qui passe inaperçue parmi les autres femmes : il ne s'agit même pas d'être très belle, mais de pouvoir être perçue comme ce que l'on se sent être. (...) Comment exister socialement dans ces conditions, comment travailler à moins de mener une double vie insupportable. (...) Je fais partie de celles qui n'ont pas ni la bonne fortune d'avoir un visage*

⁴⁹ Erving Goffman, op. cit., p.152

*fin, une apparence crédible, ni la possibilité de se procurer le capital nécessaire au financement de la chirurgie.*⁵⁰

On peut comprendre après cela pourquoi certaines transsexuelles sont très féminines dans leur appareil, à en faire pâlir les féministes. Elles sont pour certaines d'entre elles féminines, de la tête au pied, jusqu'au bout des ongles. Pour ce qui concerne, les hommes c'est la même chose à savoir que les traits de masculinités sont exacerbés, ils se laissent pousser la barbe, se musclent pour être plus carrés, essaient d'avoir une corpulence masculine.

En fait le vêtement, le maquillage, sont des moyens de cacher ce corps que l'on refuse parce qu'il ne ressemble pas à ce qu'on aimerait qu'il soit. Se maquiller à outrance est une manière de focaliser, les gens sur cela et de les empêcher de faire attention à d'autres détails qui pourraient nous discréditer.

Une fois une transsexuelle me racontait qu'elle mettait des talons pour que les gens fassent attention à sa taille, à ses jambes, plus qu'à son visage, qui pourrait la trahir puisque malgré des séances d'épilation au laser, il subsiste toujours des lésions d'une feu barbe.

Paraître, transparaitre, se transformer pour être, est ce à quoi travaillent les transsexuels au quotidien. L'image est pour eux très importante puisque l'image qu'ils ont toujours eue d'eux dans la glace n'a jamais été celle qu'ils désiraient. Lorsqu'ils arrivent enfin à transformer cette image à la travailler pour qu'elle soit celle qu'ils ont toujours eue d'eux même, les traits sont parfois exacerbés comme pour rattraper le temps perdu, le temps où l'on avait un reflet dans la glace qui n'était pas le sien mais celui d'un ou d'une autre.

Lors des contacts mixtes, les transsexuels essaient donc de paraître crédibles et donc de travailler cette apparence. C'est un travail puisqu'en effet, il faut faire attention au moindre détail et travailler sa nouvelle image. Travailler, c'est à dire mettre en pratique une image de soi que l'on aurait, mettre pratiquement à l'œuvre, ce que l'on a toujours rêvé d'être.

Cette gestion du faux-semblant est réellement un travail sur soi, à tel point que lors d'un entretien que je passais avec une transsexuelle qui est au début de sa transformation, lorsque je réécoute la cassette, sa voix masculine resurgit par moment. Elle se ressaisit

⁵⁰ Texte d'Alain, disponible sur le site du Caritig.

l'instant d'après mais en fait on voit bien par cet exemple, qu'il faut constamment faire attention au moindre détail. Se rendre visible, se rendre observable en tant qu'homme ou femme est ce à quoi aspirent ces personnes.

L'aboutissement de cette transformation est pour certaines transsexuelles féminines, d'arriver à plaire aux hommes hétérosexuels, c'est à dire d'être tellement femme que finalement même les connaisseurs s'y méprennent.

La réussite pour les hommes doit être tellement évidente qu'on n'en parle plus.

[...]

Les précautions que nous prenons parfois pour soigner notre mise, rectifier notre posture corporelle, contrôler l'expression de notre visage, ne sont que la conscience réflexive d'un travail permanent de présentation de soi en public.⁵¹

Cette gestion de l'information est aussi une façon de protéger ce que Goffman appelle l'identité réelle. C'est à dire celle qui montre qui l'on a pu être, son histoire. Gérer son apparence, c'est utiliser cette identité virtuelle, pour ne pas être discrédité et par la même dévalorisé.

Pour dissimuler leur projet ou leur identité, des individus manipulent leurs apparences en sorte disparaître dans le paysage.⁵²

Réussir sa transition est ce à quoi aspirent les transsexuels et cela est compréhensible dans un souci de reconnaissance, d'être crédible, réussi en tant qu'homme ou femme. Dans ce cadre là, la transition moment où l'on passe d'un sexe à l'autre ou, passing est un moment délicat.

En effet, c'est une période où l'on est finalement androgyne. Cette androgynie est assez difficile à accepter quand elle n'est pas volontaire. C'est rendre visible sa transsexualité, c'est s'exposer en tant que tel.

Ce que j'ai pu remarquer et entendre, lors de discussions ou entretiens, c'est que lors de cette transformation, certains transsexuels, mettent un peu leur vie sur "pause" que ce soit au niveau associatif, relationnel, professionnel...

⁵¹ Renaud Dulong, *Le témoin oculaire*, 1998, p. 150

⁵² Renaud Dulong, *Le témoin oculaire*, 1998, p. 150

C'est aussi ce que m'expliquait Armand Hotimsky en me disant : *je pense que le premier problème des trans, c'est l'autocensure, c'est à dire que eux même souvent quittent leur emploi parce qu'ils ont peur d'être rejetés, donc eux même se marginalisent.*

Ce moment de transition où les personnes ne sont plus trop genrées, est assez difficile et même si les transsexuels ne sont pas à l'aise pendant cette période et *s'autocensurent*. Armand Hotimsky continuera sa phrase en disant qu'il y a malgré tout, des entreprises qui font des discriminations et que le Caritig a été amené à témoigner aux Prud'hommes, et pour ce faire, rédiger des certificats.

A l'association, nombre de personnes viennent avant leur transition glaner des informations, conseils, disparaissent pendant leur transition puis reviennent aux Caritig. Cette période où l'on est finalement plus dans la norme binaire homme femme, est très déroutante pour les transsexuels. Certains m'ont avoué les réticences de leur entourage.

Sophie : *il m'est arrivé de temps en temps, d'avoir une apparence qui était vraiment entre les deux, et les gens ça les mettaient extrêmement mal à l'aise, parce qu'ils essayent de comprendre qui tu es, et ils y arrivent pas et ils deviennent agressifs. Il vaut mieux avoir un look nana et des p'tits trucs qui clochent par-ci par-là, plutôt qu'être complètement entre les deux.*

L'entre deux, est apparemment aux dires de Sophie une situation qui stigmatise. On peut ici penser au travail de Garfinkel, sur le cas d'Agnès. En effet, les gens dans son étude, ont besoin de se référer à la norme homme / femme. Une personne qui est entre deux est jugée anormale.

Et pourtant il y a des personnes qui vivent et revendiquent au quotidien cet entre deux. Sophie dira d'ailleurs à propos d'une personne : *elle tu vois, elle est venue, elle a les sourcils hyper épilés, très très bien stylisée, elle a un haut de visage complètement féminin et elle avait un bas de visage qui était barbu, ça m'a amené loin, j'ai discuté avec elle pendant trois heures, pendant trois heures dans ma tête, ça tournait, ... tu vois pendant dix secondes, c'était un garçon, pendant dix secondes, c'était une fille,...ça me donnait mal au cœur, ça tournait dans ma tête parce que j'arrivais pas à.. Moi qui est un peu plus l'habitude que les gens normaux enfin, je veux dire habituels, même moi, ça me déstabilisait complètement.*

Cet extrait montre bien, que l'entre deux, le transgendérisme, l'androgynie dérangent. Alors que la personne interrogée est elle-même dans une démarche transsexuelle, elle a du mal à comprendre ce genre d'engagement. Les transsexuels sont finalement assez conventionnels dans leur démarche. Le genre qu'ils revendiquent est le genre dans son ensemble et pas un mélange des deux.

Pour Goffman, son idée est que la "vie sociale est une scène". Son idée est que les gens vivent une grande partie de leur existence dans un milieu de perception mutuelle, et que l'observabilité réciproque des personnes et des comportements, qui en résulte joue un rôle déterminant dans la configuration des conduites, dans l'établissement des relations, et dans la formation et le maintien de l'identité personnelle.⁵³

Cette citation résume bien l'acceptation de l'espace public, qui n'existe qu'en tant que l'autre nous regarde et que nous essayons à partir de ce regard de **garder la face**.

Goffman a caractérisé ce mode de gestion de la coprésence, dans les lieux publics par l'expression "civil inattention", c'est justement cette "inattention polie" qui va être à l'ordre du jour.

❖ Gérer le regard des autres dans la rue

⁵³ Louis Quéré, L'espace public : de la théorie politique à la métathéorie sociologique, *Quaderni*, n°18, automne 1992.

Cette recherche de soi dans le regard de l'autre est aussi une thématique traitée par Louis Quéré et Dietrich Brezger dans L'étrangeté mutuelle des passants ; le mode coexistence du public urbain⁵⁴.

Dans cet article les auteurs présentent la façon dont les gens se regardent dans les lieux publics. Les regards donnent lieu à une activité de classification, de jugement ...

Le regardant est aussi un regardé, l'apparaître est aussi un paraître... Comment sommes nous vus, entrevus, dans un espace public ? Même si notre anonymat reste intact (encore faut-il que nous ne soyons pas des personnes connues) nous ne sommes finalement pas si étrangers les uns des autres.

On peut très vite voir le lien que je vais faire ici, entre la gestion de l'apparence, du soi auxquels s'accomplissent les transsexuels et les échanges visuels auxquels on doit faire face dans un lieu public.

Dans ce sens là, travailler son apparence, c'est aussi essayer de gérer le regard de l'autre pour que l'interaction reste non focalisée⁵⁵. Si celle-ci se transforme en une interaction focalisée, c'est qu'il y a quelque chose d'étrange dans cette interaction. L'interaction n'est plus du registre du coup d'œil minimal mais bien dans celui du regard soutenu.

Sortir dans la rue quand on est transsexuel au début de sa transformation, alors qu'on n'est pas sûr de ce que va penser l'autre et de sa réaction est difficile. Ce nouveau corps que l'on ne maîtrise pas encore complètement va forcément attirer des regards différents d'avant.

Garfinkel montre qu'Agnès doit continuellement exhiber, dans toutes les activités de sa vie quotidienne, les caractères culturels de la femme "normale".

Cette production de son être-femme est un accomplissement pratique continu, jamais achevé, car elle ne possède pas une maîtrise routinisée de la féminité.⁵⁶

On est de plus sujet à des catégorisations. Claire me racontait à ce sujet là, qu'au début elle ne savait pas trop que faire de ces regards d'hommes sur elle, puis petit à petit elle a réussi à classer, les hommes qui avaient de bonnes intentions de ceux qui en avaient de mauvaises...

⁵⁴ in *Annales de la recherche urbaine*, n°57-58.

⁵⁵ Quéré, Brezger, op.cit., p. 95

⁵⁶ Alain Coulon, *l'ethnométhodologie*, Que sais-je ?, PUF, 1987, p. 41

C'est d'ailleurs assez marquant comme l'attitude de celle-ci était différente dans la rue. Je me suis retrouvée plusieurs fois à ses côtés dans la rue, les regards des hommes étaient tous rivés sur elle. C'est vrai qu'elle est très grande et qu'avec ses lunettes de soleil, et son long manteau, on aurait dit une star. Ailleurs que dans la rue, dans un espace public plus restreint tel qu'un café, nombre d'hommes lui faisaient des clins d'œil...

Dans l'espace plus restreint du Caritig, ces regards ne sont pas du même ordre, puisqu'on est finalement tous logés à la même enseigne dans ce cadre là. Mais il est vrai que chacun se dévisage quand même plus ou moins en essayant de savoir si untel est transsexuel, dans quelle démarche est cette personne, est-elle bien réussie et si elle a beaucoup changé de puis la dernière fois ? ... Plusieurs fois on m'a posé la question de savoir si moi aussi j'étais transsexuelle ! Plutôt bien réussie, non ?

La même question a été posée à un bénévole qui est dans une démarche travestie. On cherche donc à classer les gens. Si la personne est bien réussie, on va alors lui demander des conseils, comment a t'elle fait ? On va avoir une certaine admiration pour elle.

D'ailleurs, on m'a aussi avoué en quelque sorte envier le fait que je sois femme, et que finalement je l'assume suffisamment, pour ne pas vouloir me faire opérer.

Souvent les réunions débutaient par un tour de table pour savoir qui était qui, et pourquoi il ou elle était là ? A partir de ce moment là, les gens parlaient plus facilement ensemble que lors des réunions ou cette présentation n'avait pas été faite.

Cela signifie bien qu'il y a une sorte de catégorisation incontournable, pour mettre les gens à l'aise et leur permettre de discuter après, plus librement, comme s'ils étaient libérés de leur secret.

Dans ces réunions, les adhérents ne sauraient même pas distinguer les bénévoles du Caritig. Je ne sais pas si c'est par souci d'anonymat parce qu'ils les ont eus au téléphone et qu'ils ne veulent pas révéler leur identité physique, ou si c'est parce que ça ne les intéresse pas plus que cela. Il n'y a que Armand Hotimsky qui est tout de suite reconnu et reconnaissable comme le loup blanc.

Je crois aussi que ces bénévoles n'ont finalement qu'une toute petite marge de manœuvre dans la constitution du Caritig, parce qu'ils sont arrivés après et qu'ils n'ont pas beaucoup de temps à consacrer à leur bénévolat. Ils participent au Caritig certes par conviction mais aussi et surtout pour que le Caritig vive.

Pour revenir à la gestion des regards dans une coexistence qui n'est pas organisée de façon si singulière que ça. De même les travesties sortent rarement la journée en tenue féminines. C'est surtout la nuit, à ce que j'ai pu observer qu'elles revêtent leurs habits de lumière. Peut être est-ce une question de visibilité, la lumière du jour est un immense spot qui est fixé sur nous et qui obligerait le spectateur à ne regarder que nous ? Mais aussi parce que la nuit laisse place à toute une vie souterraine, pour laquelle les passants sont moins frileux qu'en journée. On accepte plus facilement de voir des tenues extravagantes la nuit que la journée. La journée renvoyant au train-train quotidien métro boulot et la nuit étant le dodo mais pas pour tout le monde.

Comme nous l'avons vu dans cette partie, le témoignage est très souvent utilisé. C'est à partir de là, que se fonde la véracité des propos de ces personnes. Cette preuve testimoniale étant une source d'information irréfutable. Sur quoi se fonde le Caritig pour donner une valeur aux théories qu'ils avancent ? Sur le témoignage. Sur le fait de dire regardez ce que l'on avance est vérifiable, est vrai puisqu'il est réel et vécu par certaines personnes.

III. Quand dire c'est faire...

Il me semblait intéressant dans cette partie de revenir sur la notion de témoignage. En effet, le témoignage est un moyen qui est très souvent utilisé par ces personnes pour expliquer leur transition, mais aussi pour la justifier.

On a donc à faire à travers ces témoignages à un régime de justification particulier. Au Caritig, le témoignage est très prégnant : de nombreux témoignages sont présents sur le site, les personnes (que ce soit les bénévoles ou les adhérents) doivent régulièrement faire acte de leur vécu dans les réunions, ateliers, lors des permanences téléphoniques.

De même, sur cinq entretiens que j'ai pu faire, quatre se sont petits à petits transformés en histoire de vie. Le vécu, l'histoire de vie est aussi ce qui les relie, il n'y a finalement rien pour matérialiser leur identité de genre, si ce n'est les mots (et comme on l'a vu précédemment, le travail que l'on peut faire sur son corps).

Comment justifier quelque chose qui est intérieur, interne à chaque personne, comment le quantifier, le qualifier, si ce n'est par l'histoire de vie par le témoignage.

C'est la première fois en tout cas, que je rencontrais autant de personnes qui voulaient écrire l'histoire de leur vie. Pour laisser une trace des souffrances, de l'incompréhension ou je ne sais quoi ce qu'ils ont pu ressentir. Pour que des personnes, se reconnaissent dans ces mots et espérer à travers cette histoire de vie, que leur futur soit plus ouvert pour eux.

Témoigner pour ne pas oublier ce qu'il s'est passé, pour faire que le présent soit plus simple, pour que comme dirait Alexis, *l'armée de l'ombre sorte de l'ombre*.

Chaque histoire de ces personnes m'a été contée de façon différente. Et c'est d'ailleurs assez contradictoire que toutes ces personnes, arrivent à relier tous leurs vécus qui sont bien différents.

Ce qu'il s'est passé, c'est que pendant longtemps, on ne pouvait pas parler du transsexualisme ou, on ne laissait pas la parole aux transsexuels. On dirait que ce droit de parole qu'ils ont maintenant acquis (ce qui ne veut pas dire qu'ils soient écoutés), ce droit de parole, est maintenant utilisé de manière exagérée.

Ces témoignages qui passent aussi bien par l'écrit que par l'oral ne sont pas du même type selon l'interlocuteur.

1. Le rapport entre le témoignage et le monde médical

En fait dans cette partie, je souhaiterais faire référence à Renaud Dulong, et à son ouvrage : *le témoin oculaire*.

Dans cet ouvrage, l'auteur analyse les conditions sociales de l'attestation personnelle. Le témoin oculaire est celui qui a vu, qui était là lors de l'événement qui a ressenti la chose. En tant que tel, celui-ci fait référence à sa vie, à des événements biographiques singuliers. Son discours va être performateur, parce qu'il est inédit de voir des personnes qui ressentent cela.

On assiste au sujet du transsexualisme à toute une batterie de témoignages écrits, qui malgré leur singularité de l'auteur, sa personnalité, son vécu... ont une construction assez identique : ceux ci partent souvent de l'enfance, des premières injustices que l'on a pu ressentir parce qu'on était un petit garçon et qu'on ne pouvait pas porter de jupes. Ces premières interdictions jugées comme injustice, souffrances, ... donnaient lieu à des frustrations, qui faisaient que pour répondre à ce désir insatiable de porter une jupe, on se cachait, on utilisait tous les moyens pour arriver à ses fins sans se faire voir.

C'est ce que disait Béatriz Preiciado, lors de l'émission à France Culture. Les transsexuels utilisaient toujours le même scénario, suivaient un script pour "argumenter" leur transsexualité auprès des psychiatres, pour que ceux-ci acceptent de les diagnostiquer comme tel.

Ce script consistait à dire que depuis la plus tendre enfance, depuis qu'on est tout petit, on vit en discordance avec le sexe assigné à la naissance. Il est vrai qu'on peut retrouver dans les témoignages, la même construction du récit.

Renaud Dulong répondrait à cela, que le fait que ces témoignages soient publiés, soient rendus publics de différentes manières, influent forcément sur les témoignages. C'est ce qu'explique cet auteur, en prenant l'exemple de témoins d'un braquage d'une banque. Si la police n'arrive pas dans les dix minutes qui suivent l'événement, les témoins auront échangé et leur vision sera déjà gauchie par les discussions avec les autres.

En ce qui concerne, les transsexuels, les témoignages circulent, s'échangent, il y a forcément une contamination du témoignage des suivants par les précédents. Surtout que d'expériences négatives en expériences négatives, de psychiatre en psychiatre, les transsexuels ont appris à savoir témoigner d'une certaine façon en occultant d'autres choses, telle que son homosexualité. Le psychiatre risquerait de ne pas attester le diagnostic...

Il y a donc un certain discours attendu de la part de certains pys pour authentifier les transsexuels. Les transsexuels, se le sont appropriés et se le sont transmis, pour pouvoir avoir accès aux soins.

2. Le témoignage : acte de reconnaissance et de visibilité dans l'espace public

Renaud Dulong écrit : on définit comme témoignage oculaire un récit autobiographiquement certifié d'un événement passé, que ce récit soit effectué dans des circonstances informelles ou formelles.(...)C'est tout compte rendu certifié par l'expérience de son auteur⁵⁷.

La certification se fait dans les écrits testimoniaux par l'utilisation du pronom personnel "Je", mais aussi par des références à des détails biographiques, attestant la réalité de la narration.

Ce témoignage est d'autant plus individuel, que ce malaise, cette souffrance de ne pas pouvoir faire comme on le souhaiterait, n'a pas été ressenti par l'entourage de la personne.

Cette personne n'osant pas le révéler de peur d'être rejeté par les autres. Elle se place donc en tant que témoin unique de ce sentiment d'injustice.

Les personnes qu'elle prend à témoin ici, sont peut être les premières personnes avec qui elle partage ce vécu.

Par ce témoignage, la personne n'est plus seule face à la réalité ou à ses souvenirs, mais devient témoin devant d'autres⁵⁸.

Souvent cette narration arrive après la transformation, ce n'est donc qu'une fois que le changement s'est bien déroulé (on entend rarement parler de transitions ratées dans des témoignages peut être parce que ces personnes sont tellement heureuses d'avoir pu la réaliser, que même une transition partielle les satisfait, mais je crois aussi qu'il y a une certaine censure qu'elle soit médiatique ou au niveau de l'association). On ne fait que très peu cas des transitions ratées (au niveau des opérations chirurgicales, j'en ai entendu parler, parce que le Caritig peut témoigner pour des personnes qui se sont faites *massacrées* sur la table d'opération).

⁵⁷ Renaud Dulong, *le témoin oculaire, Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, éditions de l'école des hautes études en sciences sociales, Paris, 1998, p. 43

⁵⁸ *ibid*, p. 12

Le témoignage est donc un dire qui arrive après une transition, comme pour prouver que ce que l'on raconte est réel puisqu'on l'a fait.

La distinction entre témoigner et raconter une autre histoire –fiction imaginée– réside dans l'opération de factualisation, l'affirmation de la référence à un événement du monde réel, laquelle passe, à moins de faire appel à un autre témoin, par l'attestation biographique du narrateur.⁵⁹

Cette attestation biographique fait donc référence à un vécu réel, ressenti et même mis en pratique par la personne par des faits, par le déguisement, par les jeux de rôles où on choisissait toujours le rôle masculin...

Faire acte de sa vie, de son vécu pour expliquer ce changement et partager un ressenti avec d'autres. Le témoignage a donc valeur de reconnaissance publique. En tant que tel il est un acte performatif. Parce qu'elle suppose cet arrière plan de signification, la parole du témoin est bien plus qu'un simple message informatif, elle possède une réflexivité politique⁶⁰.

Cet usage performatif a lieu d'être en tant que preuve irréfutable de son existence, en tant que démonstration publique de ce qui est. Le témoignage est une sorte de dévoilement de ce qui a été pendant longtemps occulté. Le témoignage doit faire la vérité, doit la démontrer, en tant qu'événement biographique attesté, réellement vécu.

Ces témoignages se construisent en tant qu'exemple, en tant que démonstration pour les autres de ce qu'on a pu vivre. Le transsexualisme en tant que ressenti intérieur, en tant qu'expérience hors norme, ne peut se décrire, se matérialiser que par l'intermédiaire du témoignage.

Ce dernier est censé remédier à l'esseulement lié à l'incompréhension. Il est une manière de laisser une trace de soi et par-là de permettre à d'autres de se retrouver dans ces dires, et de se regrouper autour de ces expériences. Le site Internet présente un grand nombre de témoignages que ce soit sur le forum, sur le livre d'or ou dans les articles de la revue CDT qui sont présentés.

⁵⁹ Renaud Dulong, op. cit., 1998, p. 12

⁶⁰ Ibid, p. 16

Mais il est vrai que même si ceux-ci ont pour objet de ne plus être seul avec cette souffrance, c'est aussi parce que les autres ont soutenu cet écrit, que celui-ci a pu se faire : se vouer au témoignage, nécessite la collecte au préalable, probablement subconsciente, de signes d'encouragement en provenance de la communauté d'origine⁶¹.

Le Caritig fait ici, office de communauté d'origine et en tant que tels, ils encouragent le témoignage, par le biais de ces outils de communication. Le forum est un espace de discussion, la *bouée de sauvetage* pour certaines personnes qui sont éloignées de tout et qui peuvent grâce à ce système parler, témoigner.

Témoigner sur le site permet donc une visibilité de ce ressenti, du vécu des transgenres mais est un même temps, un lieu d'accueil favorable à ces témoignages. Les personnes transgenres, ne témoignent pas de leur vécu lors d'émissions télévisuelles de grande audience comme le journal de 20 heures ou autre. Ce que je veux dire par-là, c'est qu'on assiste bien à une action témoignante mais qui n'est entendue que par un public limité de personnes.

Il y a quand même de plus en plus d'émissions sur le transsexualisme, c'est un sujet à la mode. Mais on entend jamais parler de transgendérisme par exemple, tout ce qui est dans l'entre deux, gêne.

De même, je demandai à Armand Hotimsky pourquoi ne participait-il pas à plus d'émissions télévisuelles ? Il me répondit que le problème de ces émissions, c'est qu'elles ne veulent même pas entendre parler de la notion transgenre, que la seule chose qui les intéresse sont le transsexualisme, les autres formes de conjugaison du genre n'étant pas montrables sur un petit écran. Ce qui le retenait de ne pas assister à ces émissions était le discours qu'on leur obligeait de tenir.

Le Caritig ne les cherche pas trop, il n'est pas dans cette politique de ... recherche des médias, d'abord parce que c'est très difficile de communiquer sur la notion transgenre. On a eu des soucis avec certains journalistes,... qui dérapent très rapidement. C'est beaucoup plus facile de communiquer sur le transsexualisme que sur la question transgenre, donc, on ne cherche pas trop les médias. Mais je pense que oui, c'est un sujet à la mode qui vend bien.

⁶¹ Renaud Dulong, 1998, op. cit., p.99

Là aussi, on peut référence, à la partie dans laquelle la normalité était rediscutée (notamment avec le travail de Garfinkel).

Pour revenir, aux témoignages que j'ai pu trouver, ce sont ceux que j'ai obtenus sur le site ou par l'intermédiaire d'Alexis.

Tous utilisent un vocabulaire assez récurrent pour définir leur état : ils parlent de prison, de souffrance, d'enfer... le fait d'en parler est déjà pour eux un soulagement. Témoigner est une manière de rendre visible ce qu'ils n'ont jamais dit et de dévoiler leur véritable identité.

Le témoin ne peut pas savoir si sa déposition sera reçue, si elle sera validée, s'il y aura un jugement ou si on le décrètera victime de son délire. Témoigner, répéter le même récit, apparaît alors formellement comme le lancement désespéré d'une bouteille à la mer (...) c'est un don qui n'attend pas de contrepartie, un engagement à corps perdu, un acte éthique⁶².

Dans cette phrase on retrouve bien l'acte que font ces personnes en témoignant. Si ça se trouve personne ne lira ce témoignage ou, les personnes qui le liront penseront que c'est de la folie mais au moins cette personne a dit ce qui lui pesait. C'est dans le fait de dire que repose l'action. Dans le fait de dire, ça existe puisque je l'ai vécu, je n'ai pas pu en parler avant pour telle raison.

Mais cette dimension d'une possibilité de performance du social, ne peut prendre forme qu'avec le concept d'espace public, en tant que sphère d'échange, de discussion.

S'agissant des valeurs morales, ce passage par l'objectivation est capital parce que dérisoire et il convoque des compagnons réels (...) si le jugement se réduit parfois à un examen solitaire, se composant son petit tribunal privé, il a un horizon pluriel, sinon universel. Son lieu normal d'expression est l'échange interpersonnel, la discussion publique, la diffusion des idées, la manifestation de rue, l'engagement militant⁶³.

C'est dans cette visée de performance, d'échange que se constitue le Caritig et par-là tous ces témoignages. Comment attester personnellement de l'existence de cette identité de genre ? C'est attester personnellement par son témoignage, par son vécu, de sa différence. Celle-ci n'est possible que dans le cadre de l'espace public en tant que lieu d'échange, à ce moment là, le témoignage vient dire la vérité de ce qui est, sur la réalité. Ce témoignage vient

⁶² Renaud Dulong, op. cit, 1998, p. 114

⁶³ Renaud Dulong, op. cit, 1998, p. 127

montrer l'envers du décor de ce que pourront dire les médecins ou la télévision. En ce sens là, le témoignage n'a de validité que si l'homme n'est pas seul, que s'il est dans une communauté d'échange.

Arendt pose le sens au principe de la société : être homme, c'est être un homme au milieu d'autres hommes, c'est occuper un lieu qui a pour raison d'être l'échange de parole. Car la capacité de dialoguer, fonde la possibilité de reconnaître des semblables, de s'auto identifier et de donner sens au monde. La participation à l'espace public, n'est pas un attribut accessoire de l'existence humaine, c'est sa condition⁶⁴.

C'est dans cette acception de l'espace public au sens échange discursif, qui peut se rapprocher du sens développé par Jacques Rancière (auteur que nous reverrons dans la prochaine partie), que le témoignage prend toute sa valeur. C'est dans l'optique de dire ce qui est et de réclamer des parts de discussion, des parts de paroles que ces témoignages existent. En ce sens, le témoignage n'est pas seulement un dire c'est aussi un faire.

La mise en discussion, la communication des émotions et des témoignages, supposent à la construction d'un espace commun de perception qui de perception qui permet à chaque locuteur de s'appuyer sur des sensations partagées⁶⁵.

Ces sensations partagées misent ici, sur la souffrance, à savoir que tout le monde a connu la solitude, le rejet.

Comme dirait Goffman, on est toujours discréditable et susceptible d'être stigmatisé un jour ou l'autre. C'est sur cette empathie humaine, que se construisent ces témoignages, sur la pitié envers les faits humains. (...) Elle nomme (cette expression) ce qui en nous, s'incline devant n'importe quelle manifestation d'humanité. (...) Vous savez d'instinct, que chacun de ceux qui vous entendront dispose en lui d'un potentiel humain mobilisable pour donner valeur à votre récit.⁶⁶

La réalité, le fait que cela soi réellement vécu par la personne, convoque les affects du lecteur ou du récepteur, rend indubitable cet exposé. Les affects sont en effet requis, parce que la description de ce vécu dans les témoignages est, emprunt de souffrance, d'incompréhension

⁶⁴ Renaud Dulong, op. cit, 1998, p. 128

⁶⁵ Callon, Rabeharisoa, la leçon d'humanité de Gino, in *réseaux*, n°95, 1999.

⁶⁶ Dulong, 1998, op. cit, p.177

et donc de solitude. Ce qui fait appel à la piété humaine, et à ce que tout un chacun peut ressentir face à une souffrance, qu'il ne peut pas comprendre parce qu'elle n'est pas sienne, mais pour laquelle il ressentira sûrement de la compassion.

Notre conception moderne du respect, relève de l'importance que nous accordons au fait d'éviter la souffrance.⁶⁷

En cela il nous paraît inconcevable que quelqu'un souffre. Le fait que cette personne témoigne cette souffrance, mobilisera chez nous ce sentiment que celle-ci est intolérable, et renforcera la valeur de ce récit.

Ces témoignages prennent donc la forme de récit de vie, s'écrivent donc à la première personne du singulier et narrent la souffrance qu'ils ont endurée pendant tant d'années et tout le chemin qui leur a fallu pour en arriver là (soit à la transformation, soit au Caritig, bref à faire un premier pas vers l'autre).

Les titres de ces témoignages sont en général très parlant : *Flash sur l'enfer dissimulé d'un quotidien*. Ce témoignage est celle d'un FTM qui raconte un passage très dur de son adolescence où il se comportait comme un garçon (pour lui, cela lui paraissait normal), alors que les autres se moquaient de lui ou l'excluait. Il raconte l'immense injustice qu'il a ressentie alors qu'il voulait aller se baigner et qu'il avait ses règles : *et oui, j'ai mes règles, et je reste cloué au bord de l'eau, en m'imaginant dans la peau du garçon de 14-15 ans que j'aurais toujours du être, et qui, se serait baigné à coup sûr...*

Le titre est assez suggestif, pour faire ressentir au lecteur que cela n'est pas une situation qui est exceptionnelle. On peut s'imaginer, comme se doit être dur d'être persuadé d'être un homme et que tous les mois, certaines choses nous rappellent qu'on est né femme...

Une autre transsexuelle, témoigne de son vécu en le débutant par : *tout a commencé dès l'âge de six ou sept ans... j'aimais tout ce qui était féminin, les robes, les bijoux (...) j'étais certaine d'être une fille. (...) Je me posais beaucoup de questions, mais jamais je ne trouvais de réponses. Je me gardais bien sur d'en parler à quiconque.*

⁶⁷ Charles Taylor, op. cit., p.27

Aujourd'hui avec le recul du temps, je crois que j'ai bien fait de ne pas en parler, car ils ne m'auraient pas comprise.

Le fait d'en parler est donc tout récent pour cette personne. Témoigner est une sorte d'exutoire à cette lourde peine qu'on traîne depuis l'enfance, qu'on n'a jamais pu avouer. Le témoignage ne peut donc que sensibiliser le lecteur, à la souffrance que peuvent ressentir ces personnes.

A ce sujet là, ce que Renaud Dulong dit de la compassion, de la nature de l'homme a ressenti de la compassion pour l'autre est mis en exergue par cette phrase : *on ne le répétera jamais assez : personne n'a le droit de se moquer de quelqu'un qui souffre.*

Cette phrase résume très bien le but qu'ont ces témoignages : faire comprendre que c'est déjà une souffrance que de ressentir cela, il faut donc faciliter la tâche de ces personnes en les comprenant, soutenant...

3. L'entretien-témoignage ou quand le dire fait corps.

Cette fois-ci, le témoignage n'est pas écrit mais est un témoignage oral, auquel j'étais directement le récepteur. Sur les cinq entretiens que j'ai passés, quatre se sont transformés à un moment de ceux-ci en histoire de vie, sans que je pose la question aux personnes. Les références au passé, au vécu de la personne, est très importante pour ces personnes et sont même ce qui fige leur présent, ce qui fait qu'elles sont ce qu'elles sont.

Au début, je me posais la question de cette référence au passé, mais il est vrai que dans une optique de reconnaissance, surtout face à moi qui représentait un risque dans ce que j'allais pouvoir rapporter d'eux. Faire appel à son vécu était donc une manière de sceller ses propos.

Ce qu'il faut rappeler, c'est que toutes les personnes que j'ai entretenues, sont des bénévoles du Caritig. Il me semblait que dans l'optique du Caritig, interroger les bénévoles était un accès direct à la philosophie du Caritig, à sa politique. J'ai donc ciblé mes entretiens sur ces cinq personnes.

La personne pour laquelle son entretien ne s'est pas métamorphosée en récit de vie est celui du président. Cet entretien a plutôt eu l'allure d'une interview de forme journalistique.

Je pense que lui-même étant habitué à être interrogé de cette façon là, attendait tout le temps des questions de ma part pour relancer la discussion.

[...]

On peut d'ailleurs faire référence au texte de Michel Callon et Vololona Rabeharisoa dans lequel, les auteurs montrent comment lors de l'entretien avec Gino malade de la dystrophie des ceintures, l'enquêté est sommé de justifier son propre comportement⁶⁸.

[...]

Je me suis donc trouvée face à face avec ces témoignages de souffrance, de solitude et ce n'est pas sans une certaine émotion que je les ai écoutés. Chacun d'eux m'ont livré une partie de leur vie.

En fait ce qui les a amenés à parler de leur vie, était relatif à mes questions sur leur arrivée au Caritig, et sur leur bénévolat. Ces personnes s'étant forcément intéressées à la question suite à un questionnement relatif à un vécu de leur genre... cette question allait logiquement, faire appel à la mémoire de ces personnes et à leur vécu.

Cette référence au passé, le faisait resurgir et en cela mettait en surface ce qui avait peut être été oublié.

La rencontre du témoinant (...) neutralise la disjonction entre la parole et le corps, réduit la distance entre le témoin présent et l'événement passé.⁶⁹

En ce sens cette parole mettait en scène la vie de la personne. Cette parole d'autant plus animée qu'elle était visible par le corps de l'enquêté. Le corps devenait à son tour une trace, trace d'autant plus mise en exergue par leur vocation "transgenre", qui fait que le corps est une marque de leur histoire.

L'utilisation du "je" était donc requise par chacun d'eux. L'utilisation du "je" spécifiait donc leur engagement dans ce témoignage, dans ce discours autobiographique.

⁶⁸ Callon, Rabeharisoa, la leçon d'humanité de Gino, in *réseaux*, n°95, 1999.

⁶⁹ Renaud Dulong, op. cit. , o. 157

Lorsque quelqu'un certifie biographiquement un événement passé, il fait bien plus que consolider la validité de ses dires (...) les simples mots "j'y étais" confèrent à ses déclarations une valeur transcendant la situation présente. Cet énoncé factualise ce qui est relaté, mais cette facturation, appuyée sur le caractère irréfutable de l'expérience singulière, rend le contenu de son récit, du moins pour un temps, indissociable de sa personne⁷⁰.

Ce récit raconté en direct, donnait une valeur irréfutable à celui-ci, d'autant plus que cette expérience singulière teintée de souffrance, de mal-être ne pouvait que faire appel à de la compassion.

Les personnes interrogées se posaient alors comme cas réel, de ce qui sous-tend l'association, de cette identité de genre qu'ils ressentent différemment et qu'ils mettent en pratique par l'apparence.

Le témoin propose sa personne comme "trace parlante" de l'événement.

Plus qu'une théorie, le transgénérisme existe, est réel, perceptible et sensible puisque ces personnes l'ont vécu et le narre. Si on peut mettre des mots sur ce sentiment, c'est qu'il est effectif, réel.

Comme le dit si bien Renaud Dulong, toute expérience vécue est digne de vénération. Le pouvoir donné au récit biographique n'est pas négligeable. Son pouvoir performatif est sensible. D'autant plus sensible que là j'étais la seule réceptrice, face à ce témoin.

L'émoi provoqué par un récit autobiographique n'a plus pour objet une idée platonicienne ou un sens typique, mais le fait que cette histoire là ait été vécue par cette personne ci.

Ces témoignages ponctués d'anecdotes personnelles donnaient au discours une valeur d'autant plus touchante. Ces formules d'attestation personnelles, donnaient une teneur réelle au témoignage.

⁷⁰ Dulong, op. cit., p. 165

Désigner par le pronom “je”, le corps fait irruption dans la situation de la déposition comme morceau du passé raconté, susceptible – tel un vestige – de le présentifier.

Le témoignage a une valeur très importante dans cette association, il est leur seul moyen de se rendre visible. Que ce soit au niveau de l’expérience personnelle des bénévoles ou au niveau des personnes contactant le Caritig, le témoignage, l’histoire de vie des gens est toujours mobilisée. On se réfère ainsi à son expérience pour conseiller quelqu’un, pour exemplifier son idée... le vécu est l’argument d’autorité utilisé par ses personnes, d’autant plus que comme l’a écrit Renaud Dulong, ce témoignage est difficilement réfutable.

Le témoignage passe donc par le langage mais aussi par le corps. Le corps des transgenres est finalement le témoignage réel de leur âme, de leur identité de genre. Le corps se place en emblème de ce que l’on ressent, de son vécu. Le ressenti travaille le corps, l’identité de genre requiert une transformation de son paraître.

En cela, le témoignage ne passe pas seulement par les mots et les écrits mais aussi, par le corps.

Le corps du témoinnant est une trace matérielle de l’événement⁷¹.

Le corps pas seulement par son apparence mais par les mimiques, les gestes lorsqu’on témoigne de son vécu, qui n’est pas seulement un vécu passé mais continu, quotidien.

Sauf que souvent dès lors qu’on se retrouve au Caritig, c’est qu’on a fait le plus dur : on a réussi à mettre des mots sur sa souffrance, et on sait dorénavant comment panser ses blessures. On sait surtout qu’on est plus seul. Le présent n’étant qu’une infime brèche ouverte entre le passé et le futur comme le dit Hannah Arendt, on peut donc postuler que toutes les choses dont on parle même si elles se passent au même moment sont déjà passées.

Les bénévoles que j’ai pu entretenir font tous référence à ce soulagement dès lors qu’on a réussi à parler, à extérioriser cette expérience si douloureuse. La parole a donc une visée libératrice, performatrice...

⁷¹ Dulong, op. cit., p. 187

C'est ce que dit ce bénévole à propos de son arrivée au Caritig : j'étais en fin de thérapie et au cours de cette thérapie, je me suis rendu compte que mon côté transgenre... c'était pas quelque chose d'annexe une espèce de partie pourrie de ma personnalité que je pourrais euh, essayer d'enfermer pour en développer une autre, mais que c'était quelque chose de fondamental et ...l'idée ça a été, je veux parler avec des gens qui me ressemblent, mon thérapeute était quelqu'un de très bien mais je commençais à sentir, à sentir les limites, parce que si bien qu'il soit, il avait jamais vécu mon expérience, et j'avais vraiment besoin, à la base besoin de parler, et euh, c'est pour ça en fait que je suis allé au Caritig. Et puis le bénévolat a quasiment suivi dans la foulée parce que je me suis dit que ce serait une très bonne position pour parler avec des gens.

On voit bien ici dans cet extrait d'entretien le besoin de témoigner qui est à la base de cet engagement. Le témoignage est finalement ce qui les relie. C'est ce passé commun, ce vécu commun, en tant que personne se sentant différente des autres, qu'ils ont en commun et qu'ils ont besoin d'extérioriser par le biais de la rencontre avec des pairs.

Mais ce vécu est aussi ce qui le distingue des autres qui ne l'ont pas vécu et qui fait que le fossé entre eux et nous s'agrandit, d'où le besoin de publiciser cette parole pour que ce fossé se comble. Alexis continue dans cette discussion à narrer la difficulté qu'il avait adolescent à dire ce qu'il ressentait parce qu'il se voyait différent :

Ce qui aide énormément c'est de rencontrer ... des gens avec qui on peut parler et partager une expérience commune .(...)

Quand on est transgenre on est perdu et gravement, parce qu'on n'a pas le même vécu que les autres, on a pas les mêmes désirs, et surtout on ne peut pas leur parler. On peut jamais, euh, être dans la vérité sur des choses essentielles. Par exemple, euh, je me revois adolescent avec des amis, ... on voit passer une belle fille, mon ami va penser et va dire à sa manière, je la désire, moi aussi en partie mais surtout moi la première chose qui me vient à l'esprit, c'est j'ai envie d'être elle. Et donc ça à l'air tout bête, mais c'est quelque chose, ce truc-là, j'ai jamais pu le sortir ni le partager, et donc toutes les conversations que j'ai pu avoir se sont trouvées faussées.

A partir du moment, où on se retrouve dans un milieu transgenre, ... on peut parler vraiment parce qu'on a pas besoin de mentir sur ça en fait.

Son discours peut ici, être rapproché de l'idée de Taylor sur la nécessité de se retrouver dans une communauté de sens, dans laquelle on se sentirait conforté dans ses idées. Le fait de se retrouver entre transgenres fait tomber les masques, le témoignage peut alors se faire, se dire et se répandre...

Renaud Dulong décrit très bien la distance que l'on peut ressentir entre le témoignage que l'on peut recevoir d'un témoin, et ce que l'on vit au quotidien :

Des témoins nous parlent d'événements méconnus, nous décrivent des mondes étrangers. (...) Car le corps du témoin en quasi-contact avec l'événement, marque aussi un seuil infranchissable, l'écart irréversible établissant la différence entre celui qui a vécu et celui qui n'a pas vécu, entre celui qui y était et celui qui n'y était pas, dans les tranchées de 14-18, dans les camps de concentration et d'extermination mais aussi plus simplement dans tout épisode biographique atypique, donc non reproductible.⁷²

Cette phrase représente bien ce qu'Alexis disait quant aux limites qu'il ressentait avec son psychiatre (je cite ce passage d'entretien dans la prochaine partie) et ce que moi je pouvais ressentir face à ce récit. Le fait de ne pas partager cet événement biographique commun, conduisait au mensonge ou à la dissimulation de ce que l'on savait profondément vrai, réel et ressentit. C'est vrai que face à ces témoignages, je me sentais complètement désarmée parce que n'ayant pas eu ce vécu transgenre (bien que le fait d'être une femme m'ait fait réfléchir sur mon identité de genre), j'avais du mal à me mettre à leur place.

Au cours d'un autre entretien avec Sophie, celle-ci m'a décrit ses relations avec son amie qui n'accepte pas sa transition :

Elle peut pas comprendre parce les gens qui sont dans cette situation si tu veux, soit ils font des efforts énormes d'investigation, ils lisent des histoires, ils rencontrent des gens, mais ils peuvent pas naturellement comprendre ces choses là.

Essaye de comprendre toi, la vie d'un aveugle de naissance, on essaye mais je peux pas, un aveugle de naissance, il développe d'autres façons de comprendre le monde que tu n'auras toi jamais, ben là c'est pareil. (...)

Tu vois, les gens essayent de s'identifier et ils y arrivent pas. (...) Donc tu vois, ce genre de problème, tu t'identifie, toi tu te dis, ben non, j'ai pas envie d'être un garçon, et puis t'arrive à comprendre le problème, tu peux absolument pas pour autant, vraiment le comprendre. (...)

⁷² Renaud Dulong, op. cit. , p. 204

Pour comprendre comment est ce que c'est possible, il faut l'avoir en soi, sinon c'est difficile.

Les récits sont donc une manière d'avoir accès à ce for intérieur, mais ne permettront jamais de savoir ce que l'on ressent vraiment quand on est transgenre.

Le témoignage est donc une façon de mettre en acte ce que l'on ressent de le publiciser. Mais en même temps, dans cet acte de performance se laisse entrevoir l'incompréhension du fait de vivre dans des mondes complètement différents.

Comment se faire entendre dans un espace dans lequel nous n'existons pas ? Comment arriver à se faire entendre ? Nous allons donc voir dans la partie suivante, qu'un engagement de ce type n'a de valeur que dans un "nous". Collectif revendiquant des parts dans l'espace public. Ceux-ci attestent certes, de la réalité du vécu transgenre mais n'ont de raison d'être qu'en tant qu'il y a un collectif qui les rassemble, et que celui-ci revendique des parts de visibilité.

V. La revendication d'une visibilité dans l'espace public.

Comment performer le social sur une idée aussi novatrice que celle du continuum du genre ? Cette question paraissant tellement normale pour tout un chacun, comment l'étendre à tout le monde ? Comment faire entendre sa voix ?

1. Du "je" au "nous"

Au sein du Caritig, de nombreuses fois les personnes m'ont dit vouloir se réunir pour retrouver *des personnes qui sont comme elles*.

❖ Se rassembler autour d'un stigmaté

Leur stigmaté est ce qui les relie et les rassemble autour d'un même engagement. Leur revendication est la même c'est à dire que chaque collectif se bat pour que les personnes dont il défend les droits soient reconnues et acceptées en tant que TS (transsexuel), TG (transgenre) dans l'espace public.

Le Caritig est une structure qui aide les personnes ressentant leur genre différemment à échanger, à s'entraider pour essayer de ne plus être seul avec ce dilemme. Sortir de la solitude pour retrouver sa communauté de sens ou de pairs.

Goffman explique dans son ouvrage que toutes les personnes stigmatisées se regroupent et c'est à ce moment là, que ce qu'il appelle leur identité réelle, resurgit.

Alors qu'en dehors de cette communauté de sens, ces personnes essayent de masquer leur stigmaté pour ne pas être discréditées, à l'intérieur de cette communauté de pairs, les masques tombent, le stigmaté est alors ce qui les relie. L'identité virtuelle qu'ils emploient habituellement disparaît au profit de l'identité réelle.

Lors d'une réunion à laquelle j'ai assisté, une personne qui se travestit, disait qu'il n'y avait qu'ici qu'elle pouvait s'habiller comme elle l'entendait. Dans la rue, les regards sont

trop durs à affronter (on peut ici penser à l'article de Quéré et Brezger cité précédemment) alors qu'ici tout le monde comprenait.

Comprendre, partager un même discrédit, se battre pour que le stigmaté n'en soit plus un et devienne justement quelque chose jugé normal, du moins acceptable. La plupart des stigmatisés, finissent par s'apercevoir qu'il existe des autres compatissants, prêts à se mettre à leur place et à partager avec eux, le sentiment qu'ils sont des êtres humains et « essentiellement » normaux⁷³.

Il poursuit en disant : ces compatissants sont d'abord ceux qui partagent le même stigmaté.

L'identité de ces personnes à savoir, au Caritig, des personnes revendiquant un genre personnel, est ce qui crée le Caritig, c'est cette identité de transgenre qui spécifie leur engagement.

Le Caritig est le porte-parole de ces personnes. Ces personnes là dans leur individualité ne peuvent se faire le porte-parole de ce collectif. C'est au sein de ce collectif que se crée cette réflexion sur l'identité, ces choix de vie...

Lors d'un entretien avec une bénévoles du Caritig alors que je lui demandais ce qui l'avait motivé à entrer au Caritig, Sophie me répondait :

Si je suis entrée au Caritig c'est aussi un p'tit peu pour commencer à se socialiser parce que maintenant, mon problème, c'est d'exister ... pour exister, il faut faire des choses avec des gens. Parce que si tu es chez toi, tout seul devant ta glace, tu existes pas vraiment.

Le Caritig est bien ici ce qui lui permet d'exister, de se socialiser en tant que femme, puisque pour ses parents, amis, pour sa compagne, elle est encore un homme. Elle dit vivre sa vie à mi-temps et ce n'est que lorsqu'elle est au Caritig qu'elle se sent pleinement exister comme elle le dit elle-même. Elle dit d'ailleurs au sujet de son entourage : *Il y a tout l'entourage qui est une sorte d'immense frein, d'immense lien avec le passé.*

L'entourage est ce qui l'a ramène à la réalité, qui n'est pas celle qu'elle voudrait être. Le Caritig est pour l'instant le seul endroit où elle se sent femme et peut s'affirmer femme.

On retrouve bien ici l'idée défendue par Goffman, à savoir que la communauté de compatissants, est le seul endroit où le stigmaté n'est plus pour eux une tare mais bien ce qui les relie. *L'individu stigmatisé peut donc attendre un certain soutien d'un premier ensemble*

⁷³ Goffman, *ibid.*

de personnes : ceux qui partagent son stigmat et qui, de ce fait sont définis et se définissent comme ses semblables.

Cette thématique de retrouver une communauté de pairs est assez récurrente sur le forum où les personnes qui y participent expliquent l'importance qu'a pour eux ce forum. Entre autre à travers le fait que ça leur permette de sortir de cette solitude.

L'intitulé de ce message était : *plus (jamais) seule :*

Voilà..une grosse grosse baisse de moral ces derniers jours...mais vraiment pas bonne.. et je tombe ici, sur ce forum. Les premières fois ou j'étais venue sur ce site le forum n'existait pas. Et là, chouette vous êtes là. Je sais que nous resterons toujours seul ou seule avec notre souffrance, mais savoir que vous êtes là et que vous ne baissez pas les bras, j'en suis fière et cela égoïstement me réchauffe le cœur.

Je vous remercie toutes et tous.

La réponse à ce message :

Re: Plus (jamais) seule..

Et oui, le petit monde des TS existe ici aussi... Courage, oui, il faut beaucoup de courage pour notre long et difficile chemin... Mais seule, non, tu n'es pas.

Ce message est un exemple de ce que le forum peut apporter à des personnes qui se sentent seules avec leurs souffrances, leurs différences.

Une autre personne écrivait un autre jour :

Ce forum est le seul et unique lien pour moi qui suis éloignée.

Faire disparaître la solitude en rassemblant les gens ressentant la même chose autour de cette cause, était aussi au départ le projet de Armand Hotimsky. C'est d'ailleurs ce qu'il me disait lors de l'entretien que nous avons eu. Je lui posai la question de savoir si le Caritig avait été aussi créé pour aider les gens à sortir de leur solitude ?

Oui, et le forum en est la pure expression puisque des personnes ont laissé des messages sur le livre d'or disant que c'était fantastique parce que ça leur permettait enfin de ne plus être seul, donc ça veut tout dire... c'est aussi une des raisons de la création de l'association ... casser l'isolement des gens.

Nombre de transsexuels parlent de *renaissance*, pour parler de leur transition.

Sophie : *Finalemnt en faire disparaître un ça consiste à tuer et c'est quelque chose,... c'est violent ... Donc euh, la bonne réponse elle est quoi, on est une seule personnalité, et qu'on essaye de se mettre en harmonie, si on commence à imaginer qu'on est en train de tuer tout ce qu'on était avant, c'est vraiment une mort et une renaissance, mais il y a déjà une mort et ça, c'est dur...*

Oublier ce que l'on a été est vraiment une expérience douloureuse et essayer de conjuguer les deux c'est laisser une trace de masculinité ou de féminité et donc risquer de ne pas être *crédible*.

Se retrouver dans un collectif pour être plus fort face à l'autre, au ce qui est considéré normal, à ce que Garfinkel appellerait du point de vue d'un membre adulte de notre société, ou encore de ce que Weber appellerait un idéal typique.

Cette idée de communauté de pairs, de compatissants est aussi développée par Charles Taylor dans *Les sources du moi*. Taylor développe dans son ouvrage, une description de l'identité moderne comme nous avons pu le voir dans la partie précédente.

L'identité moderne se caractérise par une prise de position, par des choix individuels, pour qu'un moi se constitue. Leur collectif est d'ailleurs basé sur cela, c'est sur ce qui est au départ de l'ordre de l'individuel, d'un choix personnel qui les fait exister en tant que collectif. C'est d'ailleurs assez paradoxal que ces choix privés soient agrégés pour faire un collectif, un groupe salvateur de cette identité. Ce moi ne peut exister qu'en tant qu'il y a un autre. C'est aussi l'idée que défend cet auteur.

Le moi n'existe pas par soi-même (...) Un moi n'existe qu'à l'intérieur de ce que j'appelle des réseaux d'interlocution.⁷⁴ Ces réseaux sont pour lui la base de la vie en société. L'individu ne peut exister en tant que tel. Il existe donc bien en tant qu'il y a autrui.

Il poursuit sa démonstration en disant que l'individu existe dans la mesure où il a des contemporains avec qui échanger, c'est ce qu'il appelle : une communauté historique mais aussi en tant qu'il y a une communauté de sens.

Il écrit qu'il existe une énorme différence entre la situation dans laquelle d'une part je définis ma place dans une conversation avec ma seule communauté historique immédiate et ne me sens confirmé dans ce que je crois que dans la mesure où nous sommes parfaitement d'accord, et celle d'autre part, où je m'en remets principalement à une communauté d'esprits-frères qui ont les mêmes idées, et où je me sens confirmé lorsqu'ils admettent tacitement mes vues et que leur pensée et leur langage reflètent un contact avec la même réalité⁷⁵.

⁷⁴ Charles Taylor, op. cit, p. 56

⁷⁵ Charles Taylor, op. cit. , p. 59

La communauté de sens est donc constitutive de son identité, de ce que l'on pense, perçoit. Le moi existe donc bien pour cet auteur mais en tant qu'il est un nous, c'est à dire qu'un collectif existe pour développer cette pensée qui si elle avait été de l'ordre de l'unique, de l'individuel, du non généralisable à une minorité salvatrice n'aurait peut être pas eu lieu d'être.

L'engagement est porteur d'un langage commun, d'une pensée partagée ; l'identité du moi se façonne au contact de l'identité voisine qui est celle du nous. Le fait de pouvoir partager des expériences communes, de se battre pour avoir une place dans l'espace public.

Cette place ne pourra être acquise sans une certaine visibilité de leur engagement et donc un engagement communautaire.

A la question quelles sont les raisons de son arrivée au Caritig, Alexis rétorquait : mon côté transgenre... c'était pas quelque chose d'annexe une espèce de partie pourrie de ma personnalité que je pourrais essayer d'enfermer pour en développer une autre, mais que c'était quelque chose de fondamental et ...l'idée ça a été, je veux parler avec des gens qui me ressemblent, mon thérapeute était quelqu'un de très bien mais je commençais sentir les limites, parce que si bien qu'il soit, il avait jamais vécu mon expérience, et j'avais vraiment besoin, à la base besoin de parler, et euh, c'est pour ça en fait que je suis allé au Caritig

Cet extrait d'entretien confirme l'idée de Taylor, à savoir qu'on a besoin d'une communauté de pairs pour partager ses idées. La communauté est le moyen de construire cette identité considérée marginale à l'extérieur du groupe.

Le collectif est le moyen pour ces personnes de partager un vécu, d'échanger ce que les autres ne peuvent comprendre parce qu'ils ne l'ont pas vécus.

2. La performance de l'espace public

❖ L'espace public comme scène d'apparition

C'est dans cette acception là qu'intervient la notion d'espace public développée par Hannah Arendt, c'est à dire l'espace public en tant que scène d'apparition, en tant qu'espace où les individus cherchent à se signifier à être au monde.

L'espace public en tant qu'espace phénoménologique, en tant qu'espace praxéologique. Espace où les individus se posent en tant que performateurs de la norme commune, parce qu'ils ont une vision des choses différentes et qu'il leur paraît important de l'exposer pour changer les choses.

Dans cette acception plus politique du visible où l'on se partage les parts de visibilité, on va essayer de voir comment les individus se mettent en scène et de cette manière revendiquent par l'intermédiaire de cet espace de visibilité, des parts qui ne leur était pas attribuée.

Pour reprendre le concept développé par Quéré dans l'article : l'espace public : de la théorie politique à la métathéorie sociologique⁷⁶.

C'est dans l'acception phénoménale que je compte aborder l'espace public. L'espace public est perçu ici en tant qu'espace d'apparition, scène d'apparition.

Alors que dans la partie précédente, on parlait de l'apparaître en tant que travail sur soi, travail pour paraître normal aux yeux des autres, pour ne pas que le regard du passant se pose sur nous. Que le passant n'ait pas de doute quant à notre sexe. Ici, la perspective est plus perçue dans une acception politique.

L'espace public, relève d'un dispositif, de configuration du collectif, qui le rend visible et sensible à ceux qui en participent, d'un processus d'institution symbolique d'un espace d'appartenance et d'un monde commun, ou encore, d'un mécanisme de création des conditions d'accès à la liberté et à l'égalité⁷⁷.

Comment des individus phénoménalisent cet espace public ? C'est qu'en tant qu'ils y participent et qu'ils agissent à l'intérieur de celui-ci, que cet espace se doit d'exister.

⁷⁶ Louis Quéré in *Quaderni*, n°18, automne 1992.

⁷⁷ Louis Quéré, 1992, op. cit..

Comment se donner à voir, à entendre, dans cet espace ? Comment se confronter au jugement des autres, du commun ?

On peut mettre en parallèle l'acception arendtienne avec celle de Jacques Rancière qui développe l'idée selon laquelle la politique serait l'action que mène les individus pour se faire voir et se faire entendre. L'espace public étant dans cette acception une structure d'invisibilité, qu'il appartient à l'activité politique de révéler comme telle en travaillant à la reconfigurer, de manière à rendre identifiable comme "sujet" cela même qui était incompté.

Pour se rendre plus visible, cette communauté doit devenir un "nous" et pour performer l'espace public, il s'agit de saisir la **politique** au sens de Jacques Rancière.

❖ Revendiquer des parts de visibilité

Cet auteur fait la distinction entre la politique et la police. La politique est pour lui, l'action que mène les individus pour se faire entendre, le politique étant le terrain de rencontre entre la politique et la police dans le traitement d'un tort.

La politique n'est donc pas pris dans son sens habituel mais bien au sens de lutte pour des parts, un parti se constitue alors celui des sans parts. Pour cet auteur il y a une part des hommes qui n'aurait pas sa place dans la communauté que nous formons.

Ces personnes cherchent donc à être prises en compte dans ce partage que fait le politique à l'aide de la police.

Rancière définit cette entité police, en ces termes : est une forme d'intervention qui prescrit le visible et l'invisible, le dicible et l'indicible (...)Elle (la politique) se déclare par rapport à la police, conçue comme loi de ce qui apparaît et de ce qui s'entend, de ce qui se compte et de ce qui ne se compte pas⁷⁸.

L'activité politique étant : un mode de manifestation qui défait les partages du sensibles de l'ordre policier par la mise en acte d'une présupposition qui lui est par principe hétérogène, celle d'une part des sans-part, laquelle manifeste elle-même en dernière instance, la pure contingence de l'ordre, l'égalité de n'importe quel être parlant avec n'importe quel être parlant⁷⁹.

⁷⁸ Jacques Rancière, *Aux bords du politique*, éditions la fabrique, 1998, p.155.

⁷⁹ Jacques Rancière, *op. cit.*, p. 53

Comment la police distribue ces voix ? Comment se faire entendre si ce n'est par l'union, par l'engagement dans un collectif ?

Des individus lambda seuls ne pourraient jamais revendiquer une part, par contre des individus ensemble montrant qu'ils ne sont pas seulement des êtres de cris mais des êtres doués de raison, de parole.

Dans quelle mesure le Caritig est la naissance d'une nouvelle identité qui n'existe pas en dehors de cet espace, et où ce qui est recherché est le droit de chacun de disposer de son corps ?

Cette question se pose bien en terme de droit puisqu'il subsiste encore des lois qui interdisent aux travestis de sortir "déguisés" en dehors des périodes de carnaval et une loi qui est assez rigide quant au changement d'état civil des transsexuels.

Lors d'un atelier du Caritig ayant pour thème la sécurité. La personne qui l'animait, a dit que les forces de l'ordre, la police sanctionnait relativement à la loi Lépine, *tout déguisement en dehors des périodes de carnaval*.

Les travestis pris en plein délit de *déguisement* sur la voie publique risquent une amende. La police ne leur porte pas trop d'intérêt parce qu'elle a sûrement d'autres affaires à régler avant celles ci, mais nombre de travestis ont eu des contrôles d'identité.

Au départ, cette loi avait été prévue pour des femmes qui s'étaient habillées en homme pour faire sortir leurs maris de prison. Cette législation avait donc été proclamée au départ contre des femmes qui avaient osé porter des pantalons (cette loi a été mise en place au milieu du 19^{ème} siècle). La situation se retourne donc maintenant contre les hommes qui s'habillent en femme ; les femmes ayant acquis le droit de s'habiller en homme.

Les relations entre ce collectif et le "dehors", comment la police intervient dans cette émancipation, dans cette revendication à l'égalité. La police distribuant donc réellement les parts du droit de ces personnes à disposer de son genre. Celle-ci étant représentée ici, par la justice qui décide si oui ou non, on a le droit de se travestir, si oui ou non, on a le droit d'être une femme ou un homme sur ses papiers d'identité, et enfin la médecine décide si oui ou non, les personnes sont vraiment transsexuelles, ont donc le droit d'être opéré, d'avoir droit aux remboursements de la sécurité sociale et d'obtenir des papiers d'identité correspondant à son genre.

Pour les transsexuel/les, la démarche s'avère plus périlleuse, puisqu'ils sont tributaires de décisions médicales et juridiques vitales, dont ils sont tenus à l'écart. Cette épée de Damoclès paralyse les transsexuels/les dans leur militantisme⁸⁰.

Le Caritig se bat pour que cette police ait moins de droit et leur laisse plus de part dans l'espace public. Finalement le genre est complètement entre les mains de la police, et des représentants du savoir dit scientifique. Comment montrer que les transgenres mais aussi tout un chacun a le droit de disposer de son corps, de son genre, que c'est de l'ordre du privé, de l'individuel et non du public, du politique.

Je reprendrai ici, la citation de Marie Hélène Bourcier intitulé *Queer Zones*, la sexualité, les identités sexuelle, sont le produit de différentes catégorisations, issues de savoirs disciplinaires⁸¹.

Ce serait le savoir scientifique qui aurait créé ces catégories, il faudrait donc opérer une déconstruction de ce construit emprunt d'hétéronormativité pour que s'opère cette émancipation.

Faire attention au regard que l'on a sur les choses surtout quand ces choses sont le genre, le sexe, quelque chose qui peut paraître évident mais qui ne l'est pas pour autant. Ainsi elle défend l'utilisation de certains termes plutôt que d'autres. Elle parle ainsi de pratiques transgenres plutôt que de travestissement (en effet pour elle utiliser le mot travesti sous-entendrait qu'il y aurait une vérité de genre, celle là même qu'on travestirait). Parler de pratiques transgenres, permet de ne pas séparer les découps et les exclusions auxquelles prédisposent les catégories médicales et idéologiques relatives au travestissement (...) mais aussi et surtout opter pour une dénomination comme pratiques transgenres, aide à rompre avec les cadres épistémologiques qui ont formé notre appréhension des genres et qui continuent d'informer la perception et la réflexion des "experts" de la culture et de la société que sont les historiens les sociologues, les anthropologues...⁸².

⁸⁰ Armand Hotimsky, in *Pride*, mai 1997, p. 15

⁸¹ Marie Hélène Bourcier, *Queer Zone, politique des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*, éditions Balland, 2001, p. 182

Cette discussion sur la terminologie a déjà été traitée dans une partie précédente mais il me semblait important de la prendre en compte dans ce processus d'émancipation.

Je suis pas trop d'accord avec les catégories actuelles, mais maintenant si quelqu'un arrive et me dit : "t'es un travesti", je refuserais pas l'étiquette parce que si je le fais, je vais offenser tous ceux qui l'acceptent, donc je vais dire oui, je suis un travesti, pour rester solidaire de Bertrand ou de beaucoup d'autres, mais en moi même je dirai non, je regrette on cherche dans le dictionnaire et on voit la définition de travesti, je me dis quelle est peut-être techniquement exacte mais qu'elle me réduit à presque rien quoi, voilà.

Dans ce passage d'entretien avec Alexis, on voit bien qu'il y a un refus de ces catégorisations en travestis, transsexuels... se défaire des modèles emprunts de scientificité et d'hétéronormativité, sont un peu ce à quoi aspirent ces personnes. La notion de transgenre serait donc une alternative à cela.

Utiliser ce terme transgenre est aussi sortir de la terminologie usitée par ce savoir professionnel. Dans la logique de ce processus, utiliser de nouveaux termes est une façon de sortir de tout ce qui a été dit.

Un processus de subjectivation est ainsi un processus de désidentification ou de déclassification⁸³.

Se donner un nom qui pourrait être celui de n'importe qui. Comme nous l'avons vu dans la première partie, le terme transgenre regroupe finalement tout le monde. Sortir des catégorisations préconstruites pour devenir un individu, acteur de sa visibilité dans le monde.

C'est un croisement d'identités reposant sur un croisement de noms⁸⁴.

Le terme transgenre renvoyant à un ensemble de personnes, à un croisement de noms comme le dit Rancière est une façon de se nommer et par là même de s'émanciper.

Ce qui relie ces personnes, dans la diversité (de genre...) c'est justement, la défense du droit de tout un chacun de se définir soi même⁸⁵. Ces personnes revendiquent en somme une liberté, la liberté de vivre son genre comme on l'entend.

⁸² Marie Hélène Bourcier, op. cit., p. 169

⁸³ Rancière Jacques, op. cit., p.88

⁸⁴ Rancière, op.cit., p.88

⁸⁵ Marie Hélène Bourcier, op. cit., p.171

De la même façon que certains revendiquent une parole, un droit d'agir face à ces grands patrons, ces personnes revendiquent le droit à être au monde comme ils l'ont choisi et à ne pas se cantonner aux deux genres hommes et femmes.

Comment ces stigmatisés, ces personnes exclues idéologiquement, essayent d'avoir la parole, d'épandre leurs idées en construisant ce qu'ils appellent un "*centre de recherche*" ?

Plus que l'aide qu'ils peuvent apporter aux personnes en proie à cette question, c'est vraiment une performance du social qu'ils souhaitent atteindre. Comment est ce que ces personnes ont réussi à déplacer le savoir qui était entre les mains des médecins, des équipes médicales, des psys, ont réussi à se l'approprier, à avoir un droit de parole, d'écrit sur la question ?

Le déplacement du savoir a été aussi relatif à une émancipation. Comment ceux qui n'avaient pas de voix avant, arrivent tout doucement à se faire entendre ? Comment des collectifs arrivent à se saisir de la politique pour s'émanciper ?

L'émancipation c'est la sortie d'une minorité. (...) C'est prouver qu'ils, ces individus, appartiennent bien à la société, qu'ils communiquent bien avec tous dans un espace commun, qu'ils ne sont pas seulement des être de besoin, de plainte ou de cri mais des êtres de raisons, et de discours, qu'ils peuvent opposer raison à raison et construire leur action comme une démonstration⁸⁶.

Comment des minorités revendiquent une part qui ne leur était pas attribué et ce faisant utilisent tout un régime de justification, de déplacement du savoir ?

Dans cet ouvrage la politique peut être assimilé à l'espace public même si comme l'explique Rancière : (la politique) est la constitution d'un lieu commun, même si ce n'est pas le lieu d'un dialogue ou d'une recherche de consensus sur le mode habermassien. (...) Mais il y a un lieu commun polémique pour le traitement du tort et la démonstration de l'égalité⁸⁷.

La police serait l'activité qui organise la visibilité dans cet espace public. La police dirait ce qui a le droit d'être entendu, vu et ce qui n'a pas droit à cette part de visibilité.

⁸⁶ Rancière, op. cit., p.67

⁸⁷ Rancière, Op cit. p.90

Rancière regarde donc les *bords du politique*, les limites du politique, là où les individus se battent pour défaire les limites que la police a instituées. Ces limites sont l'endroit où sont situés les incomptés n'ayant pas de place ailleurs.

Dans mon cas, finalement ces individus revendiquant un genre commun, un genre qui n'en soit plus deux mais bien un seul, continu. Ces êtres sont considérés par les autres comme des êtres sans sexe, puisque quelle que soit leur *démarche, ou vocation* ils ne sont pas hommes ou femmes biologiques. Ils ne sont donc pas *normaux* et cherchent à montrer aux gens que finalement tout le monde est dans ce cas là.

Ces individus rediscutent ces limites du sensible, entre ce qui va être entendu, vu et ce qui ne sera que caché, tu et aveuglé.

Cela me fait penser à l'actualité, puisque après les incidents démocratiques de ces dernières élections, de nombreux documentaires ont été produits sur la campagne menée par les trois prétendants majoritaires à la présidence.

Dans l'un d'eux la caméra suivait Lionel Jospin dans ses meetings. Un cortège d'ouvriers de l'usine Michelin le suivait tout le temps et scandait des slogans *Jospin, on est là !* ; ou encore *on demande à être vus !* Ces slogans étaient vraiment révélateurs de l'idée de Rancière. A savoir que ces personnes se sentaient impuissantes face aux grands chefs d'entreprise qui avaient licencié 7500 ouvriers dans toute l'Europe en septembre 99, alors qu'ils faisaient des bénéfices. Ces ouvriers se sentant complètement impuissants ont essayé de se faire entendre auprès du politique, la police les tenait à chaque fois loin, pour ne pas interrompre le discours de Jospin, pour ne pas que ces personnes soient entendues.

La revendication ici, est la même c'est de dire : nous ne sommes pas des malades mentaux, nous ne sommes pas des pervers, *il y a certes des discriminations, mais il faut arrêter ce discours victimisant, pleurnicheur sur les trans' qui ont tellement de problème.*⁸⁸ Les trans n'ont pas besoin d'être assistés mais bien d'être entendus en tant qu'être doués de pensées, de réflexion...

Montrer aussi qu'on peut être à la source de la naissance d'une association et non pas être dans une association créée pour les trans mais bien par les trans.

*Je crois que c'est aussi très important parce que le Caritig je crois que ça aussi c'est fondamental, le Caritig n'a pas été créé pour les personnes transsexuelles, pour les personnes transgenres, il n'a pas été créé du tout **pour** eux, ça a été créé, c'est une organisation **sur** ces questions là qui cherche à regrouper des personnes trans', transgenres mais aussi des*

professionnels, mais aussi des étudiants mais aussi toutes les personnes qui peuvent s'intéresser à la question. (Extrait de l'entretien d'Armand Hotimsky).

Créer une association dans le but de sensibiliser l'espace public, de faire prendre conscience que ces personnes sont capables de faire avancer la recherche dans ce domaine, indépendamment du monde médical et juridique.

Collectifs qui cherchent à se démarquer en montrant que ce sont eux qui disposent du savoir qui les concerne. L'action associative serait une expression de soi, et en ce sens, elle est une façon de se mettre au monde, de se signifier, d'apparaître.

Je reprendrai ici l'article de J. Manuel de Queiroz sur la sexualité normale, d'Harold Garfinkel⁸⁹, on peut observer :

Un affaiblissement du "dispositif de la sexualité" crée au 19^{ème} siècle écrivait Foucault, où le sujet de désir rejette non seulement l'étiquetage psychiatrique et médical de sa sexualité, mais dissout celle-ci dans une catégorie plus vaste.

Il prend cet exemple pour l'homosexualité mais cet exemple est tout à fait applicable au Caritig.

Inventer de nouveaux termes pour ne plus être enfermés dans ceux qui sont créés par la médecine, toujours en vue d'une émancipation.

❖ Le détachement du savoir dit "scientifique"

On pourrait reprendre ici, le cas de l'association Aides qui a monté un collectif avec des sidéens essayant de faire avancer la science sur cette maladie et donc, par l'intermédiaire des nombreux témoignages qu'ils ont pu recevoir, montrer qu'eux aussi étaient capables des être doués de pensées.

Pierre Lascoumes présente le travail qui a été fait avec cette association dans le livre *Engagement public et exposition de la personne*. Dans ce texte Pierre Lascoumes (intitulé le collectif comme condition de l'engagement public⁹⁰) expose à partir de son expérience en tant que bénévole à l'association Aides, comment ses bénévoles à travers les témoignages qu'ils ont réussis à collecter, à travers le réseau d'information qu'est devenue l'association, ont pu sortir du modèle imposé par le monde médical.

⁸⁸ Extrait de l'entretien d'Armand Hotimsky

⁸⁹ J. Manuel De Queiroz, op. cit., p.3

C'est en fait exactement la même situation que j'ai rencontré au Caritig. A savoir que ces personnes se battent pour que les discours stéréotypés des médecins, psy et autres changent. Ils essayent de théoriser la question, de faire avancer la recherche sur la question trans' pour sensibiliser les médecins qui ne sont pas formés à cette question et qui ont encore les pleins pouvoirs de décisions au niveau de l'intervention chirurgicale.

Les fondateurs de Aides voulaient que les malades ne soient plus des objets de soin mais deviennent des acteurs de la relation médicale⁹¹.

C'est exactement le discours que je retrouve chez les bénévoles du Caritig. A la base le Caritig a d'ailleurs été créé pour cela, pour que les individus directement concernés par la question donc spécialistes, fassent avancer la recherche sur la question. Le président va d'ailleurs prendre cet exemple lors de l'entretien :

Je crois que c'est très important que les étudiants aient accès à cette information mais je crois que c'est très important aussi que les personnes transgenres rencontrent les étudiants... je crois que les trans n'ont pas compris ce que les séropositifs ont compris.

Les séropositifs ont compris qu'ils avaient les moyens, que c'était à eux d'informer les gens, d'informer les professionnels sur la question, les médecins ne peuvent pas être au courant de tout.

Ça c'est encore, je crois qu'on en est encore au balbutiement chez les trans, parce qu'ils comprennent pas que les médecins ne peuvent pas être au courant de tout, ils ne peuvent pas comprendre tout comme ça (il claque des doigts), on peut pas leur demander tout, donc je crois que c'est très important qu'il y aie cet échange, d'informations et d'ailleurs c'est ce que je prévois d'écrire dans la prochaine lettre où je suis en train de rédiger des textes en direction de nos adhérents pour leur faire comprendre, leur faire passer certains messages.

Je pense que c'est important que les personnes trans' comprennent que finalement elles ont un rôle à jouer dans l'information aussi ... parce que c'est ce qui s'est passé finalement au niveau des personnes séropositives, finalement... ce sont les personnes séropositives qui ont apportées l'information aux professionnels et je présume aussi aux étudiants donc... je crois qu'on est exactement dans la même démarche au niveau de la question transgenre.

⁹⁰ Pierre Lascoumes in *Engagement public, exposition de la personne*, coordonné par Jacques Ion et Michel Péroni, éditions de l'aube, 1997.

⁹¹ Pierre Lascoumes, op. cit., p. 136

Donc... il faut que les personnes transgenres se forment, aient accès à l'information, c'est pour ça qu'on travaille beaucoup sur Internet et qu'on essaie de faire connaître un petit peu toutes les publications... toutes les théories qui existent... et je crois que les personnes trans vont devoir vraiment prendre en ligne de compte ça et...

C'est pour ça que je souhaite par exemple de plus en plus qu'il y ait aussi des documents des étudiants qui viennent sur le site et tout pour montrer aussi, je crois que c'est aussi très important parce que le Caritig je crois que ça aussi c'est fondamental.

*Le Caritig n'a pas été créé pour les personnes transsexuelles, pour les personnes transgenres, il n'a pas été créé du tout **pour** eux, ça a été créé, c'est une organisation **sur** ces questions-là qui cherche à regrouper des personnes trans, transgenres mais aussi des professionnels, mais aussi des étudiants mais aussi toutes les personnes qui peuvent s'intéresser à la question. Ça n'a pas été créé spécifiquement pour eux, et ça là je crois que là aussi il y a un gros problème parce que je crois que les gens, les trans ont voulu s'accaparer, ont cru peut être... que l'organisation était faite pour eux était faite pour défendre leurs droits à fond. Oui on, bien sûr, on est là aussi pour défendre les droits des personnes transgenres mais ça n'est pas que ça le Caritig,*

Cet extrait est vraiment parlant et exprime vraiment bien ce à quoi aspire le président du Caritig : une sensibilisation de la population transgenre, des professionnels, qui passe aussi par une sensibilisation des étudiants (d'où l'acceptation quant à ma présence au Caritig).

Ce qu'il se passe au niveau médical en France, c'est qu'il y a des équipes spécialisées qui ont été mises en place pour les transsexuels, mais celles-ci sont complètement épurées de l'avis des personnes transgenres, considérées pendant longtemps comme malades et donc inaptes à parler de leur cas.

La description que Pierre Lascoumes fait de Aides ressemble trait pour trait au Caritig.

Il s'agissait de nous arracher autant que faire se peut, aux discours enfermant de l'institution et du pouvoir médical. Pour cela il fallait leur opposer le discours des sujets écartés ou stérilisés dans leur parole en leur donnant les moyens d'énoncer une parole de sujet concerné et actif, vigilant sur le réel et participant à une critique collective. La réflexion et le soutien communautaire ont permis un engagement politique qui ne se contente pas de donner le spectacle de la différence radicale mais cherche à produire des confrontations structurantes⁹².

⁹² Pierre Lascoumes, op. cit., p. 137

C'est un peu ce qu'il se passe au Caritig, c'est-à-dire que ces personnes cherchent à exister en tant qu'être capables de réfléchir à ce qui leur arrive, et capable de se démarquer des théories qu'ont créées les médecins qui les soignent.

Surtout que ces médecins pensaient pour certains, que le transsexualisme relevait de la folie. Montrer, que l'on n'est pas fou et que l'on est capable de théoriser, d'avoir une réflexion sur ce qui nous arrive.

Comment ces minorités arrivent à déplacer ce savoir pour s'émanciper ?

C'est une reconnaissance que cherchent ces individus, reconnaissance nécessaire à leur survie, et à leur visibilité dans ces arènes. Agir dans l'espace public pour revendiquer une part qui ne leur est pas attribuée. Comment performer le monde par son apparition au monde ?

3. Des espaces sensibles de visibilité ?

❖ Les transgenres et le milieu gay

Je cherchais les espaces sensibles de visibilité du Caritig qui seraient révélateurs de leur combat pour cette visibilité. Pour l'instant il n'y en a pas beaucoup si ce n'est le site Internet auquel tout le monde peut accéder, la Gay Pride et le Printemps des Associations. Mais ces deux dernières manifestations réelles de leur existence ne le sont que dans le milieu homosexuel.

Le Printemps des Associations était celui de toutes les associations gays lesbiennes bi et trans' de la région parisienne. J'ai assisté à ce printemps des associations, ce qu'il y avait d'intéressant, c'est que le public qui est venu était principalement un public gay et lesbien.

Nous n'avons donc pas eu beaucoup de monde à notre stand. Ils avaient de plus classé les gens. C'est-à-dire que les associations de corps de métiers homosexuels telles que Homobus (qui est l'association des gays de la Ratp) ou encore celle de Flag (représentants les policiers homosexuels) étaient ensemble, ainsi que les associations de loisirs gays telles que rando's ; les motards gays ou autre...

Nous étions donc à côté de l'ASB et en face des associations lesbiennes qui étaient très nettement minoritaires par rapport aux associations gays. Il n'y avait pratiquement personne dans notre allée. Ce qui signifie bien, qu'à l'intérieur des minorités, il y a d'autres minorités.

Seules quelques personnes homosexuelles sont venues s'intéresser au Caritig parce qu'elles s'intéressaient au transsexualisme. Celles-ci n'avaient finalement jamais entendu parler du terme transgenre, dans lequel elles sont comprises.

Quant à la Gay Pride, elle est certes une forme de visibilité, c'est ce qu'écrivait Armand Hotimsky dans un journal publié par la lesbian and gay pride de Paris (qui n'est encore une fois pas lue par tout le monde).

Plus encore que les gais et les lesbiennes, les transsexuel/les sont victimes d'exclusion. Raison de plus pour qu'ils /elles soient présent/es le jour de la Marche. (...) Les transsexuels à l'instar des lesbiennes et des gais commencent tout juste à sortir du placard.

⁹³

Il n'y a en quelque sorte pour l'instant qu'une visibilité assez restreinte du Caritig, c'est à dire dans le milieu homosexuel, milieu qui a peut être acquis une place dans l'espace public mais ne représente pas la majorité de la population.

On peut d'ailleurs se poser la question de la proximité entre ces deux milieux, puisque l'un renvoie à une identité sexuelle, l'autre à une identité de genre. J'ai d'ailleurs posé la question aux bénévoles. Certains m'ont répondu venir de ce milieu.

Voici les explications d'Armand Hotimsky :

Il arrive que la personne transsexuelle soit amenée, à fréquenter la communauté homosexuelle, dans sa quête d'identité. Après avoir mis un nom sur son mal être, elle découvre que son problème n'a pas de rapport avec l'orientation sexuelle. (...)

Le mouvement de protestation né aux Etats Unis s'est rallié à la fierté gaie. Les raisons sont évidentes : nous avons les mêmes adversaires. Les personnes qui insultent ou agressent les transsexuels sont les mêmes qui s'en prennent aux homosexuels. Les théories psychiatriques sur la transsexualité se calquent sur celles qui jadis enfermaient l'homosexualité dans la pathologie.

(...) Nos ennemis communs sont ceux qui nous refusent tout simplement le droit de disposer de notre corps ⁹⁴.

⁹³ Armand Hotimsky, *Pride*, mai 1997, p.15

⁹⁴ Armand Hotimsky, 1997, op. cit.

La lutte a des points communs mais le milieu homosexuel aurait aussi repris l'histoire trans à son compte en occultant complètement ce passé :

La majorité des gens pensent que la Gay Pride a démarré suite aux événements de Stonewall... Stonewall qui était un bar à New York dans Christopher Street, pensant que ce sont les homosexuels qui ont commencé à se battre contre le harcèlement des policiers.

Mais dans la réalité, c'était pas du tout le cas, c'étaient des transgenres, travestis, transsexuelles, transgendéristes majoritairement prostitués, qui étaient la clientèle habituelle du bar de Stonewall, et les policiers n'arrêtaient pas de faire du harcèlement. Et à un moment donné, il y a une personne qui a dit stop, y'en a marre et qui a commencé à se battre et c'était Sylvia Rivera.

Donc les gays ont commencé aussi à se battre, alors le problème c'est que ça a été complètement tû pendant plus de 25 ans euh, personne n'en a parlé et il y a quelques années quand le mouvement transgenre américain a commencé à devenir fort et a commencé à travailler, à faire des recherches historiques, ils se sont aperçus quand même qu'il y avait un gros problème là et qu'il fallait revendiquer ces événements.

Et donc il y a aux Etats-Unis une avocate transgenre qui est très très active, une grande gueule qui a commencé à dire ça suffit y'en a marre... il faut dire ce qui est c'était quand même les transgenres qui étaient au départ des événements de la pride. Des événements de Stonewall qui ont amené à la création de la pride, donc euh les transgenres américains se sont beaucoup battus là dessus et nous on a essayé aussi de faire passer le message alors il y a quelques années, on a réussi à faire que dans les statuts de la pride, de la LGBT il y ait la mention transgenre qui soit rajoutée...

...Malgré tout on s'aperçoit que les médias gays sabrent quand même une partie de l'information quand on a envoyé le communiqué de presse, ils ont annoncé le décès de Sylvia Rivera sans préciser grand chose, donc l'information a du mal à passer. Mais, je pense que c'est toujours très important, d'abord ça apporte une visibilité, ça permet aux gens de connaître l'association.

On voit dans cet extrait d'entretien, le désir du président, de se démarquer du milieu homosexuel qui rejette parfois sa proximité avec le milieu transgenre.

Toujours sur le même sujet, Dominique me disait :

Disons que le milieu recrée ses minorités, mais il recrée des normes dans le milieu, donc une minorité dans la minorité c'est toujours le même problème, donc c'est vrai qu'à l'origine c'est Sylvia Rivera qui a lancé l'origine des événements de Stonewall, mais les transgenres ont très vite été exclus, elles étaient le point de départ et étaient exclues de la Gay Pride. Et puis les travestis, ça faisait tâche, les travestis famboyantes, c'étaient les folles...

Au début il y avait donc un certain rejet de la population transgenre par le milieu gay. Comme dit cette bénévoles, *le milieu recrée ses minorités, il recrée des normes dans le milieu.*

❖ L'exclusion chez les exclus

C'est aussi un petit ce qu'il se passe au Caritig entre les transsexuels et les personnes travesties, ou androgynes, ou transgendéristes. Voici l'extrait d'un texte écrit par Alexis à propos des écrits *des recherches sur l'identité sexuelle* de Stoller :

L'exclusion chez les exclus

Transsexuelle, travestis ... que signifient ces termes aujourd'hui ?

Dans l'usage courant, «travesti » désigne un TG qui n'envisage pas concrètement de vivre à plein temps dans le rôle du genre désiré et/ou de recevoir des traitements médicaux irréversibles.

Ses désirs sont-ils pour autant fondamentalement différents de ceux des TS ?

Dans bien des cas, je pense que non. Si importante qu'elle soit, la décision de transitionner ou de changer de rôle de genre reste liée aux circonstances. Elle ne révèle pas la nature profonde d'un individu.

La question « suis-je TV ou TS » n'a pas de sens. Les seules vraies questions sont : « que vais-je faire de ma vie et serais-je une personne plus heureuse si je prends des hormones ? »

Le progrès serait que de plus en plus de gens puissent se poser librement cette question. Je pense à la masse de nos frères/sœurs à ce point étouffés par la honte que

leurs désirs ne s'expriment jamais, sauf dans des rêves jamais racontés. Ceux-là, forment l'armée des ombres. Et personne ne connaît leur nombre.

Une amie TS me disait qu'elle se tenait à distance des associations «car c'est pour les travestis et moi je suis une femme ».

Mon amie se trouve sur la face éclairée du transsexualisme, celle qui fascine et capte l'attention des médias. Or, trop souvent, les TS à qui l'on tend un micro s'empressent de se distancier des travestis, sur le même ton moralisateur qu'elles emploient pour dénoncer «l'amalgame entre transsexuelles et prostituées. »

Affirmer que les TS n'ont rien à voir avec les TV n'aidera pas les jeunes et les très jeunes à régler leur crise d'identité de genre. Cela n'incitera pas non plus l'armée des ombres à sortir de l'ombre – dommage, car elle pourrait faire sentir son poids électoral pour le plus grand bien de la communauté TG dans son ensemble.

Cette intervention d'Alexis me semble intéressante, parce qu'on voit de nouveau une nouvelle catégorie être rejetée d'une autre sous catégorie : celle des travestis.

Pour lui, les transsexuels se défendraient d'être dans la même situation que les travestis parce que la raison de leur travestissement serait purement sexuelle, alors que celle des transsexuels serait plus noble parce que identitaire (d'où la distinction entre identité de genre et identité sexuelle).

Je ne rentrerai pas dans ce débat parce que ce n'est pas le sujet mais c'est intéressant de voir comment même chez les exclus il y a d'autres exclus. C'est un petit peu comme des poupées gigognes, on ouvre la grande poupée pour en trouver une plus petite et ainsi de suite...

D'ailleurs à ce sujet là, les personnes étant dans une démarche travestie, ayant été pendant longtemps considérées comme des pervers sexuels ont trouvé un point d'entente dans les théories d'Anne Lawrence.

Ces théories ne sont disponibles que sur Internet. Internet revient souvent, c'est vraiment un moyen de sortir des personnes exclues de leur torpeur ; pour des personnes avant-gardistes de publier leurs textes.

De nouveau on peut s'apercevoir qu'il y a le désir d'échapper aux discours enfermants. De montrer que finalement tout le monde se ressemble, que les différences profondes sont finalement construites.

La politique de reconnaissance du Caritig se fait donc sur plusieurs plans. Tout d'abord cette reconnaissance, à un niveau individuel, se fait par l'intermédiaire d'un travail sur soi. Travailler son apparence pour être crédible, par souci de ressembler à ce que l'on a toujours espéré être, et ce qu'on a d'ailleurs toujours été au plus profond de soi.

Je conclurai ici, en reprenant une réplique de l'actrice Antonia San Juan, nommée *Agrado* dans le film *Tout sur ma mère* de Pedro Almodovar :

On m'appelle Agrado parce que toute ma vie, ma seule préoccupation aura été de rendre la vie agréable à mes semblables.

Je ne suis pas seulement agréable, je suis 1000% authentique !

Voyez comme c'est beau, du sur-mesure, tout le corps cousu main. Ajustage des yeux : 80 000, le nez : 200, jeté par la fenêtre parce que deux heures après on me l'a tordu dans l'autre sens dans une baston, ça me donne de la personnalité, mais si j'avais su, j'y aurai jamais touché !

Continuons,... , nichons : 2, parce qu'un seul, c'est monstrueux, 70 la pièce mais y a longtemps que je les ai amortis... Silicone dans : lèvres, front, pommettes, hanches et le cul. Le litre coûte dans les 100000, à vous de faire le compte, parce que moi, je l'ai perdu. Limage des mandibules : 75000, épilation définitive au laser parce que n'oublions pas que la femme descend du singe au moins autant que l'homme 60000 par séance, ça dépend de la barbe qu'on a, la norme c'est de 2 à 4 séances...

Mais les chanteuses folkloriques, ça peut être très long...Bon, ce que j'essaye de vous dire, c'est que ça coûte la peau des fesses d'être authentique mesdames.

Alors être radine, ça sert à rien, pour être totalement authentique, faut être conforme à l'image qu'on a rêvé de soi-même.

Agrado faisant patienter une salle d'un théâtre bondée de spectateurs par ce monologue, qui je pense, en a surpris plus d'un... Cette réplique reflète assez bien, le message que veulent faire passer les transsexuels : arriver à être conforme à l'image qu'on a de soi-même.

Le Caritig, dans ce travail de l'apparence joue un rôle non négligeable, puisqu'il permet aux personnes d'avoir des conseils pour leur transformation. Réussir sa transformation, c'est entre autre, être crédible physiquement.

L'aide apportée par le Caritig se fait aussi et surtout par un échange de vécu, un échange d'expérience, un échange de témoignage. Ce témoignage est ce qui fonde ce sentiment inédit que ressentent ces personnes. Comment mettre des mots sur des sentiments, un ressenti qui ne sont pas perçus par une grande majorité de la population ? Le témoignage permet de faire passer ce message. Ce témoignage, action performatrice certifiant conforme cet événement, apposant le sceau de la certification biographique. C'est dans cette acception là, que prend toute la valeur de ce récit. Ce récit par sa circulation permettra à des personnes de voir, d'entendre qu'elles ne sont pas seules avec leur différence ; mais permettra aussi que d'autres comprennent ce que ressentent ces personnes. A ce sujet là, à la suite d'un documentaire télévisuel sur une transsexuelle (émission Le Droit de Savoir du 12 décembre), une personne m'avait confiée : que voir cette émission, entendre le témoignage de cette transsexuelle qui l'avait touché lui avait permis de comprendre ce qu'elle ressent vraiment. Les témoignages sont donc une façon de convoquer le public, de l'informer et par là de faire comprendre ce que ressentent les transsexuels.

Plus que des témoignages de transsexuels, le Caritig est le nid de témoignages de personnes transgenres. Cette association est plus qu'une simple association d'aide aux

transsexuels, elle développe aussi une réflexion sur le genre. Elle cherche à répandre cette philosophie prônant, le droit de chacun à disposer de son corps.

Comment atteindre cette performance du social avec cette nouvelle façon de percevoir le genre ? D'autant plus que pour beaucoup de personnes, la différence entre le genre et le sexe n'est pas évidente. Il y a donc tout un travail de sensibilisation, comme le dirait Armand Hotimsky.

Créer cette association, y participer est une façon de se faire entendre, d'apparaître dans l'espace public. Ces personnes, ne pourront être entendues sans ce collectif, sans cet espace communautaire où cette minorité se rassemble ; l'union faisant la force.

Se rendre visible, c'est donc publier, développer la communication de divers abords (comme le site Internet, les articles...) est une façon de laisser une trace, de se démarquer des discours enfermants qu'ont créés les spécialistes de la question.

Passer au dessus des limites qu'ont imposé la police, le monde médical, juridique pour se faire entendre en tant que sujet. Se saisir de la politique en vue de performer le politique, est donc matière à subjectivation. Devenir un sujet pour se faire entendre, pour se faire reconnaître dans le genre que l'on a désiré. Ce genre n'est pas forcément de ceux qu'on a toujours considérés comme biologique donc normal, le féminin et le masculin. En effet, chacun pour cette association, doit avoir le droit de conjuguer son genre comme il l'entend.

Je ne sais pas quel aura été mon rôle dans cette activité de performance. Mais il est vrai que si Armand Hotimsky a accepté ma présence dans cette association, c'est bien dans une optique de performance, de représentation.

J'espère avoir réussi à bien jouer ce rôle de représentante, et que ce mémoire même s'il n'a qu'une moindre portée, aidera ce travail effectué par le Caritig. Il est vrai que tout au long de cette année, par les discussions que suscitaient mon sujet, les questionnements que ça évoquait chez les personnes que j'ai rencontrés, ce travail de porte-parole a été effectué.

Est ce que mon rapport de recherche va à son tour devenir à son tour une pièce du dossier, une contribution au débat, une ressource pouvant être mobilisée, pour appuyer des arguments, et faire avancer, l'affaire dans laquelle les acteurs sont engagés.⁹⁵

⁹⁵ Luc Boltanski, op. Cit., p. 126

Je ne sais pas si ce travail aura vraiment jouer son rôle. Mais en tout cas, le Caritig aura déjà réussi à faire changer ma vision des choses, à faire un voyage à travers les genres.

Je savais pertinemment, en faisant ce travail que ces personnes m'en apprendraient surement plus que je ne leur en apprendrai. Dans l'ordre du social, la réalité que connaissent les acteurs et la réalité que dévoile le chercheur ne sont pas des mondes opaques l'un à l'autre⁹⁶.

Je ne prétendais pas en réalisant ce mémoire, émanciper les acteurs par une vision objective, donc plus scientifique. Il s'agissait bien ici, de représenter, de devenir le porte parole, de ce collectif.

Le chercheur fait émerger des entités jusque là invisibles et qu'il s'érige (...) en porte-parole légitime de ces entités. S'établir en porte-parole, et c'est l'intérêt de la notion, c'est s'engager dans une opération de performance de la réalité.

Le sociologue ne dévoile pas : il représente, et son succès dépend de sa capacité à rendre robustes ses représentations⁹⁷.

Est ce que mon travail sera assez robuste ?

⁹⁶ Boltanski, op. cit., p. 126

⁹⁷ Michel Callon, 1999, op. cit.

Je voudrai clôturer ce travail par un message qui avait été déposé sur le forum et qui m'avait marqué. La personne qui en était l'auteur, se présentait en disant qu'elle était transsexuelle puis qu'elle était aussi en proie à ce que les médecins appellent le "syndrome de wannabe".

Pour cette personne, ce syndrome n'en était évidemment pas un, et elle comparait ce syndrome au transsexualisme. Elle demandait donc l'avis des lecteurs de ce forum.

Etre wannabe, qui signifie, vouloir être, c'est, sentir qu'on a un membre de notre corps qui est de trop, ne plus supporter la sensation de l'avoir, de le voir, de le sentir et donc désirer son amputation. Ainsi, elle faisait cas d'une personne, qui tous les jours était persuadée que le niveau inférieur de sa jambe droite était de trop, et s'était pour soulager la souffrance de voir ce membre, tous les jours en se réveillant, qu'elle a choisit de se faire amputer.

Les réactions à ce message étaient très virulentes. Certains disaient que les transgenres n'avaient rien à voir avec ces personnes qui étaient folles.

La personne qui était à l'origine de ce message, disait qu'elle avait participé à ce forum pour chercher un peu de réconfort auprès de personnes qui désirent aussi enlever un organe de leur corps. Les transsexuels n'avaient pas l'air du tout d'accord avec ces personnes, et disaient que face à des personnes qui revendiquent toute leur vie la récupération de membres qu'ils ont perdu dans un accident, ces wannabes, étaient finalement injustes. Ce qui m'a paru intéressant dans cette discussion suscitée par la personne wannabe, c'est que finalement les transsexuels, eux mêmes lui reprochaient, ce qu'ils avaient subi.

On pourrait pourtant supposer qu'ayant vécu eux-même cette stigmatisation, ils auraient réagi autrement. Tout cela pour dire, que l'on est sans cesse en train de déplacer les frontières de la normalité. Et que des personnes revendiquent de plus en plus cette discussion entre le normal et le pathologique, entre ce qui est bien et ce qui est mal, cette faculté

constante qu'ont les acteurs de se déprendre des liens qu'ils tissent dans leur actions, pour ouvrir de nouveaux espaces⁹⁸.

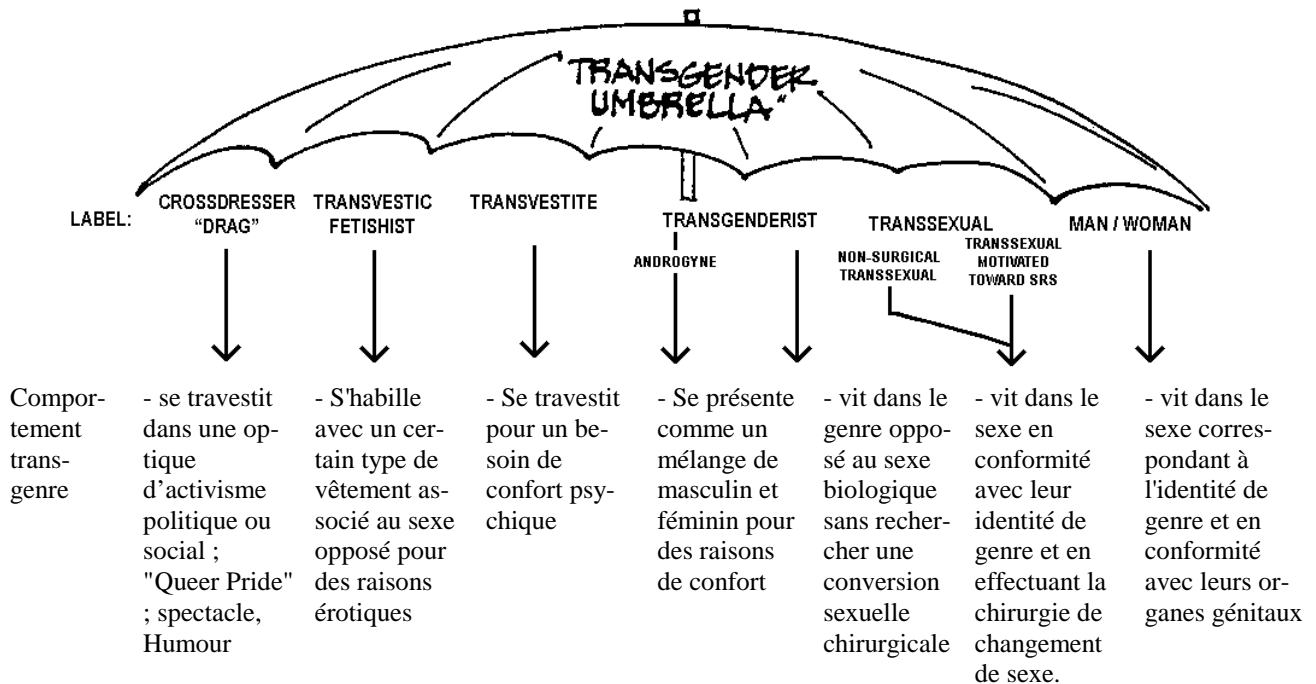
⁹⁸ Michel Callon, *op. cit.*, 1999

ANNEXE 1

La "Transgender Umbrella"

Ci-dessous le tableau de la "transgender umbrella", expression large dont l'intérêt est de permettre aux individus dont l'identité de genre (ou l'expression de leur sexualité) est mouvante, de pouvoir s'identifier tels qu'ils se ressentent, sans éprouver le sentiment d'être pour autant jugés, méprisés, analysés... et naviguer au-delà des frontières très étroites des représentations binaires.

On peut également dire que "transgenre" est un terme "parapluie" générique faisant référence aux personnes qui traversent et/ou transcendent les catégories culturelles de définition du masculin et du féminin.



Le terme de transgenre englobe les travestis (ceux qui désirent porter les vêtements associés à l'autre sexe), les transsexuel-le-s MTF et FTM (ceux qui désirent subir ou ont subi une thérapie hormonale et/ou une opération de réassignation de sexe), les transgénéristes (ceux qui vivent dans le rôle de genre associé à l'autre sexe sans désirent une opération de réassignation de sexe), les personnes bigenres (qui s'identifient à la fois comme homme et femme), les drag queens et les drag kings (ordinairement des gays et des lesbiennes qui "draguent" et s'habillent respectivement en femmes et en hommes), les personnificateurs (des hommes qui incarnent des femmes ou des femmes qui incarnent des hommes souvent de manière spectaculaire), et quiconque n'ayant pas un genre conventionnel.

Selon Valentine Forthcoming : "Pour certains, l'unité trans est la nation "queer", ce terme n'ayant plus alors une signification exclusivement homosexuelle, mais s'appliquant aussi à toute orientation sexuelle ou identité de genre non conventionnelle."

Ceci représente bien la population en contact avec le CARITIG.

On trouve donc au CARITIG des personnes transsexuelles ainsi que des travesties, transformistes, transgénéristes, drags, intersexuées, queer, homosexuelles (gays efféminés, lesbiennes viriles), androgynes, bigenres, etc. aussi bien des MTF que des FTM. Nous n'oublions pas également leurs proches (parents, enfants, partenaires, ami/es, etc.) qui sont aussi présents.

MTF : Masculin vers Féminin
FTM : Féminin vers Masculin

Pour tout savoir sur le
"transgender world" !

LE CARITIG



vous propose

Des réunions,

Des publications,

Une lettre mensuelle,

Une permanence

téléphonique, etc.



Pour recevoir de la documentation sur nos activités, renvoyez-nous ce coupon ou téléphonez-nous à CARITIG, BP 756, 75827 PARIS Cedex 17. Tel. 01.53.17.05.27.

Nom.

Prénom.

Adresse.

TRANSSEXUALITÉ ET IDENTITÉ DE GENRE

Généralement, l'être humain ne se pose pas la question de savoir quelle est son identité de genre. Il n'y a pas de discordance entre celle-ci et son corps morpho-anatomique. Mais ce n'est pas le cas pour tout le monde...

D'évidence, ces personnes ne doivent plus être marginalisées, ni surtout méprisées et/ou exclues de notre société. Il est temps de mettre fin à la transphobie. Leurs parents ne doivent plus les rejeter, ou se culpabiliser. La honte de leur différence doit disparaître, remplacée par la conscience affirmée de leur être et de leurs droits.

L'identité de genre est vécue de diverses manières selon les individus, aussi ne faut-il pas confondre :

- **Les travestis/es qui ont conscience d'appartenir à leur genre et sexe biologique mais, sans se l'expliquer, éprouvent le besoin de s'habiller avec les vêtements du sexe opposé.**
- **Les transgendéristes qui vivent leur identité de genre dans la diversité. Certains revendiquent le droit à l'androgynie. D'autres vivent en tant que femmes (ou hommes), bien que non opérés/es. Le transgendérisme s'exprime au plus profond de la dualité.**
- **Les transsexuels/les qui mettent en conformité leur sexe anatomique et leur morphologie avec leur identité de genre. Ils ne changent pas leur identité profonde mais recifient uniquement l'enveloppe corporelle.**

Notre culture impose une bipolarisation du genre en tenant compte de l'anatomie. Il est temps que nous redéfinissions le comportement en terme d'"humain", plutôt que de masculin et de féminin.

Le CARITIG ne fonctionne que sur la base des cotisations et dons de ses adhérents et ne reçoit ni subventions de l'état, ni d'aucuns organismes. Faire un don ou adhérer c'est défendre le droit à l'expression du genre. Le CARITIG est la seule organisation entièrement consacrée à l'ensemble de la communauté transgenre. En soutenant l'association vous permettez à celle-ci d'être visible et d'exister. Nous remercions chaleureusement toutes les personnes qui contribuent au développement de nos activités.



CARITIG - Centre d'Aide, de Recherche et d'Information
sur la Transsexualité et l'Identité de Genre

Tel./Fax [33] 01.53.17.05.27.

www.caritig.org

Boîte Postale 756 - 75827 PARIS CEDEX 17 – France



TRANSSEXUALITÉ ET IDENTITÉ DE GENRE

Généralement, l'être humain ne se pose pas la question de savoir quelle est son identité de genre. Il n'y a pas de discordance entre celle-ci et son corps morpho-anatomique. Mais ce n'est pas le cas pour tout le monde...

L'origine de ce phénomène reste inconnue malgré de nombreuses études et recherches scientifiques. Les théories psychiatriques rejetant les causes sur l'éducation inculquée par les parents sont de plus en plus contestées. L'éventualité d'une action des hormones s'avère plus probable. Les chromosomes ou les gènes sont de nouvelles voies qui donneront peut être des réponses dans l'avenir.

D'évidence, ces personnes ne doivent plus être marginalisées, ni surtout méprisées et/ou exclues de notre société. Leurs parents ne doivent plus les rejeter, ou se culpabiliser. La honte de leur différence doit disparaître, remplacée par la conscience affirmée de leur être et de leurs droits.

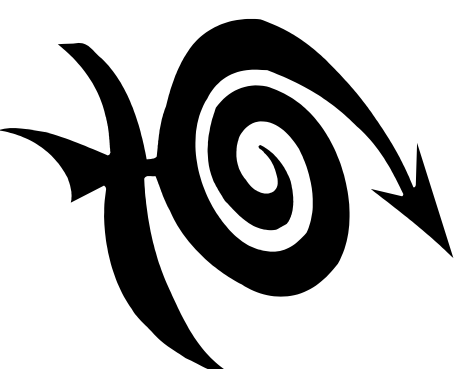
L'identité de genre est vécue de diverses manières selon les individus, aussi ne faut-il pas confondre :

- Les travestis/es qui ont conscience d'appartenir à leur genre et sexe biologique mais, sans se l'expliquer, éprouvent le besoin de s'habiller avec les vêtements du sexe opposé.
- Les transgendéristes qui vivent leur identité de genre dans la diversité. Certains revendiquent le droit à l'androgynie. D'autres vivent en tant que femmes (ou hommes), bien que non opérés. Le transgendérisme s'exprime au plus profond de la dualité.
- Les transsexuels/les qui mettent en conformité leur sexe anatomique et leur morphologie avec leur identité de genre. Ils ne changent pas leur identité profonde mais recifient uniquement l'enveloppe corporelle.

Notre culture impose une bipolarisation du genre en tenant compte de l'anatomie. Il est temps que nous redéfinissions le comportement en terme d'"humain", plutôt que de masculin et de féminin.



CENTRE D'AIDE, DE RECHERCHE ET D'INFORMATION SUR LA TRANSSEXUALITÉ ET L'IDENTITÉ DE GENRE



Tel./Fax [33] 01.53.17.05.27.

www.caritig.org

E-mail : caritig@caritig.org



Boîte Postale 756

75827 PARIS CEDEX 17

FRANCE

CARITIG
BP 756
75827 PARIS CEDEX 17
FRANCE

Pour recevoir de la documentation sur nos activités, renvoyez ce coupon à CARITIG, BP 756, 75827 PARIS Cedex 17. Vous pouvez également téléphonez au 01.53.17.05.27.

Nom

Prénom

Adresse

.....

.....

.....

Code Postal

Ville

- Nous garantissons l'anonymat absolu. (Respect de la délibération n° 81-89 du 21 juillet 1981 de la CNIL).

Association Loi 1901
Déclarée à la Préfecture de PARIS
Le 23 janvier 1995 - N°0280

NOS MISSIONS

L'AIDE

- ⇒ Écouter et soutenir par des permanences téléphoniques et d'accueil.
- ⇒ Organisation de réunions ouvertes à tous dans le respect des différences.
- ⇒ Guider dans l'imbroglie juridico-médical, et porter assistance pour l'insertion sociale, dans les liens familiaux, etc.

LA RECHERCHE

- ⇒ En centralisant toutes les publications sur le sujet, en créant un centre multimédia.
- ⇒ En ouvrant nos portes aux chercheurs, étudiants/es et médecins.
- ⇒ En participant activement aux études et congrès sur la question.

L'INFORMATION

- ⇒ Par l'organisation de débats et conférences à Paris et en Province.
- ⇒ Par la sensibilisation des partenaires professionnels et de l'opinion publique.
- ⇒ Par l'édition de la revue trimestrielle CDT, et la diffusion de *la Lettre du CARITIG*, ainsi que l'édition de livres et de brochures.
- ⇒ Par l'établissement de liens avec des organismes ayant les mêmes buts et actions à l'échelle internationale.

NOS OBJECTIFS

Le 24 mars 1992, la France a été condamnée par la Cour Européenne des Droits de l'Homme pour non respect du droit à la vie privée -Article 8 de la Convention- suite au refus infligé à une transsexuelle durant 17 ans de changer son état civil.

Depuis, la situation a-t-elle changé... ?

Quant à l'Identité de Genre, elle est littéralement incon nue, récusée, rejetée, déconsidérée... Seule l'anatomie est prise en compte.

Mais peut-on encore raisonner ainsi... ?

Les objectifs du CARITIG sont de (permettre aux personnes concernées de) :

- Ne plus être bafoués. Être des citoyens à part entière.
- Avoir accès à des soins de qualité, dans le respect et la dignité.
- Se défendre pour la garde de l'emploi, du logement, du droit parental...
- Obtenir des papiers d'identités dérogatoires en accord avec les besoins des transsexuels/les durant la transition.

Ainsi que

- Promouvoir des modalités de prises en charge appropriées et soutenir les partenaires professionnels.
- Lutter contre l'expansion des MST et plus particulièrement du SIDA.
- Développer la réflexion et les recherches sur l'identité de genre.

- Nous garantissons l'anonymat absolu. (Respect de la délibération n° 81-89 du 21 juillet 1981 de la CNIL).

- Le CARITIG est ouvert à tous/toutes dans le respect des convictions personnelles et assure ses activités en toute indépendance des partis politiques et des groupements religieux.

- Le CARITIG n'est pas fondé sur une cause ou en vue d'un objet illicite ou contraire aux lois.

COMITÉ DE PARRAINAGE

- Pour les États-Unis : **Dr WALTER O. BOCKTING**
Psychologue à l'Université du Minnesota - Programme de Sciences Humaines.
- Pour la France : **BENOIT FÉLIX**
Chargé de mission au **CRIPS** (Centre Régional d'Information et de Prévention du Sida).
- Pour les Pays-Bas : **Pr. LOUIS GOOREN**
M.D. Endocrinologue. Titulaire de la Chaire de Transsexualisme de l'Université Libre d'Amsterdam.
- Pour la Belgique : **F. LOUIS-MORIN**
Ed. D. Sexologue. Maître de conférence à l'Université de Liège.
- Pour l'Allemagne : **Dr F. PFAFFLIN**
Ph.D. Psychothérapeute à l'Université d'Ulm.
- Pour l'Italie : **Pr. STEFANO RODOTA**
Professeur de Droit à l'Université de Rome.

Le CARITIG n'est aucunement subventionné, il ne fonctionne que par le biais des adhésions et des abonnements à la revue CDT. En adhérant, vous permettez que son action continue.

Les personnes désireuses de soutenir notre action peuvent nous adresser un don hors adhésion. Un reçu peut vous être envoyé pour déduction fiscale.

COORDONNÉES BANCAIRES

CARITIG

CIC K PARIS JOUFFROY
N° de compte K 07516-08

L'IDENTITÉ DE GENRE DANS SA DIVERSITÉ

Avertissement au lecteur :

Ce texte se veut une approche explicative de l'identité de genre, théorique et claire, mais aussi étayée de prises de positions de son auteur, personnelles, mais qui veulent demeurer respectueuses de l'avis et des divergences de tout un chacun. Difficile d'être complètement neutre à propos d'un sujet aussi sensible. Néanmoins, j'aurais pour souci de donner une véritable information dans toute sa limpidité.

Une naissance, un être vient au monde. La première question que l'on se pose : "Est-ce un garçon ou une fille ?". Question qui reviendra maintes fois, lancinante, dans nombre de situations en société. Pour l'opinion commune, on naît homme ou femme, déterminés par la biologie, la génétique, données auxquelles est accordée la priorité pour déterminer l'identité de quelqu'un. Et l'on n'en sortira pas, ou difficilement. Les recherches scientifiques actuelles démontrent que parfois, le sexe génétique (XX ou XY) et le sexe hormonal peuvent ne pas correspondre ; ainsi certaines femmes peuvent être "XY" car leurs gènes ne sont pas fonctionnels.

On détermine aujourd'hui 4 sexes : le sexe génétique, le sexe hormonal, le sexe social, le sexe personnel (référence : André LANGANEY, dans "Sexe et innovation", Seuil). Le sexe personnel, conviction intime d'être homme ou femme, apparaît en fait comme l'identité de genre d'une personne. Il n'est pas forcément en conformité avec les autres sexes. Ainsi une personne au parcours transsexuel aura une identité de genre inverse de son sexe biologique (exemple : individu pourvu d'un corps féminin mais se sentant homme en totalité dans son psychisme : TS FTM).

Nous sommes tous concernés par l'identité de genre, que nous soyons hommes, femmes, biologiques ou au parcours transsexuel, du troisième genre, personnes intermédiaires ne se sentant ni homme ni femme, ou homme et femme à la fois, revendiquant l'androgynie. Pas de place pour ces derniers, dans nos sociétés, mais le choix entre le silence, la marginalisation, ou l'exaltation de leur être dans le spectaculaire.

Celle qui se sent femme dans un corps de femme, a une identité de genre féminine, en

accord avec le corps que la nature lui a attribué. De même pour un homme, doté d'un corps masculin, ayant une identité de genre masculine.

L'identité de genre ne doit pas être confondue avec le choix d'objet d'amour. Un homosexuel peut avoir une identité de genre tout à fait masculine. Le choix d'objet est un goût, une attirance pour un autre, pas une question d'identité.

L'identité de genre est un ressenti, une conviction en accord - ou au-delà - ou malgré le sexe biologique. La reconnaissance de l'identité de genre, ce serait la reconnaissance du sexe, du genre, de l'esprit (du cerveau, du psychisme, de l'âme, chacun emploiera le vocable de son choix, selon son approche psychologique et/ou spiritualiste et/ou scientifique.

La reconnaissance du concept d'identité de genre amène à la reconnaissance des personnes au parcours transsexuel, en tant qu'hommes ou femmes à part entière, car il donne la faveur au sexe de l'esprit, et non au diktat de la biologie.

La transsexualité n'est pas une identité, c'est un état. Une personne transsexuelle s'est toujours sentie femme - ou homme - dans un corps opposé à son ressenti, depuis toujours, depuis longtemps. Pour certains c'est moins évident, mais tout aussi réel, selon leur vie, ou leur caractère, ils auront eu plus de mal à affirmer leur identité, à la reconnaître, à la revendiquer. Tout comme certains hommes ou femmes biologiques ont du mal à vivre pleinement et immédiatement leur virilité ou féminité. Observez autour de vous et vous verrez combien les errances du genre sont plus fréquentes que l'on croit chez les êtres humains.

Combien ont du mal à se calquer sur les rôles sociaux masculins et féminins stéréotypés. Le féminisme a déjà contesté le rôle féminin traditionnel, en remettant en cause les attitudes machistes. Les "nouveaux mecs" auraient paraît-il, du mal à s'y repérer.

Certaines lesbiennes ont trouvé l'audace de revendiquer leur masculinité, et certaines femmes regrettent une féminité perdue dans un monde hostile et contraignant qui les oblige à se conduire "en homme" pour réussir socialement. Retrouvez-vous votre genre dans tout cela ?

La guerre des sexes est loin d'être finie, elle est à l'extérieur et à l'intérieur de nous, dans nos têtes, entre notre masculin et notre féminin. Difficile d'harmoniser les deux. Le comportement, l'allure, les activités des femmes d'aujourd'hui ont été impulsés par des modèles précurseurs et bannis, qui osaient le port du pantalon, le sport, les activités et attitudes masculines et qui ont essuyé les plâtres pour leurs petites soeurs d'aujourd'hui qui trottaient tranquillement dans leur pataugas sans trop s'inquiéter de leurs droits, qui pourraient être remis en question du jour au lendemain.

Ainsi le vécu du genre est mouvant à travers l'histoire et les peuples. Certaines périodes ont offert plus ou moins de liberté pour vivre son genre. Certaines sociétés primitives admettent l'idée d'un "troisième sexe" et lui accordent une place sociale, alors que d'autres sont très axées sur une différenciation rigoureuse et sclérosée des sexes et des rôles sociaux..

Difficile pour les hommes de vivre leur part "féminine", le bastion de la virilité étant difficile à ébranler. Les gays ont osé le faire en premier, mais il y a encore beaucoup de résistances et d'inquiétudes. Les "papas-poules" sont tout juste vus d'un oeil bienveillant...

Loin de moi l'idée de vouloir féminiser tous les hommes, ou viriliser toutes les femmes, pour aboutir à une unisexualisation neutre et ennuyeuse du genre humain. Je plaide pour la diversité et le libre choix à vivre son genre tel qu'on le ressent, qui que l'on soit, en dehors des normes restrictives. Et pour clarifier, je classifierai sans enfermer dans des cases hermétiques, en disant qu'il y a :

- les hommes et les femmes biologiques qui ne se posent pas la question de leur identité de genre, car elle est en conformité avec

leur corps anatomique. Ils vivent leur masculinité ou leur féminité avec plus ou moins de problèmes pour l'exprimer, et plein de façons diverses d'être homme ou femme.

- les travesti/es qui ont conscience d'appartenir à leur genre et sexe biologique mais, sans se l'expliquer, éprouvent le besoin de s'habiller avec les vêtements du sexe opposé, pour des raisons d'érotisme, ou d'expression d'une autre partie de leur personnalité.

- les transgendéristes qui vivent leur identité de genre dans la diversité. Certains revendiquent le droit à l'androgynie. D'autres vivent en tant que femmes - ou hommes - bien que non opérés/es. Le transgendérisme s'exprime au plus profond de la dualité.

- les transsexuel/les qui mettent en conformité leur sexe anatomique et leur morphologie avec leur identité de genre. Ils ne changent pas leur identité profonde mais rectifient uniquement l'enveloppe corporelle. Ils sont donc homme ou femme d'origine transsexuelle.

La palette - ou arc-en-ciel - du genre, est quelque chose de très nuancé, qui au sein même de ces quatre catégories citées, offre une kyrielle de diversités. Il nous faut éviter de créer des stéréotypes rigides et hyper-typiques, des "vrais hommes" aux "vraies femmes", en passant par les "vrai/es transsexuel/les", pour se rassurer à peu de frais comme on l'a fait à une époque, avec les notions de "vrais" ou de "faux" (?) homosexuel/les, car ceci aboutit à des attitudes discriminatoires. Ce qui compte, c'est d'être vrai dans ce que l'on est pour soi-même et pour les autres.

N'oublions pas qu'il existe des "métissés du genre" et qu'entre deux catégories, il y a parfois des portes qui s'ouvrent et des personnes qui cumulent plusieurs problématiques au cours de leur vie, dans leur personnalité. N'oublions pas non plus ceux qui ont du mal à trouver une résolution de leur conflit d'identité de genre et que l'on appelle "gender dysphoria" (dysphorie de genre) : un malaise dont on ne trouve pas l'issue, un brouillard du genre, un conflit sans dépassement.

Bibliographie

BOLTANSKI Luc, Sociologie critique et sociologie de la critique.

BOURCIER Marie-Hélène, *Queer Zone, politique des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*, éditions Balland, 2001.

CALLON Michel, Ni intellectuel engagé, ni intellectuel dégage : la double stratégie de l'attachement et du détachement in *sociologie du travail*, 1999.

CALLON Michel, RABEHARISOA Vololona, la leçon d'humanité de Gino, in *réseaux*, n°95, 1999.

COULON Alain, *l'ethnométhodologie*, Que sais je ? , Presses Universitaires de France, 1987.

DE QUEIROZ J. Manuel, traduction de la sexualité normale d'Harold Garfinkel, in *Sociétés*, n°17, mars 1988.

DULONG Renaud, *le témoin oculaire, Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 1998.

FRIGNET Henry, *Le transsexualisme*, Desclée De Brouwer, 2000.

GOFFMAN Erving, *stigmates*, les Editions de Minuit, 1975.

HOTIMSKY Armand, *-Changer le corps*, ouvrage collectif, La Musardine, 2000.

-Pride, mai 1997.

ION Jacques, PERONI Michel(ouvrage collectif coordonné par), *Engagement public, exposition de la personne*, Editions de l'Aube, 1997.

LE BRETON David, *- L'adieu au corps*, Métailié, 1999.

- les imaginations du corps, tome 2, L'Harmattan, 2000.

MERCADER Patricia, *L'illusion transsexuelle*, l'Harmattan, 1994.

QUERE Louis, L'espace public : de la théorie politique à la métathéorie sociologique, *Quaderni*, n°18, automne 1992.

QUERE Louis, BREZGER Dietrich, L'étrangeté mutuelle des passants ; le mode coexistence du public urbain *Annales de la recherche urbaine*, n°57-58.

RANCIERE Jacques, *Aux bords du politique*, éditions la fabrique, 1998.

TAYLOR Charles, *les sources du moi, la formation de l'identité moderne* (première partie), La Couleur des Idées, seuil, 1998.

Revue *Vacarme*, n°11, septembre 2000.

WELZER LANG Daniel et MATHIEU, Les transgenders ou comment classer l'inclassable ?, in *Constructions sexuelles*, revue *Quel corps ?*, n°47-48-49, avril 1995.

Site du Caritig : <http://caritig.org>

Je tiens à remercier les bénévoles du Caritig, son président ainsi que toutes les personnes que j'ai pu rencontrer dans ce cadre là, d'avoir répondu à mes questions, de m'avoir si bien reçue et acceptée.

Merci aussi à l'hospitalité de Gala, Samuel et Jérémie, sans qui ce mémoire n'aurait pas lieu d'être.